

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
|     |     |     |     |     |     |     | ✓   |     |     |     |     |

La Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100.000 personnes.  
Annonces s'il vous plaît en prendre note.

**PRIX - - 10 Cts.**

# La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No. 18.

---

## UN MISERABLE FAUSSAIRE

PAR

PAUL SAUNIÈRE

JUIN 1895.

---

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

**LEPROHON & LEPROHON**

EDITEURS:

25 RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

# LA ROUSSE

DICTIONNAIRE COMPLET  
 ILLUSTRÉ

CAR

48

CAS

\* **Caron** (*Vhon. René-Edouard*), né en 1800; maire de Québec (1831), et député à l'Ass. lég. puis conseiller (1841); président du conseil lég. (1843-47 et 1848-53); juge de la cour du banc de la reine; un des codificateurs des lois du Bas-Canada; nommé lieutenant-gouv. de la prov. de Québec en 1873; m. en 1876.



**Caron**, lieutenant-col. sous le premier empire, chef de la conspiration dite de *Belfort* (1820), sous la Restauration; exécuté en 1822.

**Carottes** (*le aux*), île du fleuve St-Laurent, au comté de Québec; longeur, 1 mille et demi.

**Carraiche**, nom de trois peintres italiens: Louis (1555-1619), Augustin (1557-1602), Annibal, le plus remarquable (1560-1609).

**Carrière**, ville du royaume d'Italie; beaux marbres blancs; 30,000 habitants.

**Carrel** (*Armand*), publiciste français, tué dans un duel politique (1800-1836).

**Carriek**, canton de la province d'Ontario (Bruce); 5,503 h.

**Carrier**, conventionnel, délégué à Nantes, où il commanda les *royades*; décapité en 1794.

**Carv. V. Kars**.

**Carteaux**, général français, né à Allevan (Forez), commença le siège de Toulon en 1793 (1751-1813).

**Cartilage**, ville de l'Afrique ancienne, la Trivale de Rome; détruite par les Romains en 146 av. J.-C.

**Cartilage**, ville et port d'Espagne, sur la Méditerranée; 77,960 habitants.

**Cartilage**, ville de la république de Colombie, dans l'Amérique du Sud; 29,000 h.

**Cartier**, canton du Manitoba (Provencher); 439 h.

\* **Cartier** (*Jacques*), célèbre navigateur né à St-Malo en 1494 et qui découvrit le Canada en 1534-1535. Il y fit trois voyages et fut, en 1541, les premiers fondateurs de la Nouvelle-France au Cap-Rouge, qu'il nomma *Charlebourg-Royal*; on croit même qu'il y revint une quatrième fois chercher les gens de *Boberval* (1543); m. vers 1554.



\* **Cartier** (*sir George-Elle*),

baronnet, avocat canadien et homme d'Etat très distingué, né en 1814; prit une part active aux troubles de 1837-38; député du comté de Verchères (1848-61), et de Montréal (1864-71); chef du parti conservateur pendant près de vingt-cinq ans; un des promoteurs de l'abolition de la tenure seigneuriale, de la codification des lois et de la construction de l'Intercolonial; contribua puissamment à l'établissement de la confédération canadienne; m. à Londres en 1873.



**Cartouche**, chef d'une bande de voleurs, né à Paris; exécuté en 1721.

**Cartwright**, canton de la prov. d'Ont. (Durham); 2,026 h.

**Carus**, empereur romain en 282 et 283.

**Casablanca**, intrépide marin fr., périt à la bataille d'Aboukir (1798-1799).

**Casanova**, peintre de batailles et de paysages, né à Londres en 1730, m. à Vienne en 1805.

**Cassabon**, célèbre helléniste fr., (1653-1714).

\* **Cassault** (*Louis-Jacques*), prêtre du séminaire de Québec, né en 1808; fut supérieur de cette institution, principal fondateur et premier recteur de l'université Laval (1852); avant distingué et administrateur remarquable; m. en 1862.



**Cassatien**, chaîne de montagnes dans la Colombie anglaise.

**Casapédia**, rivière de la province de Québec (Bonaventure).

**Casco** (*fort*), situé près de l'embouchure du Kénébec, fut détruit lors de l'expédition de M. de Portland en 1690; aujourd'hui Portland, dans l'Etat du Maine.

**Casimir**, nom de cinq rois de Pologne: I<sup>er</sup>, de 1024 à 1058; II, de 1177 à 1194; III, de 1333 à 1370; IV, de 1445 à 1492; V, de 1618 à 1667.

**Caspienne** (*mer*), mer intérieure entre l'Europe et l'Asie.

**Cassagne** (*abbé*), poète fr., ridiculisé par Boileau (1636-1678).

**Cassandre**, fils d'Antipater, roi de Macédoine; m. en 298 av. J.-C.

**Cassandre**, une des filles de

Spécimen de la partie historique.

PRIX:

Cartonné, dos toile

\$1.00

L'EXEMPLAIRE.

PRIX:

Demi-reliure chagrin

\$1.50

L'EXEMPLAIRE.

1200 Pages et 2000 figures distribuées dans le texte.—35 Tableaux Encyclopédiques hors texte.—36 Pavillons en couleur (Drapeaux et Estandards des principales nations).—250 Portraits dont plus de 100 de personnalités canadiennes (*partie neuve*).

5,000 Articles sur le Canada.

Un bon Dictionnaire manuel est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un *memento* précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin.

Le plus complet sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le

charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres. Le Dictionnaire complet de Larousse réalise jusqu'ici le type le plus parfait du Dictionnaire manuel. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre. L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, 35 Tableaux synthétiques, très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique. La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de 3000 noms, contient 250 jolis portraits (*partie neuve*); une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

LEPROHON & LEPROHON, 25 Rue St-Gabriel, Montréal.

6-13'15  
**LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE**

—><—  
**PUBLICATION MENSUELLE**  
—><—

**No. 18.**

**Abonnement . . . \$1.25 Par Année**

---

**UN MISÉRABLE FAUSSAIRE**

— PAR —

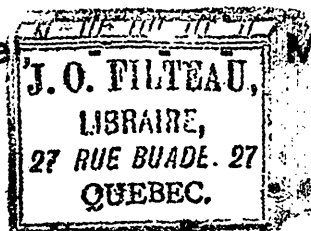
**PAUL SAUNIÈRE**

—><—  
**JUIN 1895**  
—><—

**LEPROHON & LEPROHON**

**EDITEURS:**

**25 Rue St-Gabriel Montréal, Can.**



# La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleur marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

## NUMEROS PARUS

|                   |   |
|-------------------|---|
| 1er Numéro paru : | "Follement aimée ou le Torpilleur 29," par P. Maël.                           |
| 2e                | "Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.                              |
| 3e                | "Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.                                   |
| 4e                | "La Roche qui pleure," par Chs. Valois.                                       |
| 5e                | "Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme," par M. Du Campfranc. |
| 6e                | "Rêves Dorés," par M. Maryan.   |
| 7e                | "Le Drame de l'hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.                          |
| 8e                | "Les Fiançailles de Lorette," par Ph. Saint-Hilaire.                          |
| 9e                | "Le Sacrifice d'un fils," par Ernest Daudet.                                  |
| 10e               | "Le Coureur de Dot," par Du Campfranc.  |
| 11e               | "Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.                                     |
| 12e               | "Le Roman d'une jeune fille pauvre," par Eliza Gay.                           |
| 13e               | "Le Roman d'un crime," par Etienne Marcel.                                    |
| 14e               | "Trahison Vaincue par l'Amour," par Jules Mary.                               |
| 15e               | "La Vengeance du Fiancé," par Jules Mary.                                     |

## 16me NUMERO PARU

# L'ENLEVEMENT MYSTERIEUX

Par XAVIER DE MONTÉPIN

Qui n'a pas entendu parler de Xavier de Montépin, et lu un ou plusieurs de ses ouvrages?— Son brillant talent n'est égalé que par sa grande renommée. C'est au point de vue de son mérite que nous avons mis sous presse, pour paraître vers le 1er avril, dans le 16ème numéro de la **BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE**, "un des derniers romans de cet auteur favori. Tous ceux qui liront

## "L'Enlèvement Mystérieux"

diront avec nous que nul autre écrivain aurait pu créer un roman qui réunit à un plus haut degré, l'intérêt dramatique, les situations émouvantes et surtout la vraisemblance.

Cet auteur a fait de l'histoire d'une jeune fille du peuple, une œuvre exquise, pleine de charme et d'émotions. Voici, en peu de mots le résumé du récit : Tout d'abord, il présente aux yeux du lecteur des caractères farouches, qui, plus tard, feront l'enlèvement ; ces caractères sont dépeints de main de maître et pris sur nature. Les préparatifs de l'enlèvement, l'enlèvement lui-même suivant de près ; enfin, le retour de l'enlevée et sa vie, son amour honnête partagé par un gentil-homme pauvre, etc., etc.

Le lecteur est captivé par l'intérêt de ce roman qu'il savoure depuis le premier chapitre jusqu'à la dernière page.

## 17me NUMERO PARU

# Les Deux Jeanne ou Le Solitaire du Grand Bouf

Par PIERRE MAEL

Nous n'avons pas à faire l'éloge de cet écrivain, aux lecteurs de la "Bonne Littérature Française," ceux qui ont lu "Follement Aimée," ou "Souffrance et Bonheur," nous sauront gré de leur annoncer la prochaine apparition d'un nouveau roman du même auteur, dans le 17ème numéro de la "Bonne Littérature Française," intitulé :

## Les Deux Jeanne ou Le Solitaire du Grand Bouf

La scène se passe aux bords de la mer, le drame intime, l'émotion, le plaisir, les descriptions vraies, le naturel des personnages se suivent tour à tour, sans répétitions, avec un charme infini. Le grand amour du "Solitaire," qu'il ne comprenait pas lui-même, mais réalisé par ceux qui l'entourent, est écrit d'une façon magistrale.

Depuis le commencement jusqu'à la fin du livre, le lecteur est sous le charme. Nous sommes heureux de pouvoir présenter un si bel ouvrage à nos lecteurs et nous sommes assurés à l'avance, du succès de ce chef-d'œuvre.

(Sur réception de 10 CENTINS, tous ces volumes seront expédiés à toute personne qui voudra bien en faire la demande.)

# Leprohon & Leprohon

Libraires-Éditeurs,

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Canada.



# UN MISERABLE FAUSSAIRE

## I

Il y avait un monde fou dans la rue de Châteaudun, sur le petit carrefour qui s'étend devant l'église Notre-Dame-de-Lorette.

C'était le moment où la mariée allait sortir de l'église. Or à Paris, comme dans tous les pays du monde, le mariage est un spectacle que les badauds ne se lassent jamais de contempler.

Précisément, il faisait ce jour-là un véritable temps de printemps, — ce qui est plus rare qu'on ne pourrait le croire au commencement de mai, où la lune rousse n'a pas encore épuisé toutes ses rigueurs.

Bientôt, en effet, on vit paraître en estafette, dans son irréprochable tenue, le garçon d'honneur, suant, soufflant, courant, caracolant, comme s'il avait eu entre les jambes le pur sang le plus indiscipliné.

Presque aussitôt, la grande porte de l'église s'ouvrit à deux battants. Le suisse s'avança fit résonner sur les dalles sa hallebarde inoffensive et descendit lentement les marches, pour frayer un passage au cortège dont il formait l'avant-garde.

Alors s'éleva de la foule un murmure d'admiration.

En tête marchaient les jeunes époux, beaux tous les deux d'une beauté différente, mais bien faits pour se réunir.

Lui, brun, le teint coloré, âgé de trente ans à peine, portant haut la tête nue, que surmontait une forêt de cheveux noirs, courts et naturellement bouclés.

Eile, blonde de ce blond fauve, que le soleil illuminait tout à coup de ses rayons d'or ; avec des grands yeux bleus alanguis par de longs cils noirs ; mince, mais admirablement faite, légère comme l'oiseau, un peu pâle peut-être et disparaissant tout entière dans le nuage diaphane de satin blanc et de point d'Angleterre qui l'enveloppait.

Le murmure flatteur qui avait accompagné leur triomphante apparition les suivit jusqu'à la voiture dans laquelle ils s'engouffrèrent et qui les emporta d'un trot rapide.

Puis commença le défilé de la noce banale, auquel nous ne nous arrêterons pas et que nous retrouverons tout à l'heure.

Alors la foule se dispersa et, de toutes ces splendeurs, de cette cohue bigarrée, il ne resta plus rien ! Le suisse était rentré ; le temple avait refermé ses portes ; la représentation était terminée.

Suivons ce couple intéressant dans sa marche victorieuse.

Les voitures s'arrêtent devant le no 86 de la rue Saint-Georges. Une dizaine d'invités seulement franchit les degrés du premier étage et pénètre dans l'appartement de M. Leblanc.

La mariée se débarrasse à la hâte de son voile de dentelle et de sa couronne de fleurs d'orangers, comme si cet imperceptible fardeau pesait trop lourdement à sa tête et à ses épaules. Les quatre dames qui l'accompagnent quittent leurs chapeaux et leur manteaux.

Presque au même instant la porte du salon s'ouvre et le maître de l'hôtel annonce :

—Monsieur est servi !

M. Leblanc, un homme à l'aspect débonnaire, en dépit de sa maigreur et de sa haute stature, s'empresse, avec une vivacité qu'on n'attendrait pas de ses soixante ans, d'offrir le bras à une dame, et la conduit dans la salle à manger, au milieu de laquelle un splendide couvert était dressé.

Dès que le brouhaha qui résulte toujours de ces sortes d'installations s'est apaisé, M. Leblanc se tourne gracieusement vers ses convives.

—Mesdames, leur dit-il, songez bien que ce déjeuner n'est qu'un prologue. Je l'ai fait simple et sobre à dessein, afin que vous fassiez honneur au dîner qui nous attend ce soir à sept heures, chez Lemardelay, et qui, vous le savez, sera suivi d'un bal.

Immédiatement, le service commença.

Placés à côté l'un de l'autre, les nouveaux époux ne mangeaient guère. Quoiqu'il se montrât très galant auprès de sa jeune femme, qui lui souriait d'un air contraint, le mari donna pendant le repas de légers signes d'impatience. Fort heureusement ils pas.èrent inaperçus au milieu de la gaieté générale.

M. Leblanc surtout rayonnait. Il ne cessait de boire à la santé des mariés.

—Allons, Renée ! Allons, Maurice ! disait-il. Soyez donc gais, que diable ! C'est le jour ou jamais de s'amuser.

Maurice vidait bravement son verre, Renée trempait ses lèvres dans le sien, mais il ne semblait partager ni l'un ni l'autre la joie bruyante du vieillard.

Cette froideur incompréhensible était si manifeste que les invités la remarquèrent.

Après le déjeuner, Maurice avait conduit dans le salon sa jeune femme. Elle était allée s'asseoir à côté de son amie Marguerite, qui remplissait les fonctions de demoiselle d'honneur.

Profitant de cette circonstance, Maurice se rapprocha vivement de M. Leblanc.

—Maintenant, mon oncle, lui dit-il à demi-voix, nous allons causer.

—Je le veux bien, fit le vieillard avec un peu d'hésitation, mais Renée....

—Je l'ai prévenue et lui ai demandé la permission de m'absenter un quart d'heure.

—Il me semble qu'elle est un peu triste.... Je pensais qu'avant tout tu ferais l'impossible pour la distraire....

—Soyez sans inquiétude, cher oncle. La journée ne fait que commencer. Vous verrez que d'ici à ce soir cette tristesse apparente se sera dissipée.

—C'est bien, fit M. Leblanc avec un reste d'incrédulité. Suis-moi donc dans ma chambre.

Il ouvrit, en effet, une porte latérale, mais, avant de quitter le salon, il jeta sur la jeune femme un regard chargé de tendresse.

Il la vit, le corps affaissé, le visage toujours couvert de pâleur inexplicable, causant d'un air distrait et sans aucune animation avec Marguerite.

Il poussa un léger soupir, ne put réprimer un petit geste de contrariété et pénétra tout d'un coup dans sa chambre. Maurice le suivit et referma soigneusement la porte.

—Eh bien ! que veux-tu ? lui demanda M. Leblanc, qui restait debout et oubliait de lui montrer un siège.

—Vous le savez bien ! se récria son neveu. N'a-t-il pas été convenu entre nous que, le jour du mariage et dès qu'il serait consommé, vous verseriez entre nos mains....

—Ah ! la dot de Renée ? fit le vieillard avec un léger froncement des sourcils.

—Précisément.

—Il est vrai que je m'y suis engagé, confessa M. Leblanc ; mais, je te l'avoue, j'espérais que tu ne me mettrais pas ainsi le couteau sur la gorge, lorsqu'à peine nous venons de quitter l'église.

—Pourquoi ? Est-ce que vous n'avez pas les fonds ? demanda Maurice avec une ruance d'inquiétude visible.

—Je n'ai pas les fonds, non ; mais j'ai les titres; ce qui est la même chose.

—Si vous vouliez bien me les remettre . . .

—Si tu l'exiges absolument, je vais te les donner, fit M. Leblanc. Seulement j'avais pensé que tu aurais assez de confiance en moi pour me les laisser pendant quelque temps encore, parce que tu n'en as pas besoin.

—Au contraire, je veux acheter un petit hôtel et m'y installer le plus tôt possible.

—Je sais que c'est ton idée fixe, mais souviens-toi de ce que j'ai dit à cet égard. J'ai réussi à t'en empêcher depuis quinze jours, je ne désespère pas de te ramener aujourd'hui encore à des idées plus raisonnables. Voyons, écoute-moi, que diable ! continua le vieillard. Je ne suis ni un ladre, ni un fesse-mathieu, tu le sais bien, puisque je t'ai avancé cent cinquante mille francs depuis deux mois ; donc laisse-moi parler.

Son neveu s'appuya contre la cheminée, alluma une cigarette, mit ses deux mains dans ses poches et se résigna.

—Mon ami, commença, M. Leblanc, il faut bien te mettre dans la tête que la vie, — la vie de Paris surtout, est une question de chiffres. Sans argent comptant, il n'y a pas de bonnes affaires. Or je suis loin de vouloir t'empêcher d'acheter un hôtel. Je te ferai remarquer seulement, qu'un grand hôtel te coûtera plus de cinq cent mille francs et que ton installation seule, y compris les chevaux et voitures, atteindra pour le moins cette somme-là. A ta place, j'attendrais donc que le notaire, que tu as chargé de liquider ta situation, te fit parvenir les fonds qu'il te promet tous les jours.

—Mais qu'importe ? répliqua Maurice, puisque je suis sûr de les avoir.

—Je n'en doute pas plus que toi, mais, en attendant, tu ne peux pas réaliser ton rêve avec le mince capital dont tu as dès à présent la disposition. Or tu n'ignores pas que je ne puis distraire un atome de plus de la fortune de Renée. Quand à moi, je n'ai tout juste que mes vingt mille francs de revenus ; je t'en ai déjà donné ou avancé plus du tiers ; je ne puis franchement pas me mettre tout à fait sur la paille pour te faire plaisir.

—Je ne vous demande rien, mon oncle !

—Il ne manquerait plus que cela ! Alors que feras-tu de la dot de Renée ?

—Elle me servira à attendre patiemment la rentrée de mes capitaux.

—Je le comprends aisément. Avec trois cent mille francs, il y a de quoi faire ! Mais c'est précisément là ce que je redoute pour toi. Oui, je tremble que cet argent ne te fonde dans les mains avec la même rapidité que se sont évanouis les cent cinquante mille francs que je t'ai prêtés.

—Eh bien ! quand cela serait ? N'ai je pas cinq cent mille livres de rente ? Renée n'en a-t-elle pas quatre-vingts ? Il me semble qu'avec cela on peut vivre sans trop se priver.

—C'est incontestable, mais, encore une fois, mon garçon, ne mange pas ton blé en herbe ! Quand tu auras ta fortune entre les mains, tu feras tout ce que tu voudras, et je te promets bien de ne pas t'ennuyer de mes remontrances, mais jusque-là . . . de quoi as-tu besoin ? Tu demeures chez moi avec ta femme . . . vous êtes nourris à ma table . . . Vous n'avez donc momentanément d'autres frais que votre toilette et votre argent de poche . . .

—Tout ce que vous voudrez, mon oncle, interrompit Maurice d'un ton cassant ; mais nous ne voulons, ni l'un ni l'autre, rester éternellement en tutelle et vous demander, sou par sou, l'argent qui nous est nécessaire. Toutes nos conventions ont été clairement stipulées d'avance. Vous vous êtes engagé à verser entre mes mains la dot de votre pupille, le jour où son mariage serait consommé. Il l'est devant la loi et devant l'Église; il le sera demain devant les hommes ; donnez-moi les trois cent mille francs et tout sera dit.

—Tu le veux ? fit le vieillard avec une expression de regret.

—Absolument, dit Maurice, d'une voix ferme.

—Alors, les voici, gémit M. Leblanc.

A ces mots, il ouvrit sa caisse et en tira une liasse de titres, dont il fit une rapide énumération et qui consistaient tous en rentes et en obligations françaises.

Maurice s'avança vivement et étendit la main pour s'en emparer.

—Un instant ! fit observer le vieillard, en lui prenant le bras. Et mes cent cinquante mille francs ?

—Eh bien ? Je vous les dois toujours, ou plutôt c'est vous qui restez me devoir une somme égale, puisque vous êtes garanti par la traite que je vous ai remise sur la maison Rothschild.



—Oui, mais l'échéance de la traite n'est qu'au quinze juin, c'est-à-dire dans un mois.

—Escomptez-là, si vous avez besoin d'argent. Ce n'est pas difficile.

—Je sais que la maison est bonne, dit le vieillard avec un sourire ; mais ne trouverais-tu pas juste et logique de me rembourser dès à présent sur la dot de Renée des avances que je t'ai faites ?

—Je trouverais cela souverainement illogique, puisque vous resteriez détenteur des trois cent mille francs qui m'appartiennent.

—Du tout, je te rendrais la traite.

—Non, non, j'ai confiance en vous, cher oncle. Donnez-moi la dot, gardez la traite. Quand vous l'aurez touchée, vous m'en payerez l'autre moitié.

—Allons, méchant garnement, dit M. Leblanc, il faut en passer par où tu veux, je le vois. Prends donc cet argent.

Maurice ne se le fit pas dire deux fois. Il réunit à la hâte les titres, qu'il enveloppa dans un journal, et se dirigea vers la porte.

—Surtout ne va pas trop vite ! lui recommanda le vieillard.

—Soyez tranquille, mon oncle. Avec cela nous avons le temps de patienter.

Il sortit par une autre porte et gagna sa chambre. Après avoir mis en sûreté les valeurs dans un meuble dont lui seul avait la clef, il revint au salon.

Maintenant il n'était plus le même homme. Son visage s'était épanoui, ses traits rayonnaient d'une joie réelle.

Il se dirigea vers Renée et lui prit les mains.

—Allons, ma petite femme, dit-il de sa voix la plus caressante, voulez-vous que nous allions faire un tour au Bois ?

—Avec ces messieurs et ces dames ? Je le veux bien, répondit vivement Renée.

Chacun se rajusta à la hâte et l'on partit.

Maurice aurait bien voulu rester en tête-à-tête avec sa femme, mais celle-ci exigea que son tuteur et sa petite amie lui tinssent compagnie.

Alors eut lieu à travers le bois de Boulogne l'inévitable défilé des voitures de noce, la station à la Cascade et le retour à Paris.

En vain Maurice et M. Leblanc avaient essayé d'arracher Renée à la mélancolie dans laquelle elle était plongée.

En route, elle avait croisé d'autres cortèges ; elle avait vu des jeunes mariés se sourire, se tenir les mains, s'embrasser même, et, loin de la distraire ou de l'égayer, il semblait que ce spectacle eût augmenté sa tristesse.

Quand elle rentra, elle était nerveuse et agacée, presque sombre.

Il fallait pourtant s'habiller pour le dîner et pour le bal. Tous les invités étaient retournés chez eux pour procéder à cette importante opération.

Quant à elle, elle s'était livrée, inerte et sans goût, aux soins de sa femme de chambre et de sa demoiselle d'honneur, qui remplaçaient par un corsage décolleté le corsage montant du matin, et qui la couvraient avec une joie enfantine des magnifiques bijoux que lui avaient donnés son mari et son tuteur. Cependant la toilette faite elle ne voulut pas quitter sa chambre avant l'heure. Il fallut qu'à deux reprises Maurice vint frapper à sa porte et l'appeler pour la décider à sortir. Encore était-elle enveloppée et encapuchonnée dans une superbe sortie de bal, quand elle se montra.

A sept heures précises, ils arrivaient chez Lemardelay.

Trente personnes environ étaient déjà réunies dans le salon d'attente.

Au moment où M. Leblanc y faisait son entrée, donnant le bras à la mariée et suivi de près par Maurice, un homme de trente-cinq ans au plus, mis avec une grande élégance, à la physionomie énergique et intelligente, se détacha du groupe et s'avança au-devant de Renée.

Elle lui tendit vivement la main.

—Eh bien ! fit-elle. Où donc est madame Marnette ?

—Je venais précisément vous prier de l'excuser, ma chère cousine. L'impitoyable migraine qui la tient depuis ce matin ne l'a pas encore quittée. Ma pauvre femme est toujours au lit, mais elle m'a chargé de vous promettre que, coûte que coûte, elle viendrait ce soir au bal.

—J'y compte, fit la jeune femme. A tout à l'heure, mon cousin.

Aussitôt elle fut assaillie par une nuée d'hommes et de femmes, qui la complimentèrent à l'envi sur sa riche toilette et sur son éclatante beauté.

Enfin Maurice réussit à lui prendre le bras et à l'entraîner.

Ils se promenèrent tous les deux dans le salon. Chacun respectait ce tête-à-tête.

— Ah ça ! lui disait Maurice, cette madame Marnette est décidément invisible. Voilà huit jours que je vous entends parler d'elle et je n'ai pas encore eu l'honneur de lui être présenté.

— C'est tout simple, répondit Renée. Il n'y a pas plus de huit jours qu'elle est de retour à Paris, où elle a dû mettre en ordre l'appartement de son mari et pourvoir à une foule de détails dont vous ne vous figurez, vous autres hommes, ni l'importance ni la multiplicité. Elle n'a eu le temps de venir me voir qu'une fois et vous n'étiez pas là.

— Elle arrive donc d'un long voyage ?

— Je le crois bien. Il y a près de dix ans qu'elle a quitté Paris !

— Où était-elle donc ?

— En Amérique.

— Mais dans quelle partie de l'Amérique ?

— Je ne sais pas au juste. A peine avons-nous causé cinq minutes. Je crois pourtant que c'est dans l'Amérique du Sud.

— Ah ! fit Maurice, dont les sourcils se contractèrent. Quel femme est-ce ? Quel âge a-t-elle ?

## II

Renée n'eut pas le temps de répondre à ces questions successives.

Cinq ou six nouveaux convives arrivèrent et vinrent saluer les jeunes époux.

La porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et l'on se mit à table.

Le dîner fut un peu plus animé que le déjeuner. Comme il y avait près de quarante personnes à table, il se fit beaucoup de bruit, mais il se dépensa peu d'esprit.

Renée mangeait du bout des dents, souriant quand elle voyait les autres rire, sans se douter de ce qu'on avait dit, uniquement pour se donner une contenance.

Quant à Maurice il était préoccupé.

Ses yeux se fixaient avec obstination sur M. Marnette, qu'on avait placé à la droite de Renée, presque en face de lui.

Il se pencha vers sa voisine.

— Quelle singulière mêlée qu'une noce ! lui dit-il à demi-voix. On n'y connaît pas la moitié des gens qu'on y coudoie.

— C'est vrai, lui répondit-elle d'un air pincé ; mais cela ne devrait pas vous étonner monsieur, puisque vous êtes à Paris depuis deux mois au plus.

— Vous avez raison, madame. Hélas ! ce n'est pas ma faute si mon père s'est expatrié et si je suis né en Amérique. Croyez bien que c'est un de mes plus grands regrets.

— Je conçois cela, monsieur. Paris sera toujours Paris ; mais, avec la fortune que vous possédez, vous en aurez bientôt savouré toutes les jouissances.

— Je ferai de mon mieux, madame, si je suis surtout entouré d'amis aussi bienveillants que vous. Ce qui me gêne beaucoup, pour le moment, c'est de ne pas savoir à qui parler. Dans ces cas-là, vous ne l'ignorez pas, on a peur de commettre quelque malouardise.

Le fait est que cela arrive assez souvent, dit en souriant sa voisine.

— Ainsi, poursuivit Maurice, voilà un monsieur, qu'on a placé à la droite de ma femme, qui est, je crois, son unique parent, et dont je sais à peine le nom.

— C'est M. Marnette.

— Vous le connaissez ?

— Non. On m'a dit qu'il était ingénieur, qu'il avait été chargé par une compagnie américaine de construire un chemin de fer et qu'il avait gagné une fortune rondelette de cinq ou six cent mille francs.

— Où l'a-t-il construit ce chemin de fer ?

— Je ne pourrais vous le dire au juste ; mais ce doit être dans l'Amérique du Sud, puisque c'est là qu'il a épousé la cousine de Renée.

— Ah ! fit Maurice, qui dressa l'oreille, cette cousine habitait donc l'Amérique ?

— Oui. Depuis une dizaine d'années, je crois.

— Et comment se nommait-elle ?

— Ma foi ! je serais fort embarrassé de vous répondre. Depuis que Renée a quitté notre quartier, je l'ai vue très rarement. Je ne la connais, du reste, que par M. Lebla

qui était en relations d'affaires avec mon mari, et qui nous a toujours témoigné beaucoup d'amitié,

Maurice eut un geste de dépit.

— Ce M. Marnette est donc impénétrable ? murmura-t-il.

Il se tourna alors vers son autre voisine, qu'il interrogea à son tour.

Cette fois, il n'eut pas la peine de prendre de longs détours. Elle ne connaissait, même pas de nom, le cousin de Renée.

— Allons ! fit Maurice, je me ferai donner par M. Marnette lui-même, après dîner, des renseignements plus précis.

En attendant, il ne quittait pas des yeux ce mystérieux cousin.

Quand le dîner fut fini, Maurice, après avoir reconduit dans le salon madame Croiset, se perdit dans la foule et chercha des yeux M. Marnette. Il n'était pas là !

Quoique le flot des invités grossît sans cesse et que Maurice fût obligé par état de répondre aux saluts qu'on lui adressait, il quitta le salon, se rendit dans le fumoir, monta dans la salle de billard, parcourut les salles de jeu, sans rencontrer l'ingénieur.

Tout à coup, l'orchestre fit entendre ses premiers accords.

Maurice revint à la hâte dans la salle de bal. Ne fallait-il pas qu'il fût là pour ouvrir le bal avec sa femme ?

Tout le monde était déjà placé pour le quadrille.

— N'est-ce pas honteux de faire attendre tout le monde ? dit Renée avec humeur.

— Ce n'est pas ma faute, répondit Maurice. Je cherchais partout M. Marnette, avec qui je désirais causer et je ne le trouvais pas.

En disant ces mots, il tendit la main à la jeune femme, qui y laissa tomber sa siennette et se leva avec effort.

A peine s'étaient-ils mis en ligne que le quadrille commença.

Maurice espérait pouvoir échanger quelques mots avec sa femme ; mais elle était tellement assiégée que, durant les courts instants de repos que le quadrille lui laissait, elle ne put même pas répondre au déluge de compliments dont on l'accablait.

Au moment de regagner sa place au bras de son mari, elle lui dit un peu sèchement :

— Si vous aviez daigné rester près de nous, monsieur, je vous aurais évité la peine de chercher si longtemps mon cousin. Il est allé chercher sa femme. Elle sera ici dans un instant.

— Il vous l'a dit ?

— C'est à moi qu'il a demandé la permission de s'absenter.

— Quel âge a-t-elle sa femme ?

— Vingt-trois ans au plus, puisqu'elle a deux ans de moins que sa sœur.

— Ah ? Elle a une sœur ? demanda vivement Maurice.

— Qui a vingt-cinq ans, qui est mariée, mère de famille, et qui est venue la rejoindre à Paris depuis deux jours seulement. Or, comme elle est très fatiguée de ce long voyage, elle m'a écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à mon mariage.

Maurice était devenu légèrement pâle. Son visage exprimait une inquiétude singulière.

— Mais, avant de se marier, comment se nommaient donc vos cousines ? demanda-t-il encore.

— Elles se nommaient . . .

L'orchestre ne lui donna pas le temps d'achever la phrase qu'elle avait commencée. Son cavalier se précipita avec l'impétuosité d'un torrent, sachant par expérience que ceux qui veulent danser avec la mariée, le jour de sa noce, ne doivent pas la perdre de vue un seul instant.

Il lui prit le bras, en faisant au mari une révérence ironique, et se lança avec Renée dans le tourbillon de la polka.

Maudissant ce contre temps fâcheux, Maurice se tint à l'écart, se promettant bien de rejoindre sa jeune femme, dès que la danse serait terminée.

Pendant que les spectateurs écharpaient de leur mieux les invités, et tandis que l'orchestre continuait son impitoyable ritournelle, un grand mouvement se fit du côté de la porte d'entrée, et l'on vit paraître, M. Marnette, donnant le bras à une jeune et ravissante femme.

Le bruit assourdissant des instruments, le trépignement cadencé des polkeurs, les rires sonores de la jeunesse, ne permirent pas à M. Leblanc ni à Renée d'apercevoir M. Marnette.

Maurice lui même ne le vit pas. Il ne perdait pas de vue sa femme, avec qui il brûlait de reprendre la conversation au point où il l'avait laissée.

M. Marnette donnait le bras à sa femme, attendant que cette interminable polka fût finie pour aller saluer les mariés.

— Oh ! mais voyez donc cette pauvre dame ! dit tout à coup madame Robillard à son cavalier. Quelle mine elle a ! Ma parole d'honneur, elle va se trouver mal . . . . .

En effet, madame Marnette, encore très souffrante, avait dû faire un effort surhumain pour venir au bal. Elle ne tenait debout que par sa force de volonté.

M. Mouflon l'examina d'un regard connaisseur.

— Hum ! fit-il en toussant et en caressant ses longs favoris avec complaisance. Voilà une jolie femme !

— Ah ç'a ! Vous les trouvez donc toutes jolies, ce soir ? dit madame Robillard avec un peu d'amertume.

Mouflon n'eût pas le temps de répliquer. L'orchestre avait fini par s'arrêter. Renée avait regagné sa place. M. Marnette entraîna sa femme.

— Allons, chère amie, un peu de courage ! lui glissa-t-il à l'oreille.

De son côté, Maurice s'était vivement rapproché de sa femme et venait de s'asseoir à côté d'elle.

— Je viens vous demander le mot de l'énigme, ma petite Renée, fit-il. Vous ne m'avez toujours pas dit comment se nommait votre cousine ?

— Ah ! c'est juste. Elle se nomme . . . .

Il était écrit que la jeune femme n'achèverait jamais cette phrase-là, car, au moment où ce nom allait s'échapper de ses lèvres, elle se trouva brusquement en face de M. et madame Marnette qui s'inclinèrent devant elle.

— Enfin, vous voilà ! s'écria Renée, qui tendit cordialement la main à la cousine. Oh ! que vous êtes aimable ! Vous me manquiez, je vous assure. N'êtes-vous pas tout ce qui me reste de ma famille ? Et vite, pendant que je vous tiens, je vais vous présenter mon mari.

A ces mots, elle prit par le bras Maurice, qui se leva, plus blanc qu'un linge.

Monsieur Maurice Leblanc, dit Renée, en le désignant d'un geste gracieux.

Madame Marnette leva sur lui son grand œil noir, appesanti par la fièvre.

A peine l'eut-elle vu, qu'elle recula avec un mouvement d'épouvante et d'horreur.

— Lui ! lui ! murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Elle porta la main à son cœur, chancela sur ses jambes, et se renversa inanimée dans les bras de son mari.

M. Leblanc s'avança précipitamment.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

Renée s'était retournée brusquement du côté de son mari.

— Vous la connaissez donc ? fit-elle. C'est donc pour cela que vous teniez tant à savoir son nom de jeune fille.

Quand à M. Marnette, stupéfait d'abord par le coup de théâtre dont il s'était fait le complice involontaire, il avait couvé sa femme d'un regard jaloux. D'un bras il la soutenait, de l'autre, il avait saisi violemment la main de Maurice.

— Monsieur, lui dit-il d'un air menaçant, vous me donnerez l'explication que je suis en droit de réclamer.

Bien malgré lui, pourtant, il fut obligé de lâcher cette main, qu'il serrait dans une étreinte furieuse, pour venir en aide à sa jeune femme, qui avait complètement perdu connaissance et qu'il assit momentanément sur la banquette.

Maurice était livide, mais il essayait de faire bonne contenance.

— Je vous expliquerai cela, dit-il avec un sourire plus pâle qu'un soleil de pluie ; mais il me semble que le plus pressé est d'aller chercher un médecin. J'y cours à l'instant !

A ces mots, il prit son chapeau, s'élança à travers la cohue des invités vers la porte de sortie et disparut.

Ce que nous venons de raconter s'était passé en quelques secondes.

Cinq personnes seulement avaient été témoins de cette présentation bizarre, avaient entendu l'exclamation poussée par madame Marnette et avaient remarqué le geste d'horreur que la vue du marié lui avait inspiré.

C'étaient M. Leblanc, Renée, M. Marnette, ainsi que madame Robillard et Mouflon, qui avaient suivi l'ingénieur.

Quant aux autres invités, ils ne comprenaient pas le premier mot de cet évanouissement subit. Pêle-mêle, ils s'étaient rassemblés, ainsi que les musiciens et les garçons de service, autour de madame Marnette, épiaient chacun de ses mouvements avec une avide curiosité.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? fit madame Robillard en se tournant vers son escalier. Voilà un épisode auquel on ne s'attendait guère !

— Quel singulier mariage ! s'écria Mouflon abasourdi.

— Qu'est ce que vous en pensez, vous ? demanda la veuve. Est-ce qu'avant ou depuis son mariage, madame Marnette. . . .

— Dame ! ça m'en a tout l'air, répondit le négociant ; mais patience . . . nous allons probablement savoir . . .

Cependant la jeune femme conservait toujours la même immobilité.

Son mari fut obligé de l'enlever dans ses bras et de la transporter dans la salle de jeu. Là, on découvrit un large fauteuil, dans lequel on l'étendit.

Renée, madame Robillard, deux ou trois autres dames y pénétrèrent avec la malade et firent fermer les portes.

— Un médecin ! Est-ce qu'il n'y a pas de médecin ici ? demandait M. Marnette d'une voix stridente.

— Mon mari est allé en chercher un, répondit Renée ; mais, jusqu'à ce qu'il arrive, il faut porter secours à la pauvre Henriette.

Prêchant l'exemple elle se rapprocha d'Henriette pour la ranimer et après dix minutes d'efforts assidus elle commençait à désespérer, quand la jeune femme poussa un léger soupir et eut un imperceptible frémissement des paupières.

Madame Robillard lui mit aussitôt sous le nez son flacon de sels anglais. La violence de ce parfum pénétrant acheva l'œuvre de Renée.

Henriette ouvrit les yeux, promena autour d'elle son regard effaré ; puis apercevant son mari, elle lui saisit la main, comme pour réclamer sa protection.

— Où est-il, ce misérable ? murmura-t-elle, encore à demi suffoquée.

Si bas qu'elle eût prononcé ces quelques mots, on prêtait une oreille si attentive que chacun les entendit.

Renée se prit à trembler de tous ses membres.

Pendant ce temps, Mouflon avait raconté à toutes les personnes qu'il connaissait la scène dont il avait été témoin.

Au bout de quelques minutes, tout le monde savait à quoi s'en tenir sur les causes de cet évanouissement maudit et chacun l'interprétait à sa guise.

Bien entendu, aucune de ces interprétations n'était à la louange d'Henriette.

— Mais le marié ? ne cessait de répéter à haute voix Mouflon. Où est donc le marié ? C'était de plus en plus étrange. Le neveu de M. Leblanc n'était pas encore de retour ! Tel fut aussi le premier cri d'Henriette dès qu'elle eut repris connaissance.

— Où est Maurice ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

Ce nom de Maurice, qu'elle venait de prononcer sans le faire précéder du " monsieur," traditionnel, alluma dans les yeux de son mari un éclair de jalousie terrible.

Cela ne dénotait il pas entre Henriette et lui une intimité manifeste ?

— Ma chère amie, lui dit-il, en réprimant de son mieux l'immense colère qui bouillonnait en lui, il faut absolument que tu nous donnes l'explication de ce qui vient de se passer. Les plus graves soupçons pèsent sur toi, sur M. Maurice ; il est impossible que tu restes sous le coup d'une accusation . . .

— Comment, interrompit la jeune femme, qui bondit de son siège. C'est donc moi que l'on accuse ?

— Mais sans doute, répondit son mari, à qui cette indignation rendit un peu de confiance. A qui veux-tu qu'on s'en prenne ?

— A lui, à ce misérable ! répliqua-t-elle avec violence. Suis-je pour rien dans son infâme conduite, moi ?

— Allons, insista M. Marnette tu ne peux pas en rester là, ma bonne Henriette. Il faut absolument que tu nous révéles la cause du bouleversement que la vue de M. Maurice a provoqué en toi.

— Devant toutes les personnes qui sont là ! fit-elle avec hésitation.

— Oui, tu as été soupçonnée publiquement, il faut que ta justification soit publique.

— Prenez garde ! Vous ne savez pas vers quelle catastrophe vous me poussez !

—N'importe. Les situations les plus franches sont les mieux tranchées.

—M. Leblanc est-il de cet avis ? interrogea Henriette. Exige-t-il aussi de moi la vérité tout entière ?

—Assurément, répondit le vieillard d'une voix mal affermie.

—En bien ! soit. Je parlerai, mais pas devant Renée. Parce qu'elle aime évidemment son mari et que mes révélations la tueraient.

—Mais non, fit Renée. . . .

—Je vous en prie, cousine, dit Henriette. Je vous apprendrai tout un autre jour, demain si vous le voulez, mais aujourd'hui . . . ici même . . . je n'en aurais pas le courage.

M. Marnette tourmentait sa moustache avec une impatience mal déguisée.

M. Leblanc crut devoir intervenir.

—Renée, dit-il de sa voix la plus caressante, laissez nous, mon enfant. Il la prit par la taille et l'entraîna avec toute la douceur possible.

—Oh ! mon Dieu ! Que se passe-t-il donc ? s'écria Renée, qui fondit en larmes. Et Maurice qui ne revient pas !

Son tuteur la reconduisit jusqu'à la porte, qu'il ouvrit et referma sur elle, après l'avoir confiée à une des dames qui se trouvaient là.

Puis il revint auprès d'Henriette.

Le fait est que le vieillard tremblait comme la feuille. L'épithète de misérable que madame Marnette avait par deux fois appliquée à Maurice, les réticences dont elle s'entourait, lui faisaient pressentir un malheur.

Il essaya pourtant de se raidir.

—Nous vous écoutons, madame, lui dit-il.

Quand Henriette se vit seule, en effet, devant son mari, M. Leblanc et les trois ou quatre amis qui les entouraient, elle n'hésita plus.

—Oui, dit-elle d'une voix grave et mesurée, je connais celui que Renée m'a présenté sous le nom de Maurice Leblanc.

—Comment ? fit le vieillard avec une excessive agitation. N'est-ce donc pas ainsi qu'il se nomme !

—Il se nomme Victor Fournier, répondit Henriette avec assurance, il est déjà marié, et c'est à ma propre sœur, à Marie Monnier, la cousine de Renée, que ce misérable a donné son nom.

—Mais où ? mais quand ? interrogea M. Leblanc, qui se sentait défaillir.

—A Lima, le vingt et un mars 1869.

—Mais alors votre sœur est donc morte ?

—Mieux vaudrait pour elle et pour vous que ce malheur l'eût frappée !

—Elle vit donc ?

—Elle est auprès de moi, depuis deux jours, avec ses deux enfants.

—Deux enfants, répéta comme un écho le vieillard atterré.

—Que Victor Fournier a abandonnés, ainsi que sa femme, au commencement de l'année 1872.

Ces renseignements étaient si formels, les dates étaient données par la jeune femme avec tant de précision que le doute n'était plus permis.

L'absence du coupable ne faisait du reste, que confirmer ces invraisemblances.

La consternation se peignait sur tous les traits. M. Leblanc s'était laissé tomber avec accablement sur une chaise et hochait douloureusement la tête.

—Cependant il fallait bien prendre un parti.

M. Leblanc se leva résolument.

—Attendez-moi, dit-il à Henriette. Je viens dans un instant.

—Qu'allez-vous faire ? demanda M. Marnette.

—Je vais renvoyer tout ce monde, répondit le vieillard avec un sourire amer.

Il sortit et alla rejoindre ses invités.

—Mes amis, leur dit-il, une indisposition beaucoup plus grave que nous ne l'avions supposé tout d'abord nous force d'interrompre brusquement la fête que j'avais préparée pour vous. Veuillez recevoir mes excuses et croire à la sincérité de mes regrets.

A ces mots, il s'inclina et regagna péniblement la salle du jeu.

Ce fut une stupefaction générale ! Personne ne fut dupe de cette défaite. Certainement il y avait quelque chose de bien autrement grave et qu'on ne voulait pas dire.

Madame Robillard, qui s'était glissée derrière M. Leblanc, au moment où il avait ouvert la porte, arriva juste à point pour satisfaire la curiosité.

Elle raconta tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle avait entendu !

Ce fut un désarroi général. Les cris d'indignation et d'épouvante se croisèrent, comme les éclairs pendant la tempête ; puis tout ce monde s'engouffra dans l'escalier.

Mais, dans tout cela, qu'est devenu le marié ? se demandait-on.

### III

Lorsque M. Leblanc rentra dans la salle de jeu, madame Marnette allait un peu mieux, mais avait à peine la force de remercier son mari des soins qu'il lui prodiguait avec un empressément d'amoureux.

—Maintenant, madame, je suis tout à vous, dit le vieillard.

Il avait un si vif désir d'apprendre, qu'il ne s'était pas aperçu de la faiblesse qui s'était emparée de la jeune femme.

—Parlez, mon cher monsieur, fit observer M. Marnette ; mais il est impossible à Henriette de vous donner aujourd'hui de plus longues explications. Je vous demanderai donc la permission de l'emmener. Vous voyez bien qu'elle peut à peine se tenir debout. La secousse qu'elle vient d'éprouver a aggravé singulièrement l'indisposition dont elle était atteinte et, malgré toute sa bonne volonté, elle ne serait plus en état de répondre.

—Vous avez raison, cher monsieur, dit le vieillard. Excusez-moi. Je suis si troublé, moi-même, que je ne m'en rendais pas compte.

—Si vous aviez la bonté de patienter jusqu'à demain, poursuivit M. Marnette, Henriette serait très heureuse de vous recevoir à telle heure qu'il vous plairait de vous présenter.

—Je vous remercie de tant d'obligeance, monsieur.

—Il ne me reste donc plus qu'à vous prier de nous faire avancer une voiture.

M. Leblanc obéit.

—Dites aux voitures de venir nous prendre, dit-il au garçon qui accourut à son appel. Deux dames seulement étaient restées auprès de Renée, qui attendait impatiemment la fin de ce conciliabule.

—Eh bien ? demanda Renée avec une vivacité qui surprit beaucoup son tuteur.

Le fait est que sa physionomie avait totalement changé d'expression. Toute trace de tristesse et d'inquiétude avait disparu. Non seulement elle souriait avec le calme des meilleurs jours, mais encore ses yeux semblaient briller d'une lueur de secrète espérance.

—Nous allons rentrer, mon enfant, lui répondit M. Leblanc. Tout à l'heure tu sauras la vérité.

Pendant qu'on endossait les sorties de bal et les cardes, les voitures s'avancèrent.

—A demain ! fit vieillard, qui tendit la main à M. Marnette.

Renée courut à Henriette, qu'elle embrassa avec une effusion singulière.

—Demain, tu me diras tout, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Henriette le lui promet et elles se séparèrent.

En entrant dans son appartement de la rue Saint Georges, M. Leblanc trouva la femme de chambre endormie.

Elle s'éveilla en sursaut et parut stupéfaite en voyant rentrer Renée au bras de son oncle.

—Tiens ! vous êtes seuls ! s'écria-t-elle.

—Oui, fit le vieillard avec embarras. Personne n'est venu pendant notre absence ?

—Personne que M. Maurice. Il est venu ici vers dix heures.

—Qu'a-t-il fait ? interrogea M. Leblanc, dont le front s'assombrissait de plus en plus.

—Je ne sais pas, monsieur. Il n'est pas resté seulement une minute ici. Il est entré dans sa chambre et en est ressorti, presque aussitôt tenant sous son bras un petit paquet, enveloppé dans un journal.

Le vieillard chancela sur ses jambes.

—Eh bien ! Qu'avez vous donc ? demanda Renée.

—Rien, fit-il avec un sourire contraint. Passons dans ta chambre, mon enfant.

Et se tournant vers la femme de chambre :

—Suivez-nous, Justine. Dès que vous aurez déshabillé votre maîtresse, vous viendrez me prévenir.

Il accompagna Renée jusqu'à sa porte et se retira.

—A tout à l'heure ! fit-il de son air le plus affable.

Pourtant il était dévoré d'une inquiétude mortelle. Les paroles que Justine venait de prononcer lui faisaient redouter un malheur plus grand encore que celui dont il venait d'être atteint.

— Mon Dieu ! murmura-t-il. Ce paquet enveloppé d'un journal . . . Si c'était . . .

Il se dirigea en toute hâte vers la chambre de Maurice. Un seul meuble fermait à clef, c'était l'armoire à glace. Or cette clef que Maurice avait toujours dans sa poche était sur la serrure !

Le vieillard ouvrit l'armoire. Les uns après les autres, il fouilla les rayons d'une main avide. Les trois cent mille francs de titres n'y étaient plus !

C'était le coup de grâce ! M. Leblanc se laissa tomber sur un fauteuil et deux grosses larmes coulèrent sur sa joue ridée.

— Dupé et volé ! . . . murmura-t-il. Que va dire Renée ! . . .

Il se releva d'un bond.

— Non, dit-il. Ce n'est pas possible ! J'ai mal cherché.

Hélas ! Il ne s'était pas troupé ! Vainement il se faisait illusion. La liasse de titres était trop volumineuse pour échapper à ses investigations, si elle avait été là.

Il ne pouvait plus en douter : Maurice, ou plutôt Victor Fournier, puisque tel était son véritable nom, n'était qu'un habile escroc, qui s'était fait passer pour son neveu et avait épousé sa pupille pour lui voler quatre cent cinquante mille francs !

Cependant le vieillard hésitait encore à le croire, au moment où, las de ses recherches infructueuses, il venait de regagner sa chambre.

Il était toujours sous le coup de cette incrédulité naïve, quand Justine vint lui annoncer que Renée l'attendait.

— C'est bien, fit-il. Nous n'avons plus besoin de vos services. Vous pouvez vous coucher.

— Mais M. Maurice ? . . . objecta la femme de chambre.

— Allez donc ! dit M. Leblanc avec un geste de colère.

Elle s'éloigna, ne comprenant rien non plus à ce qui se passait.

Renée ne savait rien, ou plutôt ne savait rien de précis. Pendant qu'elle était dans le salon, elle avait surpris au passage cinq ou six lambeaux de phrase dans le genre de ceux-ci :

— Il paraît qu'il n'est pas le neveu de M. Leblanc. — Il est déjà marié. — Il se nomme Victor Fournier. — C'est un bigame. Il a abandonné sa femme et ses deux enfants.

Personne n'avait osé raconter à Renée les terribles révélations que madame Robillard avait apportées ; mais ces quelques phrases lui avaient en partie dévoilé l'accusation qui pesait sur son mari.

— Mais alors, s'était-elle dit, s'il est marié à une autre, je ne puis pas être sa femme !

Et, tout aussitôt, son visage s'était éclairci, ses craintes s'étaient apaisées. Le malheur qu'elle avait redouté était-il donc pire que celui qu'elle venait d'éviter ?

En regagnant son appartement, d'après le thème qu'on avait brodé à ses oreilles, elle était prête à toute entendre et plus calme, sinon plus joyeuse, que ne l'auraient été beaucoup d'autres en pareille circonstance.

Celui que cette effrayante découverte avait le plus cruellement frappé, c'était l'infortuné Leblanc.

Quand il entra chez Renée, il était dans un accablement profond.

Il s'approcha d'elle en silence, la saisit dans ses bras et la pressa sur son cœur dans un mouvement convulsif.

— Pauvre enfant ! gémit-il en l'embrassant. C'est ma faute ! C'est ma très grande faute !

La jeune femme se recula. Elle avait senti couler sur sa joue les larmes que son tuteur répandait encore.

Cela lui fit mal de voir pleurer un vieillard.

— Pauvre monsieur Leblanc ! fit-elle. Eh bien ! Quoi ? Voyons, qu'y a-t-il ? Remettez-vous et expliquons-nous froidement.

Il parut tout étonné de la voir si résignée.

— Ah ! chère petite, s'écria-t-il, si tu savais . . .

Il s'arrêta, ne pouvant se résoudre au pénible aveu qu'il allait faire.

— Allons, parlez, dit-elle. Est-ce bien vrai ? Cet homme n'est pas votre neveu ? Il se nomme Victor Fournier ; il est marié à une autre femme ?



- Leblanc leva sur elle ses yeux démesurément agrandis.
- Comment ! . . . . bégaya-t-il. Tu sais déjà ? . . . .
- Je ne sais rien, mais quelques fragments de conversation sont venus jusqu'à moi et m'ont fait soupçonner la vérité. C'est bien cela, n'est-ce pas ?
- Hélas ! soupira le vieillard en courbant son front blanchi.
- Mais à qui est-il marié ?
- A l'aînée de tes deux cousines.
- A Marie, la sœur d'Henriette ?
- Oui, mais nous n'avons pas encore les preuves . . . . .
- Oh ! si Henriette n'a pas craint de le dire, cela n'est pas douteux.
- Quel scandale ! fit Leblanc en se voilant le visage de ses deux mains.
- Sans doute, mais je ne vois guère en tout cela de quoi nous désoler, mon cher tuteur.
- A ce mal il y a un remède et comme ce remède est bien simple, nous l'emploierons.
- Hein ? dit le vieillard stupéfait du sang-froid de sa pupille.
- En effet, il s'attendait à une explosion de douleur, aux reproches les plus amers, et c'était Renée, elle-même, qui était allée au-devant de ces confidences, qui se consolait !
- Pas de larmes inutiles, mon pauvre ami, reprit-elle. De tels misérables ne valent pas les pleurs qu'ils font répandre.
- Eh ? ce n'est pas sur lui que je me lamente ! C'est sur toi, ma pauvre petite.
- Que voulez-vous ? Il est trop tard, aujourd'hui. Et quand je pense que, sans Henriette, demain cette situation nous aurait coûté l'honneur . . . .
- Elle se détourna, repoussant d'un geste instinctif l'horrible pensée qui venait de lui traverser l'esprit.
- N'y songeons plus, continua-t-elle, que pour remercier Dieu de nous avoir épargné cette flétrissure, et occupons-nous de cette triste affaire. Un homme, déjà marié, peut-il épouser une autre femme ?
- Non ; de plein droit, le second mariage est nul.
- Même quand le premier a été contracté à l'étranger ?
- Même dans ce cas-là, du moment que ce premier mariage a été contracté suivant les lois qui régissent le pays dans lequel il a été célébré. Or, Victor Fournier est Français, ta cousine est Française aussi, leur union a donc été certainement consacrée par l'ambassadeur de France suivant les us et coutumes en pratique dans notre pays.
- Ainsi le mien n'a aucune valeur ? insista Renée.
- Quand même Victor Fournier n'aurait pas déjà été marié, nous obtiendrions encore facilement son annulation, attendu que ce fripon s'est marié aujourd'hui sous le nom de Maurice Leblanc et que, par conséquent, il y a eu substitution de personne.
- De mieux en mieux, fit la jeune femme, le cœur allégé d'un grand poids. Alors, mon cher tuteur, je ne vois pas trop en ceci de quoi nous désoler. Quand à moi, je suis plus à plaindre qu'à blâmer, convenez-en. Me suis-je assez défendue contre l'hymen auquel vous m'avez contrainte !
- Ah ! chère enfant ne retourne pas le poignard dans la plaie ! Je suis assez puni de mon stupide entêtement !
- Aussi, n'en parlerai-je plus, mon pauvre ami, que pour me réjouir avec vous de ce qui est arrivé ce soir. Nous voilà libres comme devant et dégagés de tout lien.
- Sans doute, mais il faudra pas moins recourir aux tribunaux pour faire annuler ton mariage, et, je te l'avoue, je suis pris d'une sueur froide, en songeant que, par ma faute, ton nom et le mien seront livrés en pâture à la publicité des débats, à l'infamante curiosité des journaux.
- Mais rien ne presse, fit observer Renée. Il suffit pour l'instant que nous soyons à jamais délivrés de cet intrigant car j'espère bien qu'il n'osera pas reparaitre.
- Je l'espère comme toi. J'en ai même la presque certitude.
- Comment ?
- Ah ! c'est que je ne t'ai pas encore tout dit, chère enfant. J'ai poussé l'imprudence jusqu'à ces dernières limites. J'ai remis ce matin à ton mari les trois cent mille francs de dot dont ton père m'avait autorisé à disposer.
- Et cet argent, qu'est-il devenu ?
- Eh bien ! quand ce misérable s'est vu démasqué par Henriette, se sentant perdu sans retour, il a quitté le salon, est venu ici, s'est emparé des titres que je lui avait confiés et les a emportés.

—Ainsi ce n'est pas seulement un bigame, c'est un voleur ? fit Renée avec un geste de profond dégoût.

—Hélas ! oui.

—Je reconnais que c'est payer un peu cher la découverte que nous venons de faire, dit la jeune femme, mais une perte d'argent n'est pas irréparable et je ne la regrette qu'à moitié.

—D'autant plus que tout n'est pas perdu, fit observer Leblanc. Dans mon aveugle confiance, j'ai eu la sagesse de ne pas réaliser les titres. Or, pour faire de l'argent, il faudra que le voleur vende ceux qu'il nous a dérobés, et comme j'en ai tous les numéros, il me suffira d'en expédier la liste et de former opposition pour qu'il soit dans l'impossibilité de les négocier.

—Mais alors tout est sauvé ! s'écria joyeusement Renée. Dormez donc en paix, cher tuteur. Demain vous aviserez à ce qu'il convient de faire pour nous tirer de ce mauvais pas. Jusque là, faites comme moi.

—Ah ! ajouta-t-elle en s'étirant avec une volupté pleine de grâce et d'abandon, que je vais retrouver avec plaisir mon petit lit de jeune fille !

M. Leblanc se retira, enchanté de la philosophie avec laquelle sa pupille avait supporté ce coup de tonnerre. Seulement il n'y comprenait rien.

M. Leblanc regagna sa chambre d'un pas mieux affermi. L'attitude de Renée l'avait réconforté. Or, c'était de ce côté-là que devait souffler sur lui la plus grosse tempête.

Quant à la perte d'argent, il y était sensible assurément, mais elle se réduisait, en somme, à peu de chose puisque grâce à l'opposition dont il allait les frapper, les titres dont Fournier s'était emparé lui seraient restitués dans un délai donné.

Restaient les cent cinquante mille francs qu'il avait avancés à son prétendu neveu.

A cet égard, il n'avait pas non plus grand chose à craindre puisque celui-ci lui avait donné en garantie une traite de trois cent mille francs de la maison Cortazzo de Lima, sur la maison Rothschild, de Paris.

Bien plus, il demeurerait dépositaire, le jour où cette traite viendrait à échéance, des cent cinquante mille francs formant le reliquat de la somme touchée, dont il deviendrait débiteur envers Fournier.

Il était donc à peu près rassuré, sinon parfait. Sent tranquillement, quand il s'endormit du lourd sommeil qui suit ordinairement les orages de la vie.

Le lendemain matin, quand il se réveilla, il trouva Renée debout, vaquant comme d'habitude aux soins du ménage, aussi alerte et aussi gaie qu'elle s'était montrée triste et maussade, depuis le jour où ce maudit mariage avait été décidé.

Bien entendu, Victor Fournier n'avait pas reparu.

Vers huit heures, la sonnette de l'antichambre fut violemment ébranlée.

Leblanc et Renée, qui prenaient le thé, échangèrent un regard craintif.

Aussitôt la porte s'ouvrit et Justine parut.

—M. et madame Marnette demandent si monsieur peut les recevoir, dit-elle.

—Je le crois bien, s'écria vivement Renée ; qu'ils entrent !

L'ingénieur et sa jeune femme pénétrèrent dans la salle à manger, la mine inquiète, l'air mystérieux.

—Je viens, cher cousin, fit Henriette en l'embrassant, vous donner toutes les explications que vous êtes en droit d'attendre.

—Vous êtes mille fois trop bonne, cher amie. M. Leblanc se disposait à aller chez vous. Je regrette qu'il ne vous ait pas évité cette peine.

—Ne regrettez rien, Renée. Vous pensez bien que pour nous présenter chez vous à pareille heure, il fallait que nous fussions poussés par des motifs exceptionnellement graves.

—Alors veuillez passer dans ma chambre, proposa la jeune femme.

Ils se levèrent et s'installèrent tous les quatre, graves et attentifs, dans la chambre de Renée.

—Vous comprenez, mes amis, commença Henriette, qu'en arrivant chez moi, j'ai dû instruire sur le champ Marie de l'affreuse découverte que j'avais faite. Nous avions longtemps hésité, mon mari et moi, à risquer ce pénible aveu ; mais un autre aurait pu l'en instruire avec moins de ménagements. . . . C'était fatal. . . . Garder le silence eût été un crime.

Par ce que vous avez éprouvé vous-même, vous pouvez vous faire une idée de ce que ressentit ma pauvre sœur !

Certes, elle se savait abandonnée et ne nourrissait que des illusions bien éphémères sur le retour probable de son mari ; mais elle se figurait encore n'avoir affaire qu'à un égaré, et non pas à un malhonnête homme.

Evidemment le misérable n'avait spéculé sur votre bonté que pour vous dépouiller et s'approprier des sommes dont je redoute de deviner l'importance.

— Je crois pouvoir vous rassurer dès à présent à cet égard, interrompit M. Leblanc. Grâce aux précautions que j'ai prise et à la garantie que j'ai entre les mains, j'espère que cette perte n'est pas irréparable.

— Dieu soit loué ! s'écria Henriette ; mais si, jusqu'à un certain point, vous croyez échapper à un désastre financier, il n'en reste pas moins un fait déplorable : c'est le mariage que Renée a contracté avec Victor Fournier.

— Là-dessus encore, ne concevez point de vaines alarmes, répliqua le vieillard. Ce mariage est nul à tous les titres.

— Je le sais bien, mais c'est à la condition que vous en référiez aux tribunaux.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Et c'est précisément à ce sujet que je suis venue vous trouver à la première heure, fit vivement Henriette, car vous ne pouvez pas vous adresser à la justice, sans lui révéler les agissements dont Victor s'est rendu coupable.

— Evidemment.

— Or vous voyez d'ici quelle infamie rejaillira, non pas seulement sur le coquin que je livrerais volontiers à votre vengeance, mais encore sur ma sœur, sur les deux enfants qui porte son nom ?

— C'est vrai ! s'écria Renée, qui n'avait pas prévu cette inévitable complication.

— Et vous ne vous imaginez pas encore où aboutiraient vos légitimes délations, reprit Henriette avec feu. Il ne s'agirait plus seulement alors de bigamie et de vol. C'est d'une accusation d'assassinat que cet homme aurait à répondre !

M. Leblanc et Renée se regardèrent, épouvantés. Quel nouveau crime ce misérable avait-il donc commis ?

Henriette s'aperçut de leur étonnement et laissa échapper un sourire amer.

— Vraiment, dit-elle, vous ne vous êtes pas demandé comment Fournier avait pu se présenter à vous sous le nom de Maurice Leblanc ?

— Si fait. Je me le demande encore, répondit naïvement le vieillard.

— Vous a-t-il fourni, pour établir son identité, tous les renseignements et tous les papiers désirables ?

— Certainement.

— Eh bien ! apprenez donc que Maurice Leblanc a été assassiné l'année dernière dans les environs de Lima, qu'on n'a trouvé sur lui ni argent, ni valeurs, ni papiers, et que c'est par le plus grand des hasards qu'un négociant de Lima, qui passait par là, a reconnu son cadavre, au moment où l'on venait de le découvrir.

— Que dites-vous ? s'écria M. Leblanc saisi d'horreur.

— La triste vérité, cher monsieur. Or, tout le monde savait à Lima que Maurice, désespérant d'y faire fortune, avait réalisé son petit avoir et devait revenir en France avec une quinzaine de mille francs.

— Que dites-vous, madame ? Croyez-vous donc que le meurtrier de Maurice soit ce misérable, à qui j'ai donné asile, dont j'ai pressé la main, à qui j'avais confié le sort de Renée ?

— Comment, sans cela, expliqueriez-vous que cet homme eût en sa possession les papiers de votre neveu ?

— Vous m'y faites songer ! Oui . . . En arrivant à Paris il avait justement entre les mains une douzaine de mille francs . . .

— Vous voyez bien.

— Mais ce que vous m'apprenez là est monstrueux ! s'écria le vieillard.

— Hélas ! je ne le sais que trop ! A nul autre qu'à vous je n'aurais fait cette terrible confidence, monsieur. Si je me suis décidée sur les conseils de mon mari, c'est pour vous faire toucher du doigt les funestes conséquences qui résulteraient, pour Marie et ses deux enfants, de la plainte que vous déposeriez contre l'assassin. Pour ces innocents, ce serait le déshonneur . . . peut être la mort . . .

— Pourtant . . . que voulez-vous que je fasse ? demanda timidement Leblanc.

— Pardon, dit Renée, mais avant de prendre un parti, ne vous semble-t-il pas indis

pensable que nous sachions quand et comment Marie a épousé ce malheureux, dans quelles circonstances il l'a abandonnée ?

— Je suis à vos ordres, cousine, répondit Henriette. En quelques mots, je vais vous raconter cette déplorable histoire.

Vous vous souvenez que M. Monnier, mon père, commissaire en marchandises à Paris, était associé avec un gros négociant de Lima, nommé Bédarride, avec lequel il faisait des affaires considérables.

Ce Bédarride mourut en 1866, juste au moment où mon père trouvait à vendre sa clientèle. On lui avait écrit de Lima, pour l'engager à venir surveiller la liquidation de la société, dans laquelle il était engagé pour une somme de deux cent cinquante mille francs.

Après s'être entendu avec son successeur à Paris, pour le représenter à Lima, mon père se décida à partir. Ne voulant pas se séparer de nous, il nous emmena au Pérou.

Il n'eut pas à se repentir d'avoir fait ce voyage, car s'il ne sauva pas tout ce qui lui était dû, il ne perdit qu'une somme insignifiante et prit définitivement à son compte la suite des affaires de la maison Bédarride.

Grâce à l'activité de son successeur à Paris, il fut toujours si bien achalandé que, deux ans après, il avait le comptoir le plus florissant de toute la contrée.

Marie venait d'atteindre sa dix-huitième année, quand notre père fit la connaissance d'un certain Victor Fournier, lequel était premier commis dans une maison rivale et passait pour un garçon excessivement intelligent.

M. Monnier, croyant qu'en effet ce jeune homme était la cheville ouvrière de la seule maison qui luttât contre la sienne avec quelque avantage, résolut de se l'attacher.

Grâce à quelques relations d'affaires, il l'attira chez lui et nous le présenta.

Vous avez pu en juger, Fournier était un fort beau garçon. Il avait vingt cinq ans à cette époque, beaucoup d'allure et d'entrain.

En outre, il était Français, s'habillait avec élégance, avait la répartie vive, le rire communicatif et la tournure assez distinguée.

Flairant, lui aussi, une bonne affaire, il fit la cour à Marie et n'eut pas de peine à s'en faire aimer.

M. Monnier triomphait ! Deux mois après, le 21 mai 1869, ma sœur épousait Victor Fournier.

Mon père n'avait versé aucune dot en espèces ; mais, après avoir communiqué à son gendre le chiffre de son dernier inventaire, il l'avait associé dans sa maison pour une somme de cent mille francs.

Toutes les conditions du contrat avaient été clairement stipulées à l'avance. Ni de part ni d'autre, il n'y avait eu surprise. Pourtant, au bout d'une année, Fournier déclara qu'il renonçait au commerce et pria M. Monnier de verser entre ses mains le montant de la dot qu'il avait donnée à Marie.

Mon père, dit madame Marnette, lui fit observer que leur acte d'association n'expirant que dans deux ans, il n'avait ni le droit ni la possibilité de prélever sur son capital engagé les cent mille francs qu'il avait bénévolement constitués à sa fille.

Fournier insista, M. Monnier tint bon. Ce fut le premier dissentiment qui s'éleva dans la maison.

Pourquoi Victor s'obstinait-il à réclamer ce qui ne lui était pas dû ? C'est ce qu'il fut impossible d'expliquer, car le chiffre des affaires et celui des bénéfices allait toujours grossissant. Son intérêt était donc évidemment de faire fructifier le plus longtemps possible la dot de sa femme.

C'était d'autant plus son intérêt qu'il venait d'être père d'un gros garçon, que de nouvelles charges pesaient sur lui et qu'il allait en assumer d'autres.

L'année suivante, en effet, Marie mit au monde la plus jolie petite fille qu'on ait jamais vue.

Fournier restait malgré lui l'associé de M. Monnier, mais il ne s'occupait presque plus d'affaires. Quand il y mettait la main, il les emmêlait si bien que mon père avait toutes les peines du monde à les débrouiller.

— Je crois réellement que ton mari a un petit grain, disait-il en riant à ma sœur. Il ne fait plus que des bêtises.

A la fin de 1871, la situation était devenue très tendue entre le gendre et le beau-père. Positivement, Victor donnait des signes inquiétants de dérangement d'esprit. Ses amis le taxaient d'originalité. Plus clairvoyant, mon père commençait à trembler pour l'avenir de sa fille.

Au commencement de 1872, une scène terrible éclata. Fournier continuait à réclamer son argent. M. Monnier persistait plus que jamais à le lui refuser, et ne voyait pas approcher sans crainte la fin de l'année courante, au bout de laquelle son gendre était légalement en droit de rompre son association.

A la suite de cette scène, Fournier menaça mon père d'un procès.

—Faites-le donc, si vous avez de l'argent à perdre, répondit tranquillement M. Monnier.

A partir de ce moment, Fournier eut, sans transition, des accès de mélancolie et d'exaltation également inexplicables.

Un beau jour, au commencement de mai, sans discussion nouvelle, à l'insu de tout le monde, il quitta la maison et disparut.

Pendant deux ans, on n'entendit plus parler de lui. Au bout de ce temps, mon père apprit indirectement qu'un certain Fournier, dont on lui donna le signalement, habitait dans la montagne et s'y livrait à la recherche de l'or et des pierreries.

En son absence, je n'étais mariée moi-même à M. Marnette, qui avait été appelé à Lima par la compagnie des chemins de fer péruviens.

Comme il était toujours par monts et par vaux, nous le chargeâmes de s'informer de Fournier. Il y consentit. Les renseignements qu'il nous apporta étaient déplorables.

Victor vivait en compagnie de coquins de la pire espèce, buvait, jouait, tantôt vêtu de haillons, tantôt paré des habits les plus extravagants, selon que la fortune l'avait trahi ou favorisé. Il était entouré sans cesse de filles.... en un mot, il était à jamais perdu pour nous.

Peu soucieux de rester dans son voisinage, suffisamment riche des biens qu'il avait acquis, mon père décida en 1875 qu'il vendrait sa maison de commerce et que nous retournerions à Paris.

Précisément mon mari devait terminer dans quelques mois les travaux qu'il dirigeait.

Il fut convenu que nous partirions tous ensemble. Seule, Marie, espérant encore sans doute que son mari reviendrait à elle, demanda à son père la permission de rester à Lima.

—Soyez tranquille, nous dit elle. Je n'irai vous rejoindre que trop tôt !

Sur ces entrefaites un bruit sinistre arriva jusqu'à nous. Maurice Leblanc avait été volé et assassiné, au moment où il se disposait à rentrer en France !

A la vérité nous le connaissions pas beaucoup. Nous savions qu'il était le neveu de M. Leblanc, le tuteur de notre cousine. A ce titre seulement il nous intéressait.

C'était d'ailleurs un garçon épais, peu intelligent, ni beau ni laid, médiocre sous tous les rapports, et à qui l'avenir ne réservait assurément pas une situation brillante.

Cependant nous nous enquîmes de lui, et nous surveillâmes de notre mieux l'instruction qu'on dressa pour la forme à la suite de cet assassinat.

Elle ne nous apprit rien, sinon qu'il avait été dépouillé de son portefeuille, de son argent, de ses papiers et qu'il n'avait été reconnu que par le plus grand des hasards. Il fallut bien nous contenter de ce que la justice impuissante voulut bien nous livrer.

A cette époque-là, bien entendu, nous n'avions aucun soupçon. Le meurtrier de Maurice était un bandit quelconque et voilà tout.

Vous vous souvenez assurément, ma chère Renée, dit madame Marnette, de l'étonnement que je manifestai le jour où vous m'annonçâtes que vous alliez épouser Maurice, le propre neveu de M. Leblanc....

—C'est vrai, je ne l'ai pas oublié.

—Alors vous vous expliquez ma surprise, à présent. Si je ne vous révélai pas la cause c'est que j'étais convaincue dès lors que la mort de Maurice était apocryphe. Cependant je manifestai le désir d'être présentée à votre futur mari. Le malheur voulut qu'il fût absent.

C'est en grande partie pour éclaircir ce doute que je conservais encore, qu'hier soir, domptant la maladie, je voulais faire acte de présence au bal.

Combien je me suis félicitée de mon courage ! Il était un peu tard, mais il était temps encore, puisque vous n'étiez que de nom la femme de Fournier.

Le danger était imminent. Je n'hésitai pas à vous le signaler. Mais je n'avais pas encore calculé les terribles résultats que mes révélations allaient entraîner.

Ce fut mon mari qui, le premier, me donna l'éveil. Je partageai aussitôt ses terreurs.

En effet, puisque Victor Fournier avait pu jouer auprès de vous avec tant d'habileté le personnage de Maurice Leblanc, c'est qu'il devait avoir en main toutes les pièces nécessaires pour établir son identité.

Or, ces pièces, où les avait il prises ?

Je me souvins alors que Victor et Maurice avaient été jadis employés dans la même maison et avaient été liés pendant quelque temps d'une étroite amitié.

C'était Fournier lui-même qui l'avait dit, un jour que nous avions prononcé devant lui le nom de Leblanc.

Victor n'ignorait rien, en effet, de ce qui concernait Maurice, car il nous donna sur la famille de ce jeune homme des renseignements précis et qui nous étaient absolument inconnus.

Sachant quelle mauvaise réputation Fournier s'était acquise dans le milieu où il vivait, mon mari me fit part, en rentrant, des soupçons qu'il avait conçus.

Probablement Maurice avait rencontré Victor, quelques jours avant son départ, et lui avait communiqué son projet de retour en France.

A bout de ressources, Fournier avait eu la pensée de prendre sa place, l'avait attiré dans un guet-apens et dépouillé de tout ce qu'il possédait.

Cette version n'est malheureusement que trop bien fondée, puisque, si je n'étais pas venue au bal hier, vous auriez été jusqu'au bout victime de ses perfides machinations.

Maintenant, en raison même de la franchise que je vous ai montrée, permettez-moi de faire appel à votre indulgence.

Ce n'est pas du coupable que je veux plaider la cause. Il ne mérite ni pardon ni pitié. Mais ma pauvre sœur... Voyez quelle situation lui est faite, si vous dénoncez Victor Fournier à la justice !

Pourrons-nous sauver Marie et ses enfants du déshonneur dont leur nom sera souillé pour jamais ?

— Ecoutez, Henriette, répondit Renée d'un ton grave. Je suis moi-même dans une situation si bizarre, que je ne saurais engager l'avenir... Tout ce que je puis vous promettre, reprit elle en chassant brusquement le nuage qui avait assombri son front pur, c'est que, pour le moment, je resterai ce que je suis.

— Et vous ne ferez point annuler votre mariage ? s'écria joyeusement Henriette.

— Non, mais rappelez-vous bien que cet engagement n'est pas éternel !

— N'importe, chère enfant. Vous êtes un ange ! dit madame Marnette, qui se jeta dans ses bras avec une touchante effusion.

Madame Marnette se tourna vers M. Leblanc.

— Et vous, monsieur ? demanda-t-elle. Imiterez-vous la réserve de Renée ?

— Moi, madame, je ne puis m'engager à rien, répondit le vieillard. Malgré les sottises que j'ai commises, et précisément à cause de cela, je ne dois pas oublier que je suis le tuteur de Rénée ; que son père, en mourant, m'a confié ses intérêts et que je ne puis pas tolérer qu'elle ait été impunément volée des trois cent mille francs de dot que ce fripon a emportés.

— Que dites-vous ?

— La vérité, madame, dit M. Leblanc.

Il lui raconta alors ce qui s'était passé, il lui fit part de ses craintes et de ses espérances, relativement à la traite dont il était dépositaire.

— Mais cette traite au nom de qui est-elle ? demanda M. Marnette.

— Au nom de Maurice.

— Signée de qui ?

— De la maison Cortazzo, de Lima.

— Voilà qui est inouï, fit l'ingénieur. Comment Maurice Leblanc, qui n'avait presque aucune fortune, était-il porteur d'une somme de cette importance ?

— Quant à cela, je l'ignore, répondit le vieillard.

— J'ai été longtemps en relations avec cette maison de banque, reprit M. Marnette. Elle a réglé pour moi, ou plutôt pour la compagnie dont je dirigeais les travaux, des mémoires considérables. Je connais leur signature comme la mienne. Voulez-vous me montrer cette traite ?

A ces mots M. Leblanc se leva, courut dans sa chambre et rapporta le précieux mandat.

A peine M. Marnette y eut-il jeté les yeux qu'il tressaillit.

— Ainsi que je m'en doutais, cette traite est fausse.

— Oh ! fit M. Leblanc, incapable de supporter stoïquement le nouveau malheur qui le frappait.

—De sorte que, non seulement Renée... mais moi même...

Le pauvre homme ne put pas achever les phrases qu'il avait commencées. L'épreuve était au dessus de ses forces.

—Quatre cent cinquante mille francs ! gémissait il. Et c'est moi, moi, qui ai contraint Renée... Ah ! je me le pardonnerai jamais !

La chère enfant eut pitié de lui.

—Voyons, mon vieil ami, lui dit-elle. Ne vous désolez pas ainsi. Je vous ai dit hier ce que je pensais des pertes d'argent. Nous n'en sommes pas encore réduits à la misère, que je sache ? Donc ce n'est pas nous que ces foudroyantes révélations éprouvent le plus cruellement. C'est cette pauvre Marie, ce sont ces deux pauvres petits êtres, bien innocents tous les trois, des crimes que ce misérable a commis.

—Ah ! c'est égal... c'est dur ! soupira M. Leblanc.

—Voilà justement pourquoi il faut éviter un éclat, répliqua Renée. Laissons s'apaiser le bruit qui s'est fait hier autour de mon mariage et, plus tard, selon que les circonstances nous pousseront, nous verront ce qu'il convient de faire.

—C'est cela ! fit Henriette, enchantée de cette conclusion.— Ainsi, reprit-elle en se tournant vers sa cousine, vous me permettez de rassurer Marie ? Vous me promettez de n'exercer immédiatement aucune poursuite ?

—Je vous le promets, affirma Renée.

M. et madame Marnette la remercièrent du plus profond de leur cœur et s'éloignèrent.

Quand à M. Leblanc, qui n'avait pris aucun engagement, il regagna sa chambre, honteux et furieux à la fois d'avoir été exploité avec tant d'impudence !

Renée resta seule assise sur un fauteuil, la tête appuyée dans la main, le regard fixe, absorbée dans une sombre préoccupation.

Tout à coup, elle se leva de son siège et courut à sa chambre, en proie à une excessive agitation.

—Ah ! c'est que tout est bien changé maintenant ! murmurait-elle... Qu'il n'ait pas voulu assister hier à mon mariage, je le conçois... mais aujourd'hui... comment lui faire savoir ce qui s'est passé ?... car, à tout prix je veux qu'il l'apprenne...

Elle s'arrêta, pensive, et se laissa retomber dans son fauteuil.

#### IV

Vingt ans avant l'époque où commence cette histoire, M. et madame Achille Leblanc venaient de fonder, dans la rue Saint Louis, un établissement de bonneterie, qui menaçait de prendre des proportions colossales.

Un des premiers, Leblanc avait compris que, pour se faire une clientèle, il fallait vendre à bon marché. Il ne poussait peut-être pas le scrupule jusqu'à donner d'aussi bonne marchandise que son voisin, qui la vendait plus cher ; mais il acquit la preuve que le public, en général, a plus de goût pour la quantité que pour la qualité.

Aussi força-t-il tous ceux qui tentèrent de lui faire concurrence à fermer boutique et devint il le roi des bonnetiers du Marais.

Son enseigne : *Au bas de soie*, était prétentieuse et absurde, car il ne vendait pas dix paires de bas de soie dans son année, mais elle flattait l'amour-propre de l'acheteur. C'était tout ce que demandait Leblanc.

Dans les quartiers les plus éloignés de Paris, le Magasin du *Bas de soie*, était connu comme le loup blanc. On y venait de tous les arrondissements, de la banlieue, de la province et de l'étranger.

Leblanc faisait de l'or,—c'était le mot qu'on employait au Marais, quand on parlait du chiffre de ses affaires.

Aussi quinze ans après, en 1869, il se retira du commerce, après avoir vendu son fonds, à un prix fabuleux. Il passa pour millionnaire.

Mais M. et madame Leblanc, à qui tout avait réussi jusqu'en 1862, avait été cruellement éprouvés à cette époque. Leur fille unique, Marthe avait été emportée, à l'âge de quatre ans, par une fièvre cérébrale.

Jamais ils ne se consolèrent de cette perte irréparable. Pendant quelque temps, ils espèrent avoir un autre enfant, mais ils atteignirent l'âge mûr sans avoir réalisé cette chimère

Pour toute famille, Achille n'avait qu'un frère, Hector Leblanc, lequel, s'imaginant qu'on ne pouvait plus faire de fortune à Paris, s'était expatrié dans sa jeunesse et était parti pour l'Amérique.

De loin en loin, Hector avait donné de ses nouvelles. Elles étaient toujours si mauvaises, qu'à deux ou trois reprises, son frère avait été obligé de lui faire parvenir quelques secours.

Hector se maria à Lima, où il avait fini par se fixer. En 1851, une lettre de faire part avait même annoncé à Achille qu'il avait un neveu, nommé Maurice, dont Hector le priait de vouloir bien être le parrain.

Achille accepta et paya d'un billet de mille francs l'honneur que lui avait fait son frère.

Depuis cet époque, Hector n'avait presque jamais écrit. Il mourut d'une insolation en 1870.

Sa femme était morte deux ans avant lui. Maurice était donc resté orphelin à l'âge de dix-neuf ans, n'ayant pour tout patrimoine qu'une vingtaine de mille francs. Il n'avait jamais vu son oncle, dont son père ne lui avait pas non plus beaucoup parlé, animé qu'il était contre lui d'une secrète jalousie. Maurice, esprit mesquin et borné, lui-même, ne crut donc pas utile de donner signe de vie.

Achille Leblanc s'en consola facilement. Il n'avait pour cet inconnu qu'une affection relative. Madame Leblanc était plus indifférente encore. Aucun lien de parenté ne l'attachait à Maurice, qui lui était étranger à tous les titres.

Ces deux honnêtes gens ne savaient réellement sur qui reporter leur affection, à qui laisser la fortune qu'ils avaient acquise.

Depuis deux mois entiers ils vivaient de leurs rentes, fort embarrassés d'occuper leurs loisirs et regrettant déjà d'avoir cédé le *Bas de soie*, lorsque survint un événement qui les tira brusquement de leur oisiveté et qui, non seulement dissipa leurs humeurs noires, mais leur rendit positivement la vie.

Les Leblanc avaient été les amis intimes des Borland avec qui ils demeuraient porte à porte dans la rue Saint-Louis, et qui tenaient un fonds de taillanderie et d'articles de ménage.

Les Borland étaient également de très braves gens—le mari surtout. Quand à Adèle, sa femme, on lui reprochait bien d'être un peu jalouse et d'avoir l'esprit taquin, mais elle n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Malgré tout, ils vivaient péniblement et ne parvenaient pas sans peine à joindre les deux bouts.

Madame Borland reprochait souvent à son mari son manque de succès. L'infortuné en se défendant, aigrissait, sans le savoir, le mal dont souffrait sa femme. Il lui arrivait quelquefois de prononcer le nom de Leblanc ! C'était là précisément où le bât la blessait.

Elle ne pouvait pas voir d'un œil indifférent la clientèle compacte qui se pressait dans les magasins du *Bas de soie*, tandis qu'elle se débattait un quart d'heure pour vendre sept francs cinquante un plumeau qui lui en avait coûté six.

Aussi, presque malgré elle, revenait-elle sans cesse à la charge. Elle accusait son mari de mollesse, de timidité, d'incapacité même,—ce qui avait quelquefois poussé à bout l'honnête taillandier.

Néanmoins, comme les Leblanc était fort économes, et ne les écrasaient pas d'un luxe insolent, Adèle les fréquentait volontiers. Au fond, elle reconnaissait que c'était la fleur des honnêtes gens et savait parfaitement que l'honnêteté ne court pas les rues.

Aussi, toutes les fois qu'ils se permettaient une partie fine, c'était avec les Leblanc qu'ils la faisaient.

A part la fortune, en effet, les deux familles étaient dans une situation presque identique, puisqu'ils avaient chacun une fille.

Marthe et Renée étaient inséparables et gaminaient ensemble sur la place Royale, où leurs mères les envoyaient chaque jour. Elles avaient exactement le même âge. Bien plus, par un caprice bizarre de la nature, elles se ressemblaient au point qu'on aurait pu les prendre pour les deux sœurs.

Mêmes cheveux blonds, même grands yeux bleus frangés de longs cils, même peau blanche et satinée. . . .

Hélas ! Marthe mourut un jour, entre les bras de ses parents éplorés.

—Plains-toi donc maintenant, dit Borland à Adèle. Voudrais-tu toujours être à la place des Leblanc ?



— Oh non ! répondit l'excellente mère en pressant Renée sur son cœur.

Le fait est que, durant huit jours au moins, elle ne souffla mot à propos de Leblanc.

En ce moment un grand bouleversement s'opéra dans l'intérieur des taillandiers. Borland avait eu enfin une idée !

De cette idée naquit le fer à tuyauter, qui, à cette époque, opéra une si grande révolution dans le monde de la blanchisserie !

Dès le lendemain, il mit à exécution cette heureuse idée. Huit jours après, il avait en magasin quatre grosses de fers à tuyauter et savait, à un centime près, ce que lui coûtait son nouvel outil.

Maintenant il s'agissait de le lancer. Pour cela il fallait faire des annonces, beaucoup d'annonces, et Borland n'avait pas le premier sou.

Une idée en amène une autre. Il alla voir le directeur d'un des meilleurs journaux de modes, lequel avait de grands intérêts dans cinq ou six autres feuilles politiques ou illustrées, et lui soumit son invention en lui montrant à l'appui les échantillons qu'il avait fait confectionner par sa blanchisseuse.

C'était superbe ! Il y avait des tuyautés de toute dimension.

Le directeur de la *Gazette du Bon Ton* fut ébloui. Séance tenante, il commanda *ferme* deux mille fers à tuyauter, qu'il se proposait de donner en primes à ses abonnés.

Il fit mieux encore, il se chargea de faire une immense publicité à cette invention merveilleuse, à la condition que Borland vendrait ses produits le double de ce que les payeraient les abonnés de la *Gazette du Bon Ton*.

Le négociant conclut à l'instant le marché qu'on lui proposait. En rentrant chez lui, il sautait comme un enfant.

Elle aussi fut prise d'une joie folle. Désormais elle portait un nom célèbre. Si elle ne rêvait pas encore d'une statue pour Borland, elle se pâmait d'aise à la pensée que la presse allait illustrer dans les coins les plus obscurs de la France le nom qu'elle avait porté jusque là avec une si dédaigneuse indifférence.

En effet, pendant le mois qui suivit cette retentissante publicité, son mari ne pouvait satisfaire au nombre incalculable de commandes qu'il recevait.

Il était écrit que la pauvre femme ne goûterait pas les jouissances que l'avenir lui réservait. Une fluxion de poitrine l'emporta, juste au moment où elle considérait enfin son mari comme un Christophe Colomb.

Du moins, elle mourut rassurée sur le sort de sa fille. Elle fit à Renée des adieux si déchirants, que la pauvre enfant, quoiqu'elle fût bien jeune encore, en conserva le souvenir éternel.

Hélas ! Qu'eût dit l'infortunée Adèle, si elle avait assisté au succès inimaginable du fer à tuyauter ! Ce fut une fureur en France. Non seulement on le voyait chez toutes les blanchisseuses, mais pas une famille ne manqua d'avoir le sien.

Après la France ce fut l'Europe entière, puis l'Amérique, puis le monde entier.

Deux ans après, Borland, qui avait crevé de faim pendant vingt-cinq ans, vendait son fonds et se retirait des affaires avec soixante mille francs de rente.

Du fond de la tombe, où elle reposait du sommeil éternel, le corps d'Adèle dut tressaillir de joie. Les Leblanc étaient joliment distancés !

Malheureusement, depuis plus de trente ans qu'il ramait sur les galères de la vie, Borland était aux trois quarts usé quand il se retira des affaires. Trois ans après, juste au moment où les Leblanc venaient de quitter le *Bas de soir*, il s'éteignit doucement, sans douleur et sans secousse, en recommandant à ses amis sa petite fille, alors âgée de onze ans.

Ce fut ainsi que M. et madame Achille Leblanc devinrent les tuteurs de Renée.

La tâche n'était pas pénible pour les Leblanc, qui, déjà, s'ennuyaient tant de leurs deux mois d'inaction et qui sentaient si cruellement le vide que la mort de Marthe avait creusé dans leur existence !

Renée n'était pas une étrangère pour eux. Elle était la fille de leurs plus intimes amis. Ils l'avaient vue naître et grandir. Chaque jour elle avait reçu leurs caresses. Enfin et c'est par là surtout que les Leblanc ressuscitèrent littéralement. elle était le portrait vivant de celle qu'ils avaient perdue.

Renée ne devint donc pas seulement leur fille, elle fut leur enfant. Tous les trésors de tendresse que le deuil avait accumulés dans leur cœur se répandirent sur celle que le malheur confiait à leur sollicitude.

Ils ne se sépareraient pas de Renée, pour la livrer aux soins mercenaires du couvent ou du pensionnat. Ils la garderaient chez eux, lui donneraient les meilleurs maîtres, lui enseigneraient tout ce qu'il est possible d'apprendre.

Ainsi fut fait.

A seize ans, Renée était l'enfant la plus jolie, la plus soumise, la plus candide et la plus savante qu'on puisse imaginer. Enfin elle avait un cœur d'or et elle était riche, ce qui ne gâte rien.

Si sa beauté ne s'était pas encore épanouie et n'avait pas l'éclat dont elle devait briller plus tard, elle promettait déjà les plus séduisantes espérances.

M. et madame Leblanc nageaient en plein océan de félicités. Cela ne pouvait pas durer.

Dans le courant de 1874, madame Leblanc, qui venait d'atteindre l'âge critique, mourut d'une attaque d'apoplexie, que sa constitution chétive était loin de faire prévoir.

Jamais meilleure femme ne fut plus amèrement pleurée par son mari et par son enfant.

Ce deuil pesa lourdement sur le cœur du veuf et de l'orpheline.

Plus que jamais, Leblanc concentra sur la jeune fille toutes ses affections. Si le temps cicatrisa la blessure, il n'effaça pas le souvenir de celle qu'ils pleuraient toujours.

Cependant Renée croissait en grâces et en beautés. Elle venait d'atteindre sa dix-huitième année. Bien que cela répugnât un peu aux instincts paternels de Leblanc, il ne se dissimulait pas que sa pupille était en âge de se marier. Il faudrait donc se résoudre bientôt à cette pénible extrémité.

Or ils avaient vécu d'une vie de famille si restreinte, qu'à part deux ou trois amis du bon vieux temps. Les Leblanc n'avaient aucune relation.

Pour trouver à Renée un mari digne d'elle, il fallait la produire dans le monde. Comment faire? Leblanc ne connaissait personne. Il était bien vieux pour solliciter de nouvelles liaisons.

—Au fait! se dit-il un beau jour, les villes d'eaux appartiennent à tout le monde. Elles sont le rendez-vous de l'univers entier. Pourquoi, nous, qui ne sommes jamais sortis de notre coquille, n'irons-nous pas faire un tour quelque part?

Il soumit cette idée à Renée, qui battit des mains. Trois jours après ils s'arrêtaient à Vichy.

Le lendemain de son arrivée, Renée parcourut la ville dans tous les sens, visita les Céléstins, longea les bords de l'Allier, poussa même jusqu'à la source intermittente, sans perdre pour cela une note de musique de l'excellent orchestre d'Accursi.

Le soir M. Leblanc prenait deux abonnements de saison au Casino et conduisait sa pupille au théâtre.

Elle fut ravie, entraînée, électrisée presque, par cette vivacité, par cette gaieté de bon aloi, que répandaient à la fois les paroles et la musique de l'opérette d'Offenbach que l'on y jouait, et qu'elle n'avait jamais entendue.

Le lendemain matin, à table d'hôte, elle en parlait encore à son tuteur, qui opinait tranquillement du bonnet, en dégustant des rognons sautés.

Après d'elle, se trouvait un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, qui, déjà la veille, avait eu pour elle ces attentions délicates qu'on ne rencontre plus guère en pareil lieu. Ce jeune homme, tout en gardant la plus discrète réserve, se montrait fort prévenant.

Quand il entendit Renée parler musique, il hazarda quelques mots, qui prouvaient clairement que ce thème lui était familier, et signala les passages de l'opérette qu'il croyait les meilleurs. Or, il se trouva que ces passages étaient justement ceux qui avaient frappé la jeune fille.

—Vous étiez donc à la représentation d'hier? demanda-t-elle.

—Non, mademoiselle, mais j'ai vu cinq ou six fois la pièce à Paris.

—Et vous venez sans doute à Vichy pour vous soigner?

—Pas le moins du monde, mademoiselle, je viens y construire une maison.

—Vous êtes donc entrepreneur? demanda à son tour M. Leblanc, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation.

—Non, monsieur, je suis architecte.

En sortant de table, M. Leblanc se rendit au bureau de l'hôtel et s'informa du nom de son voisin de table d'hôte.

Sur le registre qu'on lui montra, il lut la mention suivante :

“ Henri Dufranc, architecte, vingt-six ans, demeurant à Paris, rue Chaptal, n° 28.”  
 Ne pouvant pas douter qu'il eût affaire à un galant homme, le vieillard se départit un peu de la surveillance jalouse qu'il exerçait sur la conversation, très banale du reste, d'Henri avec Renée.

Ainsi qu'il arrive dans toutes les villes d'eaux, ils se rencontraient trois ou quatre fois par jour et échangeaient de profonds saluts.

Au bout de cinq ou six jours, M. Daubrun, devenu moins défiant, proposa au jeune architecte d'aller visiter la maison qu'il faisait construire.

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit vivement Henri.

Ils y allèrent après déjeuner.

La maison était fort jolie d'aspect et réunissait tout le confort désirable, joint à la plus habile distribution.

Le vieillard fit à l'architecte ses compliments bien sincères.

Désormais, la glace était rompue. Quand ils se rencontraient, au lieu de se saluer à distance, ils s'abordaient et échangeaient toujours quelques mots de politesse.

## V

Le soir, pendant le dîner, on parla des ravissantes promenades dont la ville est entourée. Henri, qui les connaissait toutes, recommanda particulièrement celles de Raudan, de Bourbon-Busset et de l'Ardoisière.

— Oh ! allons y, papa Leblanc fit Renée d'un ton suppliant.

— Je ne demande pas mieux, mon enfant, mais il me paraît difficile, sans guide. . . . .

— Si vous le permettez, monsieur, proposa Henri avec empressement, j'aurais l'honneur de vous accompagner. . . .

— Ma foi ! ce n'est pas de refus, répondit le vieillard. On a l'air si gauche et si emprunté dans un pays qu'on ne connaît pas. . . .

— Alors ne vous occupez de rien. Je me charge de retenir la voiture qui viendra nous prendre demain, après déjeuner.

Le lendemain, en effet, M. Leblanc et Renée trouvèrent à la porte de l'hôtel, une voiture qui les attendait. Ils y montèrent et l'on se mit en route.

Chemin faisant, et tout en admirant les beautés du paysage, chacun des trois voyageurs donna sur sa situation des renseignements plus précis.

Henri apprit donc que, depuis sept ans, M. Leblanc était retiré des affaires et que, depuis la même époque à peu près, il avait accepté la tutelle de mademoiselle Renée Borland, fille d'un de ses amis intimes et orpheline.

De son côté, le jeune architecte déclara qu'il avait perdu son père, qu'il demeurait avec sa mère, qu'il était le premier élève de M. Monestier, architecte, pour le compte duquel il travaillait encore.

Il ajouta qu'il avait déjà une petite clientèle et qu'il comptait s'établir pour son propre compte, lors de son retour à Paris.

Après avoir visité le rendez-vous de chasse, le parc et le château de Raudan, on revint à Vichy par un autre chemin, qui suit le flanc de la montagne, et qui permet d'embrasser du regard la ravissante vallée au fond de laquelle la ville est située. Renée ne dissimula pas l'enthousiasme qu'elle éprouvait à la vue de ces féeriques beautés, dont elle ne soupçonnait pas l'existence il y a huit jours.

Le lendemain, comme la veille, ils partirent, tous les trois, dans la voiture qu'Henri avait retenu d'avance.

Une certaine familiarité régnait déjà dans leurs relations.

Attentif aux moindres besoins de la jeune fille, répondant avec le plus louable empressement aux innombrables questions qu'elle lui adressait, Henri se multipliait pour satisfaire sa curiosité.

Assis devant elle, il l'examinait avec une sorte d'admiration pieuse. Jamais il n'avait rencontré tant de grâce, de beauté, d'ingénuité et de naturel.

Elle était mise avec une simplicité si correcte et si éloignée du luxe qu'on étale aujourd'hui, qu'Henri s'imaginait se trouver en face d'une petite bourgeoise, bien modeste, possédant une fortune insignifiante.

M. Leblanc n'avait rien non plus qui permit de supposer chez lui autre chose qu'une médiocrité dorée. Il portait des habits qui, pour ne pas être en retard d'un siècle sur la mode nouvelle, n'affichaient aucune prétention à l'élégance et moins encore à la richesse.

Très certainement, cette apparente médiocrité, cette candeur virginale, cette simplicité naïve, étaient du goût d'Henri, car il ne pouvait pas se lasser de reposer ses regards sur le visage angélique de la jeune fille. Renée s'en apercevait bien, car elle rougissait, se détournait, fixait obstinément sur le paysage ses grands yeux pensifs, et ne savait plus quelle contenance garder. Le malaise inexplicable que Renée ressentait ne lui était pas trop désagréable.

Si candide qu'elle fût, elle n'avait pas de si beaux yeux pour ne rien voir. Or, elle avait attentivement observé celui que le hasard avait mis en sa présence.

Henri Dufranc avait vingt-six ans. Grand, robuste, vigoureusement charpenté, la taille cambrée, le corps souple, les membres agiles, il portait haut la tête, que surmontait une épaisse forêt de cheveux noirs relevés vers les tempes et le haut du front, comme pour laisser plus de place à l'intelligence. Sous des sourcils noirs abondants, deux grands yeux bleus, vifs, militants, et très expressifs à travers leurs longs cils noirs, éclairaient son mâle visage, auquel la mobilité des narines et la saillie du menton donnaient un caractère de virilité singulière. Rien de plus franc que son regard, à la fois hardi et modeste, rien de plus affable que le sourire qui déridait ses lèvres colorées. La loyauté était empreinte sur cette mâle physionomie et perçait jusque dans sa parole sonore et vibrante.

À l'œuvre, du reste, on le jugera. Tant de qualités étaient trop apparentes pour échapper à l'œil le moins exercé.

Renée avait donc deviné tout d'abord qu'elle se trouvait en face d'une nature élite et d'un homme supérieur ; elle le voyait mis avec goût, sans prétentions, évitant avec soin les écarts de toilette et les exagérations de mode, dont la plupart des jeunes gens qu'elle rencontrait chaque jour lui offraient le spectacle ridicule.

Cependant il y avait des instants où ce regard persistant, qui se fixait sur elle, l'embarrassaient et lui faisait monter au visage des rougeurs inconnues. Elle sentait son petit cœur battre de crainte, mais ce n'était pas de peur. À cette crainte se mêlait même un plaisir secret, dont elle ne s'expliquait pas la nature.

Après les enchantements que la promenade de Bourbon-Busset et de l'Ardoisière lui avaient causés, Renée aurait volontiers vagabondé tous les jours ainsi ; mais M. Leblanc trouva qu'il ne fallait pas abuser des meilleures choses et déclara que c'était assez pour le moment.

— Tu comprends, mon enfant, que nous ne pouvons pas rester éternellement en la compagnie de ce jeune homme. Ce serait charmant, je ne dis pas non, mais cela finirait par être compromettant.

— Pourquoi ? demanda naïvement la jeune fille.

— Parce que . . . parce que . . . balbutia le vieillard embarrassé, on pourrait croire . . . qu'il a des intentions . . . qu'il te fait la cour . . .

— Eh bien ! quand cela serait, c'est donc un crime ?

— Non, mais si cela était, la première chose que ce monsieur aurait à faire serait de s'en ouvrir à moi.

— Ah ! fit Renée pensive.

— Il devrait me fournir alors des renseignements précis sur sa famille, sur son état de fortune, continua M. Leblanc. Or, puisqu'il habite Paris, ce n'est pas ici que je pourrais les contrôler. Je n'ai donc pas besoin de te recommander la plus grande réserve.

Renée ne répliqua pas ; mais ses instincts de femme, plutôt que son expérience de la vie, lui faisaient déjà pressentir que, dans les attentions d'Henri, il y avait autre chose que de la politesse.

Puisque son tuteur n'avait rien vu, Renée garda le silence. Ce n'était pas à elle de l'éclairer. Qu'aurait-elle dit, du reste ? Que savait elle ? Quels sentiments agitaient ce jeune homme ? Elle aurait été fort en peine, si on lui avait demandé de les préciser. Huit jours encore se passèrent, pendant lesquels cette intimité naissante se resserrait à chaque pas.

Tout en observant le plus profond respect envers Renée et en témoignant à son tuteur ces égards, auxquels la vieillesse se montre si sensible, Henri trouvait à tout propos l'occasion de se rapprocher d'eux. Malgré lui, peut-être, ses regards devenaient plus expressifs et plus éloquents, ses intonations de voix plus chaudes et plus caressantes, ses attentions plus empressées. Ce fut à ce point que M. Leblanc s'en aperçut. Il vit fort bien que M. Dufranc s'animait si fort à ce jeu de la politesse que cela devenait inquiétant.

Or il ne savait rien de ce jeune homme, sinon ce que les registres de l'hôtel lui avaient appris. Henri n'avait pas soulevé le moindre coin du voile qui recouvrait son origine. Il habitait avec sa mère, il avait perdu son père, c'était fort bien ; mais comment ? Dans quelles conditions ? Il importait singulièrement d'être édifié à cet égard !

Ce n'était pas à M. Daubrun de le demander, et, comme Renée ne se montrait que trop sensible aux soins qu'elle recevait, son tuteur résolut d'y couper court en quittant Vichy dans les quarante huit heures.

Le vieillard était bien décidé à communiquer le lendemain à sa pupille cette résolution bien arrêtée, lorsque le lendemain, en se promenant dans le parc, il se trouva nez à nez avec madame Robillard.

—Comment ? Vous ici ! s'écria-t-elle en les reconnaissant ? Etes-vous bien installés au moins ?

—Oui, nous nous promenons, nous allons au concert, au spectacle ; nous demeurons à l'hôtel du Parc.

—Diantre ! vous vous mettez bien ! fit la veuve. Mais asseyons-nous donc et causons, reprit-elle.

Ils prirent des chaises et se rangèrent le long de la grande allée, qui conduit du casino à l'établissement. De la place qu'ils occupaient, ils voyaient défilér tous les buveurs d'eau, qui se rendaient aux sources de la *Grande-Grille*, de *Mesdames* et du *Puits-Chomel*.

Madame Robillard, en dépit de ses quarante-deux ans, n'avait pas abjuré toutes prétentions à la coquetterie et à l'élégance. Malheureusement elle n'avait pas beaucoup de goût. Aussi n'avait-elle jamais de toilettes fraîches ni bien ajustées. Ses corsages avaient des plis dans le dos et sur les hanches ; les draperies, mal relevées, tombaient comme des loques autour d'une jupe mal arrondie. Ses dentelles étaient déchirées, ou grossièrement reprises, ou repassées de travers. Ses chapeaux, surchargés de plumes et de fleurs communes, ressemblaient à des corbeilles de jardin, au milieu desquelles un plumeau se serait effondré. À part ce travers et le défaut d'être un peu bavarde, ce que les femmes lui reprochaient le plus vertement, c'était une très bonne et très obligeante personne.

Du temps qu'on l'appelait dans le Marais *la belle limonaillère*, et que sa clientèle se recrutait principalement parmi les célibataires du quartier, elle avait eu de très grands succès.

Leblanc avait été invité cent fois chez elle par des négociants de son quartier et était allé y déjeuner quelquefois, en garçon, quand sa femme était à la campagne.

C'est ainsi que s'étaient connus M. Leblanc et les Robillard. Ils avaient quitté les affaires presque en même temps. Ils n'avaient pas cessé de se voir depuis cette époque.

Dans ces relations, qui remontaient à vingt-cinq ans, il y avait comme un parfum de l'ancien quartier qu'ils avaient habité ensemble, comme un souvenir lointain de jeunesse qui leur regaillardissait le cœur.

Après avoir longuement causé, ils allaient se séparer, quand M. Leblanc se frappa le front.

—Mais à propos ! s'écria-t-il, venez donc danser avec nous ce soir.

—Il y a donc bal.

—Mais oui, donné par nous, c'est-à-dire tous les habitants de l'hôtel, à qui l'on permet d'inviter leurs amis intimes.

—Je veux bien, répondit madame Robillard enchantée.

Depuis huit jours, en effet toutes les dames de l'hôtel se préparaient pour ce bal avec un véritable acharnement.

Renée, qui était fort adroite et avait un goût sûr, avait attentivement observé tout ce qui se portait et avait arrangé très habilement une robe de mousseline blanche, qu'elle avait garnie de broderies à la main et de rubans roses.

Voilà pourquoi M. Leblanc n'avait parlé de partir que dans les quarante-huit heures. C'est que Renée se faisait une fête d'assister à ce bal, et que, raisonnablement, il ne pouvait pas la priver du plaisir qu'elle se promettait depuis si longtemps.

En effet, dès que le dîner fut terminé la jeune fille alla se mettre sous les armes. À sept heures et demie, elle était prête ; à huit heures moins le quart, elle prenait place dans le grand salon.

C'était la première fois qu'elle assistait à un vrai bal. Elle ne voulait en rien perdre.

Presqu'en même qu'elle parut Henri, très correctement habillé et cravaté de blanc. Il vint saluer Renée et s'inscrivit pour trois ou quatre danses.

Pendant que la jeune fille rayonnante, marquait d'une H les danses qu'il lui avaient demandées, arriva madame Robillard, entièrement vêtue de barège noir, relevé par des rubans jaunes.

Après lui avoir serré la main, elle leva les yeux sur le jeune homme qui se trouvait à côté d'elle.

—Tiens ! monsieur Dufranc ! s'écria-t-elle. Je rencontrerai donc ici mes meilleurs amis ?

Elle lui tendit vivement la main.

—Bah ! fit M. Leblanc. Vous vous connaissez donc ?

—Je le crois bien ! Depuis trois ans, c'est M. Dufranc qui est mon architecte. C'est Monestier qui me l'a donné. Vous savez bien . . . Monestier . . . qui demeurait autrefois boulevard Beaumarchais . . . . .

—Je ne me souviens pas très bien, balbutia le vieillard.

—Un grand brun, qui était toujours assis dans mon café de la rue de Saintonge à la droite de mon comptoir.

—Ah ! parfaitement . . . j'y suis . . . Oui, oui, j'ai même déjeuné cinq ou six fois avec lui du vivant de ce pauvre Borland.

—C'est bien cela.

Pendant ce temps, le salon s'était rempli. A côté du piano, un violon et un cornet à piston venaient de préluder.

Henri alla prendre le bras de Renée et fit plusieurs tours avec elle, en attendant que la danse commençât. Elle eut un véritable succès de grâce, de beauté et d'élégance. Son goût l'avait admirablement servie. Elle portait une des plus simples et des plus riches toilettes de jeune fille qui relevassent l'éclat de cette réunion. Comme elle ne pouvait pas se boucher les oreilles, elle entendait les exclamations qui s'échappaient de toutes les bouches. Elle rougissait à la fois de pudeur et de plaisir, appuyant sa petite main tremblante sur le bras de son cavalier.

—Et quel beau garçon ! avait-on dit parfois, en jetant les yeux sur Henri.

C'était surtout ces quatre mots qui la faisaient le plus trembler et le plus rougir.

L'idée qu'on l'associait dans la même pensée avec ce jeune homme lui causait un trouble singulier.

Enfin l'orchestre joua une jolie polka, et les jeunes gens dansèrent. Ils auraient voulu ne jamais s'arrêter.

Hélas ! l'orchestre cessa de jouer.

Henri reconduisit la jeune fille à sa place et alla se poster dans l'encadrement d'une fenêtre, juste en face d'elle, afin de ne pas la perdre de vue un seul instant.

Elle ne voulait pas s'occuper de lui et cependant elle remarqua qu'Henri ne dansait qu'avec elle, — car elle comptait pour rien l'invitation que madame Robillard avait adressée en sa présence.

Pour les deux jeunes gens, cette soirée ne fut qu'une longue série de réjouissances inconnues.

Ils ne se parlaient guère que pour échanger ces quelques phrases toutes faites que l'on débite en pareille occasion et, pourtant, ils se comprenaient à merveille.

Il sembla même à Renée que, deux ou trois fois, la main d'Henri avait serré la sienne un peu plus fort qu'il n'était indispensable, — ce qui lui avait donné de la tête aux pieds un frémissement semblable à une commotion électrique.

Quand finit enfin la dernière danse à laquelle eût droit le jeune architecte, il poussa un profond soupir.

—Déjà ! murmura-t-il.

—Oui, c'est dommage ! fit naïvement la jeune fille.

Il la regarda avec une telle expression de joie, qu'elle baissa les yeux.

—Ah ! mademoiselle . . . si je croyais . . . bulbutia-t-il.

—Quoi donc ? demanda Renée.

—Vous ne sauriez croire combien je suis heureux que madame Robillard . . . Elle est de nos amis . . . je ne suis plus un étranger pour vous . . . il me sera donc permis désormais . . . Oui, je la verrai . . . je lui parlerai . . .

Ces phrases entrecoupées n'avaient pas grand sens. Néanmoins Renée frissonnait d'aise en les entendant. Elle n'avait pas besoin d'en demander l'explication. Elle les comprenait par intuition. Les défiances que lui avaient communiquées son tuteur l'éclairaient

sur la nature des prévenances dont l'entourait le jeune architecte et lui en faisaient pressentir le but.

Quand se termina cette soirée, dont le souvenir devait survivre en elle à tout jamais une transformation soudaine s'était opérée en elle. A son insu, de jeune fille elle était devenue femme. L'amour avait opéré cette métamorphose.

Seule, dans sa chambre bien close, loin des yeux indiscrets, elle se rappelait les moindres incidents de la soirée avec une fraîcheur de mémoire incroyable.

— Eh bien ! se disait-elle, s'il a envie de se marier avec moi, il le dira sans doute à papa Leblanc, puisque c'est ainsi que cela se fait d'ordinaire. . . .

Cette pensée, qu'elle avait formulée à demi-voix, n'avait pas à ses yeux sa portée réelle ; mais elle s'y abandonnait avec tant de charme qu'elle se figurait presque être à deux pas du dénoûment que son tuteur avait assigné aux assiduités d'Henri.

## VI

Que faisait Renée ? Pourquoi cette lumière brillait elle comme un phare, quand les autres s'étaient successivement éteintes, et à l'heure où la ville entière dormait d'un profond sommeil ?

Henri ne la quittait pas des yeux. Il n'y avait peut-être à Vichy que deux êtres qui ne dormissent pas : elle et lui. L'aimait-elle donc aussi ? Était-ce à lui qu'elle songeait tandis qu'il songeait à elle ?

Avec quelle violence son cœur battait dans sa poitrine ! Et quelle douleur fut la sienne lorsque, vers deux heures et demie, il vit s'éteindre cette lumière, qui le faisait vivre pour ainsi dire de la même vie que Renée ! Il regagna sa chambre et se mit au lit, mais il ne dormit pas. L'image de l'adorable jeune fille le poursuivait avec une persistance fantastique.

Pourquoi aurait-il fui plus longtemps, d'ailleurs, cette charmante apparition ? Ne faut-il pas aimer au moins une fois en sa vie ? Qu'avait de si effrayant cet amour ? N'était-il pas, au contraire, de ceux que le cœur doit ressentir, de ceux même qu'autorise la raison ?

Oui, dès demain, il prierait madame Robillard de le présenter officiellement à M. Leblanc et d'appuyer de son témoignage les renseignements qu'il était prêt à fournir.

Il ne se doutait pas que la chose était déjà faite. Cela n'avait d'ailleurs rien d'inquiétant pour lui.

M. Leblanc, sachant que madame Robillard était propriétaire d'une maison qu'elle habitait au No 38 de la rue de Lancry, et voyant qu'elle praisait au mieux avec Henri, avait interrogé sur-le-champ la belle limonadière sur le compte du jeune architecte.

Du moment qu'il s'agissait de parler, madame Robillard ne demandait qu'à aller. Une fois lancée, elle ne s'était plus arrêtée avant d'avoir épuisé tout ce qu'elle savait des antécédents de l'architecte.

Henri Dufranc était le fils de ce fameux médecin qui avait joui d'une si grande vogue à Paris, au temps où florissait le second empire.

Déjà, il avait mis de côté, après vingt ans d'exercice, une somme de deux cent cinquante mille francs, qu'il se promettait d'augmenter encore, lorsqu'un de ses anciens camarades de collège vint lui rendre visite et lui proposer une magnifique affaire.

Cet ami se nommait Eugène Mouffon.

Il s'agissait, cette fois, de l'exploitation d'un produit nouveau, sur lequel un rapport avait été fait à l'Académie, laquelle exploitation devait donner aux commanditaires des bénéfices de trente, quarante, soixante et, peut-être cent pour cent ! Mouffon mit tant de verve dans la lecture de ce rapport, dans son argumentation ; il aligna sur le papier des chiffres si merveilleux, que le docteur, qui n'entendait rien aux affaires, se laissa séduire. Il entrevit pour son fils, — car, pour lui, tant qu'il vivrait, il n'avait plus besoin de rien, — une fortune toute faite et, plus tard, une situation magnifique. Il versa ses 250,000 francs dans les *Cotons du Zanzibar*.

L'affaire fut admirablement lancée. Affiches immenses, prospectus, annonces à la quatrième page des grands journaux, le tout rempli des promesses les plus alléchantes, rien ne fut épargné pour faire réussir cette brillante opération. La société était constituée. Elle occupait au premier étage du boulevard des Italiens un appartement superbe. Mouffon en avait pris la direction et s'était chargé de la mener à bien. Malheureusement,

Les *Cotons du Zanzibar* n'excitèrent sur la place aucun enthousiasme. La souscription, loin d'être disputée par les capitalistes, n'attira guère qu'une trentaine de pauvres diables que l'énormité des bénéfices avait tentés. Ces premiers fonds furent absorbés, et au delà, par la publicité, les frais d'installation, les gages du directeur et des employés. Trois mois après, la caisse était vide ! Elle n'avait fait encore, pour toute opération, qu'un achat de 150,000 francs de coton, venus à grands frais de la côte d'Afrique.

Moufflon en distribua des échantillons à tous les principaux fabricants. Après en avoir fait l'essai, ceux-ci déclarèrent que la matière était de qualité trop inférieure pour être employée par l'industrie. Au bout de six mois, la magnifique affaire était devenue si détestable, qu'elle n'avait plus un sou dans la caisse, plus une balle en magasin, et qu'elle était endettée d'une vingtaine de mille francs. Moufflon convoqua les actionnaires et leur exposa la situation. Continuer était impossible, à moins de trouver d'autres capitaux, de liquider la première société, d'en constituer une autre et de la lancer sous un autre nom.

Les malheureux actionnaires décidèrent pour une liquidation à l'amiable. Ils aimèrent mieux retrouver un lambeau quelconque de leur avoir que de tout perdre, et décidèrent qu'on procéderait à cette liquidation immédiatement.

Le lendemain, les bureaux étaient fermés. Toutes dettes payées, il restait dix mille francs net à partager, sur le capital dont le docteur Dufranc avait fait les deux tiers.

De ses 250,000 fr., il ne lui restait donc que 6,666 fr. 66 centimes. Il n'en savait pas encore le premier mot. Pas une fois il n'avait daigné assister aux assemblées d'actionnaires, quoiqu'il eût été très régulièrement convoqué. Cependant Moufflon ne pouvait pas lui cacher plus longtemps ce désastre financier. Il se rendit chez le docteur, l'oreille basse, la mine contrite, lui raconta comment, faute de capitaux suffisants, l'affaire avait échoué, et remit, très scrupuleusement du reste, à son ami, les 6,666 fr. 66 c. provenant de la liquidation.

M. Dufranc était anéanti. Vingt années de patientes économies dissipées en six mois ! C'était dur. Mais le mal était sans remède. La majorité des actionnaires en avait décidé ainsi, il n'y avait plus qu'à se résigner.

Le docteur résolut de réparer cette lourde imprudence. Par malheur, il n'en eut pas le temps. Deux mois après, il mourut dans des circonstances dont s'émut la France entière.

Si l'on s'en souvient encore, la plupart des journaux publièrent, le 26 mars 1862, l'entre-filet suivant :

“ Encore une victime de la science ! Le fameux docteur Dufranc, qui s'était acquis à juste titre une réputation universelle, vient de succomber aux suites d'une angine couenneuse, dont il avait contracté le germe au chevet d'un de ses malades.

“ Malgré tous les efforts de la Faculté, le dévouement de sa femme et de son fils éplorés, il est mort avant-hier soir, en pleine maturité de son talent et à un âge où il pouvait encore rendre d'immenses services à l'humanité.

“ Le docteur Dufranc n'avait en effet que quarante-deux ans ! La science perd en lui un de ses adeptes les plus fervents. Inclignons-nous devant cette courageuse victime et ajoutons ce nom célèbre à la liste déjà trop longue des martyrs du devoir professionnel ! ”

Henri avait douze ans quand son père mourut.

La mère réalisa près de soixante mille francs des débris de la succession et par des efforts extraordinaires d'économie, elle parvint, pendant six ans, à pourvoir aux frais d'éducation d'Henri.

Quand son fils eut terminé ses études et passé tous ses examens, elle lui soumit la proposition que lui avait faite un ami de son père, M. Monestier, architecte de grand talent, déjà riche et fort bien posé.

Henri accepta pour ne pas rester plus longtemps à la charge de sa mère et se mit résolument à la besogne. Grâce aux notions de dessin qu'il avait acquises, à son travail assidu, à l'intelligence remarquable dont il était doué, il devint en trois ans le premier élève de l'atelier. Si madame Dufranc était contente, Henri ne se possédait pas de joie. Enfin ! non seulement il ne serait plus un fardeau pour sa mère, mais encore il pourrait lui venir en aide ! En effet, à partir de ce moment, une aisance relative succéda, dans ce modeste intérieur, aux privations dont il avait vécu depuis neuf années. Mme Dufranc s'évertuait vainement à vouloir faire des économies ; Henri ne lui permettait pas.

— Non, non, dit-il. C'est à moi qu'il appartient désormais de suffire à tout.



Jamais, par aucune irrégularité de conduite, il n'avait causé à sa mère le moindre souci. Il l'aimait en père et la traitait en enfant gâté, comme pour la dédommager de tout ce qu'elle avait souffert.

Deux ans avant l'époque à laquelle se passe cette histoire, Henri avait pu enfin louer un appartement, au-dessous de celui qu'habitait sa mère, lequel était beaucoup trop étroit pour qu'il pût s'y installer. En démolissant une cloison, il avait réuni deux pièces en une seule et s'était organisé un atelier superbe, dans lequel il commençait à travailler matin et soir pour son propre compte. M. Monestier, qui se faisait vieux, lui avait déjà cédé la brouille de ses affaires et l'avait chargé à plusieurs reprises de diriger les travaux qui nécessitaient des déplacements trop longs et trop fréquents. Grâce à cette clientèle naissante, qu'il avait su garder, Henri gagnait maintenant sept ou huit mille francs par an, lesquels, joints aux trois mille livres de rente de sa mère, constituaient presque la richesse. Dans de telles conditions, ne pouvait-il pas, sans présomption, prétendre à la main d'une jeune fille belle, modeste, simple et probablement peu fortunée ?

Ce fut à quoi il se décida.

## VII

Sa position allait sensiblement s'améliorer. Dans un délai, vraisemblablement rapproché, M. Monestier finirait par lui abandonner la totalité de sa clientèle, Henri ne pouvait que l'augmenter. Il avait une valeur incontestable, bien connue des entrepreneurs avec lesquels il avait été en relations. Le moment n'était-il pas venu pour lui de rompre avec les habitudes solitaires et un peu monotones qu'il avait contractées ?

Tout s'en ressentirait : sa mère aurait près d'elle quelqu'un pour l'aimer, pour la soigner. . . . c'était tout un avenir de bonheur et de félicités nouvelles !

Tels furent les projets que caressa Henri Dufranc, pendant la longue nuit d'insomnie qui avait suivi le bal.

Le lendemain, il se promenait dans le parc, bien décidé à pousser jusqu'au bout l'aventure, lorsqu'il sentit un bras se glisser sous le sien avec une familiarité qui le surprit étrangement.

Il se retourna et reconnut madame Robillard.

Elle s'arrêta et le regarda bien en face avec un sourire railleur.

— Ah ! mon gaillard, reprit-elle. Il paraît que vous faites vos farces, à Vichy !

— Moi ! s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, vous, bel hypocrite. Vous allez peut-être nier que vous faites, depuis quinze jours, une cour assidue à mademoiselle Borland ?

— Je le nie absolument, fit Henri avec vivacité.

— A d'autres, mon cher ! J'ai bien vu de quels yeux vous la dévoriez hier soir ! Aussi vous ne me ferez jamais croire qu'elle n'est pas de votre goût.

— Un instant ! répliqua Henri. Je n'ai pas dit cela. Il faudrait être bien difficile pour ne pas reconnaître que mademoiselle Renée est une personne accomplie.

— A la bonne heure ! Convenez-en donc : vous lui faites la cour. Oh ! rassurez-vous, je ne suis pas la seule qui m'en sois aperçue. M. Leblanc a dû le remarquer aussi, car il m'a longuement questionné sur votre famille.

— Quand donc ?

— Hier soir, pendant le bal.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Tout ce que je savais moi-même. Il n'a pas eu de cesse que je ne lui aie raconté tout au long votre histoire. Et si vous aviez vu de quel air il m'écoutait ! . . .

— Vraiment ? Et lui, que vous a-t-il dit ? interrogea curieusement le jeune architecte.

— Rien, mais je vous réponds qu'aucune de mes paroles n'est tombée dans l'oreille d'un sourd ! Voyons, parlez moi franchement, il y a donc quelque anguille sous roche ?

— Rien, je vous le jure ! Je conviens que mademoiselle Renée est charmante et qu'elle ferait la plus jolie femme qu'on puisse rêver. Pourquoi n'avouerais-je pas que j'ai eu la pensée de la marier ? N'a-t-elle pas tout ce qui convient à un homme de mon rang et de ma fortune ? Elle est bonne, douce, simple, relativement pauvre. . . .

— Pauvre ? interrompit madame Robillard. Qui vous a dit cela ?

— Personne, mais on voit bien à sa mise et à ses allures. . . .

— Mon cher, sa mise et ses allures vous ont affreusement trompé. Apprenez que vous feriez une affaire superbe en épousant cette enfant.

Une affaire ? demanda Henry, dont ce mot avait offensé la délicatesse.

— Sans doute. Ne savez-vous donc réellement pas que mademoiselle Borland est riche ?

— Sur mon honneur, je l'ignorais, madame ! Mais qu'entendez-vous par riche ? dit le jeune architecte, dont le front s'assombrit tout à coup.

— J'entends riche à dix-sept ou dix huit cent mille francs, répartit la veuve en hochant gravement la tête.

— Que dites-vous ?

— La pure vérité, mon cher ami. C'est précisément pourquoi, m'imaginant que vous aviez déjà à quoi vous en tenir à cet égard, je vous disais tout à l'heure que c'était à tous les points de vue une magnifique affaire.

Henri se mordit les lèvres. Encore ce mot horrible ! Ainsi madame Robillard était persuadée que si le jeune architecte s'était montré si prévenant envers Renée, c'était avec l'arrière-pensée de *faire une bonne affaire* !

Mais alors, cette conviction, tout le monde la partagerait, s'il continuait à se montrer aussi attentif près de mademoiselle Borland ? M. Leblanc le croyait déjà, sans doute. Qui sait si Renée ne se le figurait pas également ?

Henri ressentit au cœur une douleur atroce. En un instant, venaient de s'évanouir ses plus chères espérances !

Voyant qu'Henri se taisait, madame Robillard revint à la charge.

— Eh bien ! reprit elle. Vous ne dites rien ? Avouez que vous êtes ébloui.

— Vous avez raison, madame, répondit le pauvre garçon d'une voix mal effermie. Je ne m'attendais pas . . . .

— Qu'est-ce que cela fait ? interrompit-elle en se penchant confidentiellement à son oreille. Le principal est que vous plaisiez à Renée, car si elle se met une fois en tête de devenir votre femme, son tuteur aura beau regimber, il ne pourra pas l'en empêcher.

— C'est vrai, dit Henri avec un sourire amer, il est probable que M. Leblanc ne consentirait pas . . . .

— C'est à peu près certain même, je m'imagine qu'un mariage de ce genre serait pour lui une affreuse déception. C'est un homme qui sait compter que le père Leblanc ! C'est pour cela que je lui suppose l'arrière-pensée de trouver à Renée un gendre riche, élevé dans les mêmes principes d'ordre et d'économie.

— En effet, vous devez avoir raison.

Heureusement, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, Renée aura certainement voix au chapitre. Et, comme elle est intéressée, plus que tout autre, à ne se marier que selon son goût, ne vous occupez pas pour le moment du tuteur. Faites-vous aimer d'elle : là est votre unique chance de salut. Si même vous aviez besoin d'un petit coup d'épaule, ne vous gênez pas . . . .

— Oh ! comme vous y allez ! fit Henri avec un rire forcé. Attendez donc ! nous n'en sommes pas là.

— Comment ! ne venez-vous pas de m'avouer . . . .

— Je vous ai dit, en effet, que mademoiselle Borland était fort jolie et que c'était une femme désirable à tous égards. Je le répète encore, bien certain que tous ceux qui la connaissent sont de mon avis ; mais je ne vous ai pas du tout dit que j'eusse songé sérieusement à en faire ma femme. Avant de songer à rien de semblable, il faudrait que ma mère, sans l'assentiment de qui je ne me marierai jamais, connût cette jeune personne, approuvât mon choix, — toutes choses qui sont momentanément impossibles, puisque madame Dufranc est à Paris.

— Croyez-vous par hasard qu'elle n'approuverait pas des deux mains un hymen qui vous apporterait près de deux millions.

— Ah ! oui, c'est juste. Vous ne voyez en tout ceci que cette énorme dot, fit Henri d'une voix stridente.

Et il partit d'un éclat de rire si nerveux, que la veuve le regarda avec surprise.

Il s'en aperçut et recouvra sur-le-champ tout son sang-froid.

— Je vous remercie, chère madame, reprit-il d'un ton plus calme, de l'intérêt que vous me témoignez, mais je ne dois pas vous cacher que le chiffre de la dot n'est pas absolument ce qui nous décidera, ma mère ni moi, quand il s'agira de m'établir.

— Vous n'y songez donc réellement pas ?

— Ma foi, non ! s'il fallait épouser toutes les femmes que l'on trouve à son goût, on n'en finirait pas !

— Sans doute, mais vous en trouverez difficilement qui fassent mieux votre affaire que Renée.

C'était la troisième fois que la vieille coquette prononçait ce mot "affaire", qui avait particulièrement le don d'irriter Henri.

— Mais encore une fois, madame, répliqua-t-il d'un ton cassant, je ne suis pas venu à Vichy pour y faire une affaire de ce genre. J'y construis une maison, c'est ma seule occupation, mon unique affaire. Aussi je laisse à qui voudra le soin de conclure la magnifique affaire que vous me présentez sous des dehors si avantageux.

À ces mots, il s'inclina et disparut.

Henri aussi, par trois fois, avait répété à dessein ce mot "affaire" dans la dernière phrase dont il avait salué madame Robillard.

Elle le regarda s'éloigner, un peu saisie de ce brusque départ.

— Après tout, fit elle, je suis bien bonne de m'occuper de ce qui ne me regarde pas. Qu'ils s'arrangent !

Et elle continua sa promenade, en chantonnant un petit air d'opérette, de l'allure la plus dégagée du monde.

Henri était allé visiter ses travaux. Il ne restait plus que les peintures à terminer. Dans huit jours, il pourrait retourner à Paris. Il revint à l'hôtel à l'heure du déjeuner, salua froidement Renée et n'eut rien de plus pressé que d'annoncer à M. Leblanc son prochain départ.

— Ah ! fit le vieillard, sans cacher la joie secrète que cette nouvelle lui causait. Je vous fais mon compliment, monsieur.

Le jeune architecte ne se méprit pas à l'intonation satisfaite qui perçait dans ces quelques mots.

À dater de ce moment, en effet, il se montra aussi froid et aussi réservé qu'il avait été empressé jusque là envers Renée.

Malheureusement, il eut beau s'observer, se restreindre, rester dans les limites de la plus stricte politesse, Renée s'aperçut du brusque changement qui s'était opéré en lui.

Quoi qu'il fit du reste, lui-même, pour affecter un calme et une dignité qui lui pesaient, il ne pouvait pas s'empêcher de laisser tomber parfois sur la jeune fille de longs regards chargés d'amour.

Il est vrai qu'il se détournait, aussitôt qu'elle levait les yeux sur lui. C'était lui, maintenant, qui rougissait, se montrait timide et embarrassé, tandis que Renée l'examinait fixement, tout étonnée de cette métamorphose.

Hélas ! est-il possible d'imposer silence aux battements de son cœur ? Henri sentait bondir le sien, dès que la jeune fille apparaissait. Vingt fois, il fut sur le point de se jeter à ses genoux, de lui dire tout ce qu'il souffrait. . . . vingt fois il fut retenu par une fausse honte. La seule pensée qu'on pouvait lui reprocher de ne songer qu'à faire une belle affaire eut raison de ces élans impétueux.

— Décidément, dit-il, je n'ai qu'un moyen de l'oublier ; c'est de m'en aller.

Ce fut le parti auquel il s'arrêta. Après avoir donné aux entrepreneurs ses dernières instructions, il rentra à l'hôtel, empila à la hâte son linge et ses habits dans sa malle, régla son compte et envoya chercher une voiture pour se faire conduire au chemin de fer. Il avait bien pensé à faire ses adieux à M. Leblanc et à Renée, mais il y avait renoncé.

— À quoi bon retourner le poignard dans la plaie ? s'était-il dit. Cela sera plus tôt fini comme cela de toutes les façons.

Une demi heure après, Henri montait en chemin de fer et roulait vers Paris. Il pouvait se flatter d'ailleurs d'avoir produit à Vichy un véritable coup de théâtre. Madame Robillard, M. Leblanc, Renée surtout ne savaient à quoi attribuer ce départ subit. Cependant, il était évident que ce départ précipité ne déplaisait pas au vieillard, puisqu'il avait eu un moment la pensée de le prévenir lui-même, en quittant Vichy. S'il ne s'y était point décidé, ainsi qu'il en avait l'intention, c'est que les renseignements fournis par la belle limonadière sur le compte de M. Dufranc ne pouvaient lui laisser aucun doute sur l'honorabilité de ce personnage. Donc il était certain maintenant que, si Henri avait conçu vraiment, à l'endroit de Renée, les projets dont le vieillard s'effrayait la veille, le jeune architecte ne procéderait que par les voies régulières. Dans ce cas-là, rien n'était plus facile que de répondre à ses prétentions par une fin de non-recevoir catégorique, qui couperait court à toute nouvelle tentative. Ainsi que l'avait judicieusement pensé madame Robillard, Leblanc nourrissait, en effet, à l'endroit de sa pupille les projets les plus ambitieux. Non

seulement il ne désespérait pas de la marier à un homme aussi riche qu'elle, mais il caressait la chimère de lui faire épouser un titre. Or Dufranc n'avait rien, pas même un titre de baron ! Pour faire épouser Renée par un architecte ou tout autre meurt-de-faim, Leblanc n'était pas embarrassé. Ce n'étaient pas les maris qui manqueraient !

Il fut donc ravi de ce départ. S'il ne le cria pas sur les toits il le laissa voir assez clairement pour que la veuve et la jeune fille en acquissent la certitude. Quant à Renée, elle était atterrée. Elle avait regardé s'éloigner Henri avec un trouble profond. Il lui sembla qu'un vide immense venait de se creuser autour d'elle. Ce lui fut une désillusion terrible. Elle saisit le bras de madame Robillard, auquel elle se suspendit désespérément, et l'entraîna dans sa chambre, dont elle ferma la porte au nez de son tuteur.

Elle dénoua son chapeau, se laissa tomber sur une chaise et passa la main sur son front, comme pour en chasser toute idée importune.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle enfin à madame Robillard.

—Ma foi ! je n'en sais rien, ma chère petite, vous m'en voyez tout ahurie.

Avec une patience inouïe, Renée la tourna et la retourna si longuement, que la bavarde limonadière finit par lui répéter mot pour mot la conversation qu'elle avait eue avec Henri trois jours plus tôt.

—Ainsi, dit la jeune fille, il ne me connaissait aucunement, il ne savait pas que j'étais riche ?

—Il ne s'en doutait même pas. Au contraire, vous voyant toujours mise avec cette simplicité, un peu vieillotte entre nous, que M. Leblanc vous impose, il se figurait que vous étiez la fille de quelque petit commerçant aisé.

—Et vous dites qu'il avait songé un instant à demander ma main ? interrogea Renée pensive.

—Je l'avais cru d'abord, en effet, mais il paraît que je m'étais trompée. Tout en m'avouant qu'il vous trouvait parfaite et désirable en tous points, il a fini par m'assurer qu'il n'avait jamais eu la pensée de faire la moindre démarche et que, dans aucun cas, il n'entreprendrait rien avant d'avoir obtenu le consentement de sa mère.

—Selon vous, ce serait donc cette raison qui l'aurait fait reculer ?

—Je ne sais pas trop. Ce qui a paru l'offenser le plus vivement, c'est un mot que j'ai négligemment laissé échapper, car, ce mot-là, il me l'a jeté trois fois à la figure, avant de me tourner le dos. Un mot bien innocent après tout. J'ai dit que celui qui vous épouserait ferait une magnifique affaire ! N'est-ce pas vrai, je vous le demande ? Alors en quoi cela pouvait-il le blesser ?

Renée avait parfaitement compris ce que la veuve ne s'expliquait pas. Oui, voilà précisément ce qui avait effrayé Henri. Il ne voulait pas qu'on crut de sa part à un calcul misérable.

Loin de s'en formaliser, elle trouva qu'il avait raison.

—A sa place, j'en aurais fait autant, murmura-t-elle. Mais alors c'est fort ennuyeux d'être si riche.

Pendant tout le temps qu'elle resta à Vichy, c'est-à-dire pendant quinze autres jours, Renée surveilla d'un œil oblique la correspondance de son tuteur. Qu'espérait-elle donc ? Eh ! mon Dieu ! elle espérait qu'Henri reviendrait sur la détermination qu'il avait prise et écrirait à M. Leblanc pour lui demander sa main. Les petites filles n'ont pas besoin de savoir au juste ce que c'est que l'amour, pour se forger des idées semblables. Hélas ! aucun message mystérieux n'était arrivé ! Aussi fallait-il voir de quel air farouche elle accueillait les protestations des rares jeunes gens avec lesquels elle se trouvait en relations. A l'entendre, ils étaient tous prétentieux, laids et bêtes.

Leblanc la jugeait bien difficile. Il était à cent lieues de se douter qu'elle eût gardé le moindre souvenir du passage de M. Dufranc. Il se trompait étrangement.

Revenu à Paris vers la fin d'août, il fut très surpris de recevoir, un beau jour de septembre, la lettre suivante :

“ Mon cher Leblanc,

“ Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus ; mais vous ne pouvez pas avoir oublié, plus que moi, le bon vieux temps, où nous déjeunions ensemble au café Robillard. Si vous avez également le désir de renouer connaissance, venez donc prendre le thé à la

maison jeudi soir, avec la fille de notre ami Borland. Je vous présenterai mes enfants, Georgette et Léon, qui sont, bien entendu, déjà grands comme père et mère.

— À vous de vieille amitié.

— H. MONESTIER, 48, rue de Grammont.”

—Tiens ! fit Leblanc, il est singulier que Monestier s'avise aujourd'hui seulement que nous sommes de vieilles connaissances. . . . N'importe ! Mieux vaut tard que jamais. . . . une politesse en vaut une autre. . . . j'irai volontiers lui serrer la main.

L'étonnement du vieillard aurait été moins vif, s'il avait assisté à l'entretien qu'avait eu Renée avec madame Robillard, quelques jours après son arrivée à Paris. La veuve était venue lui faire visite et, avec son étourderie ordinaire, avait mis tous ses amis à contribution dans ses commérages. Enfin elle avait fini par prononcer le nom de Monestier, dont elle raconta les pérégrinations sur les côtes de la Manche.

—Vous voyez donc souvent ce monsieur ? demanda Renée.

—Souvent n'est pas le mot ; mais il reçoit tous les jeudis et j'y vais cinq ou six fois pendant l'hiver.

—Est-ce une maison agréable ?

—Assez. . . . oui. . . . installée avec beaucoup de goût et d'intelligence. Ah ! c'est que Monestier aime ses aises par-dessus tout !

—Il est marié ?

—Oui, et père de deux enfants : un fils et une fille.

—Aimables tous deux ?

—Heu ! Heu ! couci, couça. Georgette est laide comme les sept péchés capitaux réunis, et ne pardonne guère aux autres d'être jolies. Quant à Léon, c'est une espèce de grande brute, qui, depuis qu'il a fait son volontariat, se persuade qu'il a été soldat, porte les cheveux en brosse, la moustache et la barbiche, des habits ajustés, des pantalons à la husarde et le chapeau sur l'oreille. Il est commun, grossier, entêté, mais n'a pas plus de méchanceté que d'esprit.

Le tableau n'était pas engageant.

—Mais lui, M. Monestier ? insista Renée.

—Lui ! l'homme le plus charmant du monde, tant qu'on ne lui demande pas d'argent, répondit docilement madame Robillard.

—Et sa femme ?

—Absolument insignifiante ; un zéro à la gauche d'un chiffre.

—Mais ne m'avez-vous pas dit que M. Monestier connaissait mon tuteur ?

—Certes, ils se sont rencontrés jadis plus de cinquante fois à la maison.

—Alors pourquoi ne nous invite-t-il pas à ses soirées ?

—Je ne sais pas. . . . peut-être parce que M. Leblanc ne lui a jamais rendu visite.

—Mais il ne l'a jamais fait non plus, lui. Cependant il faut bien que l'un des deux communique.

—C'est bien facile. Voulez-vous que je lui dise de vous inviter à ses jeudis ? proposa la veuve.

—Volontiers. Nous voyons si peu de monde. . . . Cela nous fera une petite distraction.

Et voilà comment Leblanc avait reçu la lettre qu'il venait de lire.

Renée avait très habilement manœuvré. Il ne faudrait donc pas se fier à l'étonnement que la sainte nitouche manifesta, lorsque son tuteur lui communiqua l'invitation de Monestier.

D'Henri, on l'a vu, elle n'avait pas ouvert la bouche à madame Robillard. Seulement, elle n'avait eu garde d'oublier qu'il était le premier élève de M. Monestier.

—Par conséquent, s'était-elle dit, si M. Monestier reçoit tous les jeudis, M. Henri doit figurer en tête de ses invités. Je l'y rencontrerai donc à coup sûr ; j'y trouverai sa mère, envers qui je me montrerai très aimable, et alors. . . nous verrons bien s'il se renferme toujours dans ce silence obstiné. . . .

## VIII

Si, le jeudi suivant, à neuf heures du soir, au moment où il montait en voiture pour se rendre chez son *vieil ami* Monestier, quelqu'un avait dit à Leblanc que c'était la candide Renée qui l'y conduisait, il aurait joliment ri au nez de cet impertinent ! Rien n'était cependant plus vrai, car ce n'était que sur les conseils insinuants de la belle limonadière que Monestier avait adressé à l'ancien bonnetier l'invitation qui lui était parvenue.

Le trajet fut court. De la rue Saint-Georges à l'extrémité de la rue de Grammont, il n'y a qu'un pas. Leblanc fit donc son entrée chez l'architecte à neuf heures cinq minutes. Il n'y avait personne encore, ce qui permit à ces deux anciens habitués du café Robillard de renouer connaissance.

Pendant ce temps, Renée, officiellement présentée à madame Monestier, à Georgette et à Léon, étudiait le terrain avec l'habileté stratégique d'un général en chef.

En très peu de temps elle constata que Georgette la trouvait jolie et n'avait pu dissimuler entièrement la jalousie que lui inspirait tout ce qui était jeune et beau.

Léon s'était approché d'elle avec empressement, après s'être regardé dans la glace, avoir retroussé sa moustache et resserré la boucle de son gilet. Donc elle plaisait à Léon. Madame Monestier n'avait répondu aux phrases de politesse banale que lui avait adressées Renée, que par deux ou trois mots inintelligibles et un sourire insignifiant.

Lorsque Monestier eut, à deux ou trois reprises, serré et resserré la main de son ami Leblanc, il vint à Renée, qu'il prit par la main, qu'il força à se lever et qu'il examina sous toutes les faces d'un air de curiosité satisfaite.

—Peste ! s'écria-t-il. Je n'aurais jamais cru que mon pauvre Borland eût laissé un si beau brin de fille ! Mes compliments, mademoiselle. Vous êtes à croquer !

Sur ces paroles flatteuses, il lui permit de se rasseoir. Tout en rougissant comme une pivoine, la jeune fille n'était pas trop mécontente. Des quatre personnes qui se trouvaient là, deux seraient certainement ses alliés, pour peu qu'elle sût les prendre : Léon et son père. La troisième, Georgette, lui serait probablement hostile. Seule la quatrième, madame Monestier, demeurerait neutre, pour ne pas dire nulle.

Quelques instants après survinrent sept ou huit personnes, parmi lesquelles madame Robillard qui vint s'asseoir à côté d'elle, et commença à lui donner des renseignements sur les invités présents.

Enfin à neuf heures et demie, parut madame Dufranc, donnant le bras à son fils. Henri n'avait pas encore fait un pas dans le salon qu'il aperçut Renée. Il s'arrêta net. Son cœur se mit à battre avec une violence telle et sa surprise fut si grande, qu'il demeura cloué au sol. Sa mère fut obligée de l'entraîner.

—Eh bien ! que fais-tu donc ? dit elle à demi-voix.

Renée, pendant ce temps, considérait l'extrémité de ses gants blancs avec la plus grande attention, mais elle ne perdait de vue aucun des mouvements d'Henri et entendait les quelques mots que venait de prononcer madame Dufranc.

Quand il eut conduit sa mère à la place que lui offrait Georgette, Henri fut un peu embarrassé. Il hésita quelques secondes. Enfin, comme il ne pouvait pas faire autrement, il alla saluer Renée, qui poussa, en l'apercevant, un petit cri de surprise, admirablement imité.

Henri s'informa de sa santé, déclara qu'il s'estimait très heureux de se trouver avec elle en pays de connaissance ; puis il salua gravement et se rapprocha de M. Leblanc, auquel il tendit la main.

—Mais oui ! c'est bien vous ! s'écria le vieillard. Je vous avais vu entrer tout à l'heure et je ne pouvais pas en croire mes yeux ! Mais, au fait, suis-je bête ! reprit-il aussitôt. J'aurais bien dû m'y attendre, puisque vous êtes presque de la maison.

Tout en laissant aller madame Robillard, qui continuait à rire aux dépens de son prochain, Renée avait suivi des yeux cette scène, dont les mouvements et le jeu des physionnomies lui révélaient les moindres phases.

Son tuteur ne se doutait de rien. Dès lors tout allait pour le mieux. Délivrée de ce premier souci, elle put alors concentrer son attention sur madame Dufranc.

Ce qui frappa tout d'abord la jeune fille, c'était le cachet d'écrasante supériorité de cette femme sur toutes celles qui l'entouraient. Elle avait quarante-cinq ans, mais elle en paraissait quarante à peine.

Réellement, elle avait grand air, en dépit de la bonhomie dont son visage avait gardé

l'empreinte. Elle produisit sur Renée la plus vive impression et lui donna fort à penser, tant elle lui imposait de respect et alarmait sa timidité ?

Cependant elle trouva le moyen de lui servir sa tasse de thé, de se rapprocher d'elle et d'échanger quelques mots. Madame Dufranc se montra très sensible à ses prévenances et l'en remercia sur ce ton d'exquise urbanité, qui n'appartient qu'au grand monde et qui fut pour la jeune fille un véritable révélation.

Henri se tint discrètement à l'écart, calme et indifférent en apparence, mais intérieurement furieux des soins exagérés dont Léon poursuivait Renée.

Ce fut elle, pourtant, qui lui servit également sa tasse de thé et lui présenta les gâteaux, tandis que Georgette se multipliait de l'autre côté du salon.

Quand le thé n'eut plus aucun succès, les hommes organisèrent un whist, et Georgette se mit au piano, sur lequel elle exécuta assez mollement la *Dernière pensée* de Weber, et la *Marche turque*, de Mozart.

Léon vint encore offrir son bras à Renée. Quoi qu'elle fit pour s'en défendre, il la conduisit au piano et la pria de jouer.

On écouta d'abord assez distraitemment, mais quand on s'aperçut qu'on avait affaire à une vraie virtuose, on retint son haleine.

Renée eut un succès tel, qu'elle en fut littéralement confuse. Elle fut accablée de compliments.

Henri avait beau se raidir : il était sous le charme. Néanmoins il ne voulut pas joindre ses félicitations à celles dont la jeune fille était assaillie.

En regagnant sa place, elle leva sur lui son regard contrit, avec un petit air si timide, si honteux, qu'il ne put y résister.

— Ah ! vous êtes une fée ! lui dit-il d'une voix que l'émotion faisait vibrer.

Elle le salua de sa plus belle révérence et de son plus joli sourire. Pour une première fois, elle ne pouvait guère en demander davantage.

L'hiver eût été pour Renée un printemps éternel, si toutes les soirées de Monestier avaient abouti à un résultat semblable.

Par malheur, un de nos plus riches entrepreneurs venait de confier à Henri la construction d'un superbe hôtel à Bruxelles, — hôtel dont le devis, approuvé par le propriétaire, ne s'élevait pas à moins de douze cent mille francs !

On ne le vit donc guère que deux ou trois fois chez Monestier pendant l'hiver ; mais Renée n'avait pas perdu son temps. Elle avait noué connaissance avec madame Dufranc, qui, charmée du ton, des manières et de l'érudition de cette belle enfant, goûtait maintenant un véritable plaisir à causer avec elle.

Dans les longues conversations intimes qui suivirent, Renée apprit avec une émotion délicieuse qu'Henri était devenu d'une tristesse mortelle depuis son retour de Vichy, et que sa mère attribuait cette tristesse à un amour profond et sans espoir.

— Ah ! dit madame Dufranc, dans un moment d'expansion affectueuse. Je vous l'ai dit, mon enfant : le cœur d'une mère ne se trompe jamais. Non seulement il n'a pas oublié, mais je crois qu'il devient de jour en jour plus taciturne. C'est à croire qu'il a revu cette femme ou que son image l'obsède avec une fatale persévérance.

Jamais paroles plus douces ne résonnèrent aux oreilles de Renée que les angoisses de cette mère éplorée.

— Peut-être avez vous tort de vous désoler, madame, répondit-elle d'un ton caressant. Si celle que M. Dufranc aime est véritablement digne de lui, il me paraît impossible qu'elle s'arrête à des considérations mesquines d'intérêt ou de naissance. D'ailleurs, vous le savez, madame : l'art est une aristocratie. Il est mieux encore, il est un capital réel entre les mains de celui qui s'en sert. Qui vous dit en outre que cette femme soit d'origine illustre ? Elle peut être de condition plus humble encore que la vôtre et, s'il n'y a plus au fond de cet amour que l'obstacle de quelques misérables écus, franchement, je ne vois pas tant de quoi vous alarmer.

Elle s'était animée, en prononçant ces paroles ; ses yeux brillèrent, sa joue s'était empourprée.

— Oh ! mais quel bon avocat vous feriez ! s'écria madame Dufranc. Quel dommage que je ne puisse pas vous charger de plaider la cause d'Henri auprès de cette inconnue !

Renée baissa la tête.

Elle mourait d'envie de répondre :

— Allez, madame, la cause de votre fils est gagnée d'avance. Il n'a plus qu'à se prononcer.

Elle ne l'osa pas. Franchement elle avait été assez explicite et, pour peu que la mère d'Henri lui répétat ce qu'elle avait entendu, celui-ci saurait vite à quoi s'en tenir sur la valeur des scrupules qui le retenaient.

Malheureusement, madame Dufranc garda le silence. Le sujet était si délicat à aborder qu'elle tremblait même de l'effleurer, espérant encore que son fils oublierait et renoncerait à cet amour.

Et même cet amour existait-il bien réellement ? Elle n'en était pas sûre.

Cependant, le jour où Henri vint la voir, la pauvre mère ne put résister au désir de l'entretenir de Renée. Positivement, la grâce, la beauté, la noblesse de sentiments que cette jeune fille avait montrées lui avaient ensoleillé le cœur.

— Pendant ton absence, lui dit elle, j'ai fait plus ample connaissance, chez M. Monestier, avec mademoiselle Borland, je finis par trouver que c'est une personne accomplie.

— Vraiment ? dit Henri, dont les lèvres se crispèrent.

— Oui, elle a du talent, de l'esprit, une instruction solide, une grande élévation d'idées. Sais-tu que celui qui l'épouserait ne serait pas trop à plaindre ?

— Je le crois bien ! Il ferait une magnifique affaire, comme dit madame Robillard à propos de la fortune de cette jeune personne.

— Elle est donc bien riche ?

— Fichtre ! Vous ne savez donc pas qu'elle a près de deux millions !

Il accompagna cette phrase d'un rire singulier et sortit, afin de couper court à la conversation.

Quelques jours après, il repartit pour Bruxelles, sans que sa mère osât aborder le même sujet.

À cette époque, une grande révolution s'accomplit dans l'intérieur de la famille Leblanc.

Le bruit se répandit chez tous ses amis, que son neveu, dont il avait à peine entendu parler et qu'il ne connaissait même pas de vue, était arrivé d'Amérique et venait à Paris pour s'y fixer.

## IX

Le 8 mars 1876, en effet, vers dix heures du matin, la femme de chambre avait annoncé à M. Leblanc qu'un monsieur, qui, disait-il, arrivait d'Amérique, désirait lui parler.

— D'Amérique ? dit le vieillard un peu étonné. . . . faites entrer. . . .

Leblanc passa dans le salon et vit paraître, presque aussitôt, un homme âgé de trente ans environ, aux cheveux noirs et bouclés, peignés avec soin. Ses grands yeux noirs, très expressifs, avaient une extrême vivacité ; son nez était un peu fort, les narines en étaient très ouvertes ; une moustache noire, retroussée en crocs, ombrageait ses lèvres épaisses. Le menton était très accusé, l'ovale de la figure assez pur, et le teint très bronzé. Cet homme était grand et bien bâti. Il avait les mouvements dégagés, la taille bien prise, et était mis avec beaucoup d'élégance. Un coup d'œil suffisait pour voir qu'il était originaire du Midi, ou qu'il avait fait dans les pays chauds un long séjour. En somme, c'était un magnifique échantillon de la race humaine.

Le vieillard lui offrit un siège, s'inclina et s'assit en face de lui.

— Monsieur, commença l'inconnu sans préambule, vous aviez un frère, nommé Hector Leblanc, qui partit fort jeune pour l'Amérique. Il était votre aîné de cinq ans. Votre père était papetier au coin de la rue Saint-Antoine et de la rue des Lions-Saint-Paul ; votre mère était la fille de M. Bermont, le marchand de curiosités du boulevard Beaumarchais. Votre père, n'ayant qu'une fortune médiocre, vous fit entrer de bonne heure dans le commerce. Hector était chez un marchand de papiers en gros de la rue Saint-Martin ; vous, vous entriez, en qualité de commis, dans les magasins du *Grand Saint-Denis*, au moment où M. Leblanc père mourut d'une attaque d'apoplexie, le 6 octobre 1834. Vous voyez que je précise de mon mieux la date des événements auxquels je fais allusion.

— C'est vrai, monsieur, mais je ne vois pas dans quel but. . . .

— Patience ! Nous y arriverons, interrompit l'étranger. Je continue. Madame Leblanc, dont la santé délicate donnait depuis longtemps des inquiétudes sérieuses, ne survécut que deux mois à son mari. Les premiers froids l'emportèrent, vous laissant orphelins, votre frère et vous, à la fin de l'année 1834. On procéda au partage des deux successions qui venaient de vous échoir coup sur coup. Au commencement du mois de



mai suivant, vous vous trouviez chacun à la tête d'une somme de trente mille francs. Ce n'était pas une fortune. Aussi Hector, qui venait d'atteindre sa vingt et unième année et qui ne s'imaginait pas qu'en France on pût faire autre chose que végéter, résolut de s'expatrier. Il avait entendu parler de l'Amérique comme d'un pays de cocagne. Ce fut là qu'il émigra en 1835, dès qu'il eut touché son petit patrimoine. Il se rendit d'abord à New-York : mais trouvant là une ville beaucoup plus importante qu'il ne se l'était figuré, il descendit vers le sud et s'établit tout d'abord à Charleston. Il ne fut pas heureux dans ses débuts. Il quitta Charleston, gagna la Colombie et s'arrêta à Guayaquil. Il y avait fait en cinq ans d'assez jolis bénéfices, quand la faillite d'un banquier, chez lequel il avait déposé ses fonds, le réduisit presque à la misère.

—Mais, monsieur, je sais tout cela, fit observer M. Leblanc. Mon frère m'écrivait deux fois par an, à cette époque, et me tenait au courant de ses vicissitudes.

— C'est précisément parce que vous le savez que je vous le répète, mon cher monsieur. Tous ces renseignements sont absolument nécessaires pour que j'arrive à vous prouver qui je suis. Donc je continue. Ne pouvant se résoudre à vivre pauvre dans un pays où il occupait hier la première place, reprit l'inconnu, Hector Leblanc quitta Guayaquil et se dirigea vers le Pérou. Le navire sur lequel il était monté le conduisit directement à Lima. Il se fixa à Lima, y obtint, en sa qualité de Français, la représentation de quelques maisons de commerce, et finit par créer une maison qui, sans acquérir une grande importance, lui permettait de vivre assez largement. Il avait épousé une jeune fille du pays, nommée Inès Armero, dont le père menait grand train. Il avait promis à son gendre de lui servir une rente de quinze mille francs par an. Malheureusement, quand le mariage fut consommé, Armero ne versa rien du tout. Hector réclama un peu vivement ; son beau père lui tourna le dos et lui défendit de se présenter chez lui. Il se trouva donc aussi pauvre que devant, avec une femme de plus sur les bras et un fils, nommé Maurice, dont on vous annonça la naissance en 1851 et dont vous voulûtes bien être le parrain. Depuis cette époque, Hector Leblanc, emporté par le torrent des affaires, aux prises avec les soucis de la vie, ne vous a plus donné de ses nouvelles. C'est qu'il vous ménageait une agréable surprise et rêvait de venir vous rejoindre à Paris ! La chance avait fini par tourner. Il gagnait maintenant ce qu'il voulait et ce qu'il ne voulait pas. C'était par millions que se chiffrait sa fortune, au moment où il résolut de quitter Lima, de liquider sa maison et de revenir en France. C'était en 1871. Depuis quatre ans il avait perdu sa femme. Son fils avait vingt ans, était grand, robuste et si fort qu'on lui donnait toujours cinq ou six ans de plus que son âge véritable. Hélas ! il était écrit que le pauvre homme ne verrait pas la terre promise ! Il mourut la veille du jour où il allait réaliser son rêve, c'est à dire venir vous surprendre et vous apporter la richesse !

À ces mots, l'inconnu essuya une larme et étouffa un sanglot.

—Mais qui donc êtes-vous, monsieur ? demanda Leblanc, que cette douleur avait énué et qui se reprochait presque de ne pas la partager plus vivement.

—Ne le devinez-vous pas ? demanda l'étranger avec un gros soupir.

—Non : mais, pour connaître si bien les détails dans lesquels vous êtes entré, il faut que vous ayez vécu dans l'intimité du malheureux Hector.

—Ah ! monsieur. Vous l'avez deviné, fit l'inconnu, qui prit son mouchoir à deux mains et y enfuit son visage, je suis son fils !

—Qui ? Maurice ?

—Lui même, mon bon oncle ! Ah ! pardonnez à ma douleur ; mais si vous saviez combien il était bon, comme il vous aimait. Que de fois il m'a parlé de vous ! Quelle joie il se faisait de vous revoir.... Non..... vous ne vous figurez pas.... Il s'arrêta, suffoqué par l'émotion.

—Pauvre garçon ! s'écria le vieillard, qui lui prit la main avec une compassion sincère.

—Merci, fit Maurice. Oh ! vous êtes bon aussi, vous, je le vois. Hélas ! je serais si heureux de retrouver une famille !.....

—Mais elle est tout retrouvée, cher enfant, fit le vieillard attendri.

—Oh ! pardon, dit son neveu, en s'essuyant rapidement les yeux. Je ne veux pas abuser de votre crédulité, mon oncle. Je dois établir avant tout mon identité d'une manière indiscutable.

—Sans doute, mon ami, mais rien ne presse. Les renseignements que tu viens de me donner prouvent déjà surabondamment.....

—Non, non, je veux que vous vous en assuriez par vos propres yeux, mon excellent oncle.

A ces mots il tira de sa poche une liasse de papiers.

—Tenez, dit-il, en les dépliant d'une main fiévreuse, voici l'acte de mariage de mon père et de ma mère... voici leurs actes de décès... voilà celui de ma naissance...

A mesure qu'il les étalait sous ses yeux, Leblanc les examinait et en reconnaissait la parfaite authenticité.

—Tu as raison, dit-il enfin. Le doute n'est plus permis à personne.

Il était onze heures, quand cette vérification fut achevée.

La femme de chambre ouvrit la porte du salon et annonça :

—Monsieur est servi.

Elle allait se retirer. Le vieillard l'arrêta d'un geste.

—Attendez, dit-il. Mettez un couvert de plus et prévenez mademoiselle que j'ai quelqu'un à déjeuner.

—Mais, mon oncle... balbutia Maurice confus, je ne puis... pour la première fois... Vous me connaissez à peine...

—Raison de plus ! nous rattraperons le temps perdu, mon garçon, interrompit Leblanc.

—Je serais enchanté de faire connaissance avec cette demoiselle dont vous parlez. Est-ce ma cousine ?

—Non ! je n'ai pas d'enfant !

—Vraiment ? fit-il. Alors qui donc est ce ?

—C'est Renée, ma pupille, la fille de mon ami Borland.

—Une orpheline qui est pauvre, sans doute... que vous avez recueillie par charité...

—Qui est quatre fois plus riche que moi, et qui a près de deux millions de fortune, répliqua le vieillard en riant.

Un éclair brilla dans les yeux de Maurice, dont le visage s'éclaira d'une joie visible.

—On dirait que cela te fait plaisir, reprit M. Leblanc.

—Sans doute, mon oncle, car en m'affirmant que cette jeune fille est deux fois millionnaire, vous venez de m'apprendre que vous avez vingt-cinq mille francs de rente... Ce n'est pas grand'chose, il est vrai, poursuivit dédaigneusement Maurice, mais enfin... on peut vivre.....

—Tudieu ! tu es donc bien riche ? demanda Leblanc.

—Moi ? répondit négligemment le jeune Péruvien, quand ma liquidation sera terminée, j'aurai environ dix millions.

—Dix millions ! s'écria le vieillard, qui bondit de son siège. Tu dis que tu as dix...

—Je dis que j'aurai dix millions, oui, mon oncle ; mais, pour le moment, je n'ai que trois cents et quelques mille francs en poche.

—Comment ?

—Figurez-vous qu'à la mort de mon père, j'avais l'intention de continuer son commerce et d'augmenter cette fortune déjà rondelette ; mais depuis... ma foi ! j'y ai renoncé... j'ai trouvé que j'en avais assez. Alors j'ai pris une quinzaine de mille francs que j'avais en caisse ; j'ai vendu comptant l'hôtel que j'habitais et j'ai empoché les trois cent mille francs qu'on m'en a donnés en une traite sur la maison Rothschild. Cela me permettra d'attendre que mon homme d'affaires ait liquidé ma maison et vendu le reste de mes propriétés.

Leblanc était ébloui. Il regardait comme un prodige cet homme qui parlait si délibérément de sa fortune colossale et qui songeait à gaspiller trois cent mille francs passés d'argent de poche. Cela lui serrait le cœur, à lui, qui, toute sa vie, avait été un modèle de labeur, d'ordre et d'économie. Sur ces entrefaites, on lui annonça que le déjeuner était servi et que Renée l'attendait dans la salle à manger. Il y entraîna Maurice.

—Ma chère petite, dit-il, je te présente mon neveu, Maurice Leblanc, qui arrive d'Amérique et va demeurer à Paris.

Renée le regarda. Elle le trouva beau garçon, mais son regard lui sembla dur, froid, presque cruel. Involontairement, elle tressaillit.

Ce fut Maurice qui fit tous les frais de la conversation. Il parla un peu de son père, de sa mère, et beaucoup du Pérou, qu'il paraissait connaître à fond. Il s'anima au récit de certaines aventures, fit preuve d'esprit, d'entrain, de gaieté, — si bien qu'à la fin du repas, l'impression pénible que la jeune fille avait ressentie en le voyant s'était peu à peu dissipée. Quand le déjeuner fut terminé, ils revinrent, tous les trois, prendre le café dans

le salon. Maurice reprit la conversation où il l'avait laissée. Dans le courant de la causerie, sous prétexte de montrer à son oncle la traite dont il était porteur, il tira adroitement de sa poche son portefeuille, qui était bourré de billets de banque.

M. Leblanc, avec ses habitudes bourgeoises, trouva extraordinaire qu'on puisse porter tant d'argent sur soi. Maurice affecta le dédain, parla des dépenses ordinaires et extraordinaires qu'il comptait faire, et manœuvra si bien que l'oncle, ébloui, finit par lui proposer de venir habiter dans sa propre maison, offre qui fut acceptée avec une satisfaction mal déguisée par le jeune homme qui finalement :

—Vous le voulez ? fit Maurice, en se rendant enfin aux bonnes raisons de M. Leblanc. Eh bien ! j'y consens : mais à une condition, ajouta-t-il aussitôt : c'est que, si j'étais pour vous une charge, à quelque titre que ce fût, vous m'en avertiriez sur-le-champ.

—Avec ça que je me gênerais ! s'écria Leblanc en riant.

Le jour même, vers quatre heures, Maurice arriva avec des malles superbes, marquées d'un M et d'un L et prit possession de la chambre que son oncle lui destinait.

Comme on le sait, Renée n'avait approuvé ni par un mot ni par un geste les dispositions que son tuteur avait prises.

Au fond, pourtant, elle était bien un peu étonnée de la facilité avec laquelle il avait cédé à cet entraînement de famille. Bien plus, elle éprouvait un indéfinissable sentiment de défiance ; mais elle connaissait Leblanc si bon, si franc, si honnête, qu'elle ne s'alarmait pas outre mesure de la répulsion instinctive qu'elle ressentait.

Maurice fit preuve, il est vrai, d'une urbanité et d'une réserve qui ne se démentirent pas un instant pendant tout le mois qui suivit son installation. S'il ne réussit pas, ainsi qu'il s'y efforçait, à conquérir les sympathies de la jeune fille, il parvint du moins à dissiper les premières appréhensions qu'elle avait conçues.

## X

C'est que Renée avait adroitement interrogé son tuteur. Elle avait appris par lui dans quelles conditions Maurice s'était présenté, quelles preuves irréfragables il avait fournies à l'appui de ses assertions.

Cela l'avait tranquilisée. Qu'avait-elle à craindre d'un homme envers qui Leblanc se montrait si hospitalier et si généreux ?

En effet, le pauvre bonnetier se multipliait pour disputer aux hommes de proie la fortune de son neveu. Au bout de quinze jours celui-ci vint lui annoncer qu'il n'avait plus d'argent et lui demander chez qui il pourrait escompter la traite dont il était porteur, Leblanc jeta d'abord les hauts cris. Comment ! Dix mille francs avaient disparu en moins de trois semaines ! Et Maurice était logé pour rien ! Et il prenait ses repas chez son oncle quand bon lui semblait ! C'était insensé !

Les premiers transports passés, l'oncle se résigna comme il le faisait toujours et fit observer à son neveu que l'escompte à trois mois de date, lui ferait perdre une somme considérable.

—Je le sais bien ; mais comment voulez-vous que je fasse ? interrogea Maurice.

—C'est bien simple, proposa le brave homme. J'ai des valeurs mobilières en portefeuille, je les vendrai, je t'en verserai le montant, et tu me les remplaceras quand tu auras touché ton argent.

—Volontiers, accepta Maurice, mais comme je ne veux pas vous exposer au moindre déboire, vous garderez ma traite jusqu'au jour de l'échéance et vous dresserez vous-même le compte de ce que vous m'avancerez, au fur et à mesure de mes besoins.

Il était impossible de se montrer plus confiant. Leblanc fut excessivement touché de ce procédé. Il avait refusé d'abord de prendre aucune garantie, mais son vieil instinct de commerçant triompha de ses timidités. Il finit par l'accepter.

Les besoins de Maurice se multipliaient à l'infini. Le pauvre Leblanc vendait, vendait sans cesse, pour y satisfaire. Au bout du premier mois, il avait déboursé plus de cinquante mille francs !

Il fit de nouveau quelques représentations à son neveu. C'était de dépasser de beaucoup le budget mensuel de ses revenus ?

—Bah ! répondit Maurice. C'est de l'argent sacrifié. Quand j'aurai mon patrimoine intact, j'organiserai ma vie au prorata de mes ressources définitives.

Or cela ne pouvait pas tarder. Depuis un mois qu'il était chez son oncle, il avait reçu deux lettres de son homme d'affaires, qui lui annonçaient que tout marchait à merveille et que, vers juin, ou juillet au plus tard, tout serait liquidé. Ces lettres, Leblanc les avait lues et relues. Elles portaient bien le timbre de Lima, celui de la poste de Paris ; la date de leur départ et de leur arrivée. Elles avaient en un mot tous les cachets d'authenticité désirable. Le digne vieillard ne pouvait pas se figurer qu'il avait affaire à un coquin, que tous ces timbres étaient faux et avaient été fabriqués à prix d'or pour aider à la mise en scène de la comédie dont il devait être victime. Il se livrait donc tout entier, naïvement, avec cette franche honnêteté, mêlée de défiance bonasse, dont la bonneterie lui avait laissé l'empreinte. Il avait la traite entre les mains ; les lettres de l'homme d'affaires étaient on ne peut plus explicites. Que redouter avec des garanties de cette valeur ? Aussi corçut-il la pensée de marier Maurice à Renée. Réunir dans la même main près de douze millions... c'était un beau rêve!... Leblanc n'y résista pas. Le lendemain il résolut de pressentir son neveu sur ce sujet délicat. Leblanc et Maurice vivaient sur un pied d'intimité qu'autorisait leur étroite parenté.

— Ah ça ! lui dit le vieillard, nous n'avons fait que parler jusqu'ici de tes affaires d'argent, veux-tu que nous parlions un peu de tes affaires de cœur ?

Maurice eut un imperceptible frémissement des paupières.

— Allons donc ! pensa-t-il. Il y vient. Ce n'est pas sans peine !

— Quelles affaires de cœur ? demanda-t-il à haute voix, de l'air le plus innocent du monde.

— Eh bien ! je voudrais savoir si tu as engagé ton cœur, si tu es marié, si tu as des enfants ?

— Vous plaisantez, mon oncle ? dit Maurice, qui avait légèrement pâli. Vous savez bien que non.

— Tu me le jures ?

— Sur tout ce qu'il vous plaira !

— C'est bien, maintenant que penses-tu du mariage ?

Maurice réprima difficilement l'éclair de joie qui brillait dans ses grands yeux noirs.

— Bah ! j'ai bien le temps ! fit-il négligemment.

— Pas tant, mon garçon ! Si tu n'as pas tout à fait vingt-six ans, tu en parais hardiment trente et même trente-deux, — tu en es convenu toi-même, le jour où tu t'es présenté chez moi. Or, aux yeux d'une jeune fille, à trente-deux ans on est déjà vieux.

— Je ne vous dis pas le contraire, mais où diable voulez-vous que je trouve une femme à Paris ? Je ne fais qu'arriver... je ne connais personne... ma situation n'est même pas liquide...

— Pour les autres, non, mais pour moi elle est suffisamment claire, répliqua Leblanc.

— Malheureusement, cela ne suffit pas.

— Cela suffit, au contraire, pour réaliser le projet que j'ai conçu.

— Vous ! s'écria Maurice, en jouant le plus profond étonnement. Est-ce que vous m'auriez trouvé une femme, par hasard ?

— Peut-être...

— Qui donc ?

— Comment trouves-tu Renée ? demanda brusquement le vieillard.

— Admirablement jolie et on ne peut mieux élevée.

— Eh bien ! te conviendrait-elle ?

— Sous tous les rapports.

— De mieux en mieux. Je t'ai dit qu'elle avait dix-huit cent mille francs de fortune. Seulement, je dois t'avertir qu'en vertu d'une clause spéciale du testament de Borland, je ne puis distraire de cette dot gentille qu'une somme de trois cent mille francs. C'est la part du feu, qu'a faite mon pauvre ami, pour le cas où le mari de sa fille se lancerait dans le commerce ou dans l'industrie.

— Il n'y a pas de danger ! fit Maurice. Si je renonce au commerce, ce n'est pas pour recommencer.

— Soit, mais il faut bien que je t'expose la situation telle qu'elle est.

— Vous avez agi avec une sagesse et un désintéressement dont je vous félicite, mon bon oncle, dit Maurice avec feu. Ainsi les trois cent mille francs dont le mari de Renée pourra disposer, vous les avez ?

— En rentes et en obligations françaises.

—Et vous les verserez . . . quand ?

—Dès que le mariage sera consommé.

—Le jour même ?

—En sortant de la mairie et de l'église, si tu le veux.

Maurice avait bien envie d'accepter sur le champ ces propositions ; mais plus il en avait le désir, moins il voulait le montrer.

—Eh bien ! mon oncle, fit il d'un ton dégagé, je ne dis ni oui ni non. Nous en reparlerons un de ces jours . . . Je ne voudrais à aucun prix épouser une femme contre son gré. Parlez-en d'abord à Renée, nous verrons ensuite . . .

Sur cette phrase énigmatique, il se leva et disparut.

Leblanc n'en pouvait croire ses oreilles. Il avait cru d'abord que son neveu allait sauter sur cette idée, comme le tigre sur sa proie. Tant d'indifférence le mit hors de lui.

—Sapristi ! murmura-t-il, il l'épousera ou il dira pourquoi !

A ces mots, il se leva à son tour et se dirigea vers la chambre de Renée.

C'était bien ce que voulait Maurice. Il savait bien que, du moment où Leblanc s'était mis cette idée en tête, il la poursuivrait avec acharnement. Quant à lui, il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. C'était la dot qu'il ambitionnait. De la femme il se souciait comme d'une guigne ; mais il n'ignorait pas qu'en affectant le désintéressement, il engluait plus avant que jamais le naïf vieillard dans les filets qu'il avait tendus. Aussi bien, puisque, par les révélations foudroyantes de madame Marnette, nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur l'identité de ce personnage, il est inutile de lui conserver plus longtemps le masque sous lequel il s'abritait.

Tout à l'heure, nous raconterons dans quelles circonstances il avait été amené à revêtir cette individualité menteuse ; dès à présent nous allons lui rendre son nom véritable.

Victor Fournier ne manquait pas d'intelligence, assurément. S'il n'avait aucune suite dans les idées, il possédait du moins tout ce qu'il faut de ruse, de persévérance et d'énergie pour les faire triompher. En arrivant chez Leblanc il n'avait eu tout d'abord d'autre but que d'exploiter cette proie facile. Grâce aux précautions dont il s'était entouré, il n'avait pas eu de peine à vaincre les hésitations bien naturelles du vieillard. Celui-ci s'était livré franchement, faisant ainsi beau jeu à son prétendu neveu, qui, loin de s'oublier, jouait son rôle avec le talent d'un comédien consommé. Aussi, dès qu'il avait vu Renée, dès qu'il avait appris qu'elle était riche, il avait entrepris, non seulement de dépouiller Leblanc, mais de mettre sa pupille à contribution. Or le mariage seul pouvait lui donner, outre une dot séduisante, l'administration d'une fortune plus séduisante encore. Comment arriver à ce résultat ? Montrer trop d'empressement, c'eût été susciter des défiances. Il ne fallait donc pas, en bonne politique, que cette proposition vînt de lui. Enacnerait-elle un jour du vieillard ? Ce fut à quoi il s'appliqua. Il laissa échapper à propos quelques regrets sur son isolement, insinua tout doucement que la vie de dissipation qu'il menait n'était pas de son goût et fini par persuader au bonhomme qu'il ne demandait qu'à se ranger. Son oncle le crut de bonne foi. Il rêva alors au moyen de réunir sur le nom des Leblanc ces deux fortunes et, comme Victor se gardait bien d'en parler, il se décida à faire les premières ouvertures. On a vu que Fournier les accueillit assez froidement en apparence. Il voulait se faire prier et ne pas compromettre le résultat par des impatiences maladroites. Maintenant il était tranquille. Moitié par vanité, moitié par entêtement, le vieillard n'aurait certainement pas de cesse qu'il n'eût fait réussir le projet qu'il avait formé. Il ne s'agissait donc que de l'entretenir dans ces excellentes dispositions et de faire miroiter de plus près à ses yeux les dix millions dont il se disait propriétaire.

Il n'y manqua pas. Trois jours après, grâce à l'outillage qu'il avait fait fabriquer, il recevait de Lima une nouvelle lettre de son homme d'affaires, lui annonçant qu'il avait trouvé un acquéreur pour la totalité de ses propriétés, "ce qui avancerait singulièrement la liquidation et lui permettrait de toucher dans deux mois au plus tard l'intégralité de sa fortune."

Fournier montra cette lettre à Leblanc qui fut définitivement ébloui. Cependant il ne parla pas, ce jour-là, du mariage qu'il avait combiné.

Victor se prit à trembler. Est-ce que Renée refuserait d'y consentir ? C'était fort à craindre. Sans cela comment expliquer les préoccupations et le silence du vieillard ?

Il ne se décourageait pourtant pas. A tout événement sous un prétexte ou sous un autre, il soutirait à Leblanc des sommes de plus en plus importantes. Le pauvre Leblanc

tout en poussant de gros soupirs livrait des sommes énormes à Maurice avec une facilité étonnante. N'était-il pas couvert par la traite dont il était détenteur ? Que pouvait-il redouter de perdre avec un homme dix fois millionnaire ?

Ces sommes énormes, tout en menant une existence horriblement décousue, Fournier ne les dépensait pas. Il en mettait de côté la plus grande partie, faisant sa pelote, l'arrondissant, la tenant toute prête pour le jour où il serait forcé de jeter le masque et de disparaître. Mais deux longs mois le séparaient encore de cette terrible échéance, quand Leblanc entama les premières négociations. Il avait donc tout le temps d'augmenter sa réserve et d'épouser Renée. C'était maintenant vers ce but unique que tendaient tous ses desirs. Trois cent mille francs à la fois ! C'était un coup de maître ! Il ne s'agissait que de soigner la mise en scène. L'aventurier y consacra tous ses soins et toute son activité,

Pour en finir avec les agissements de ce misérable, disons maintenant comment il avait été amené à jouer ce rôle de neveu d'Amérique, qui lui réussissait si bien.

Victor Fournier était né à Toulouse entre la place du Capitole et le cours Lafayette. Il était très jeune encore quand son père émigra au Pérou. À la suite d'affaires désastreuses, Fournier père mourut sans laisser de quoi payer ses créanciers.

Victor avait alors quinze ans, il serait tombé dans la misère la plus profonde, si un négociant du pays, que son intelligence avait frappé, ne lui avait offert une place dans sa maison. Ce fut alors qu'il fit la connaissance de Maurice Leblanc. Ils étaient tous les deux orphelins et sans fortune, ils se lièrent de la plus étroite amitié. C'est ainsi qu'il apprit toutes les circonstances de la vie du jeune homme d'une manière précise. Pendant plusieurs années, ils passèrent ensemble à peu près toutes leurs soirées et leurs jours de congé. Puis, tout à coup, sans motifs apparents, ils se perdirent de vue.

C'est que, si l'étoile de Maurice brillait de plus en plus, celle de Victor s'élevait tous les jours davantage à l'horizon. Servi par les plus heureuses dispositions, il était devenu le premier commis de sa maison, à laquelle son activité donnait un nouvel essor. Ce fut alors que M. Monnier se l'attacha et lui donna sa fille en mariage. Après quelques années d'un bonheur apparemment sans mélange, ce fut une stupéfaction générale, lorsqu'on le vit tout à coup se dégoûter de sa magnifique situation, abandonner sa femme, ses enfants, et disparaître un beau jour, plus pauvre pour ainsi dire qu'il ne l'avait jamais été.

Maintenant il trouvait qu'il avait assez travaillé. De nouveaux appétits s'éveillaient en lui : il avait soif d'indépendance et de liberté. Il gagna la montagne, s'enrôla dans une bande de chercheurs d'or et vécut, tantôt de la vie la plus misérable, tantôt de l'existence la plus folle, se plongeant dans l'orgie et la débauche avec une âpre volupté. Dans le singulier milieu au sein duquel Fournier vivait alors, il perdit toute dignité, toute délicatesse, n'eut plus du tien et du mien que des notions confuses. Il assista et prit part lui-même à tant de rixes sanglantes, que la vie d'un homme n'eut plus la moindre valeur à ses yeux. L'argument suprême, pour le ramassis d'aventuriers de toutes nations avec lesquels il avait vécu, c'était le couteau. Il y avait eu recours plusieurs fois et, comme il était vigoureux et brave, il avait fini par conquérir une assez triste célébrité.

Au bout de trois ans, cette vie de dangers perpétuels ne fut plus de son goût. Il commençait à s'apercevoir que ce métier de joueur et de bandit ne le conduirait pas à la richesse, mais à un dénouement facile à prévoir. Or il ne se souciait pas de finir ses jours à l'extrémité d'une branche d'arbre. Il quitta les montagnes et se rapprocha de Lima, ville dans laquelle il n'osa pourtant pas rentrer. Vers la fin de 1875, il était à bout de ressources et mourait littéralement de faim. Il se souvint de Maurice et lui écrivit une lettre, par laquelle il lui donnait rendez-vous à quelque distance de la ville, dans une auberge où ils avaient quelquefois déjeuné ensemble. Il lui recommandait surtout bien expressément de garder le plus profond silence sur sa réapparition soudaine.

Maurice vint au rendez-vous, il avait liquidé ses affaires et avait sur lui ses papiers et toute sa fortune, une quinzaine de mille francs, prêt à retourner en France.

Un plan infernal passa par la tête de Fournier quand il entendit ces détails et toute son énergie fut désormais employée à le faire réussir.

Il enivra Maurice, se servit d'un charretier indifférent pour transporter son ami dans un lieu désert, et là il lui plongea son couteau dans le cœur. Maurice ne poussa pas un cri. À peine deux ou trois convulsions suprêmes agitèrent-elles ce corps alourdi par l'ivresse... et ce fut tout !

Victor surveilla ces mouvements d'un œil inquiet, prêt à frapper de nouveau si la vic-

time s'était débattue trop longtemps. . . . Enfin il se releva, essuya dans l'herbe son couteau maculé de sang, saisit le portefeuille contenant l'argent et les papiers de la victime et reprit par une autre route le chemin de Lima. Le soir même, il avait retenu son passage à bord de la *Belle-Hélène*. Trois jours après, il sortit pour s'embarquer de la prison à laquelle il s'était condamné. L'impunité lui était acquise. Le cadavre de Maurice Leblanc n'avait même pas été découvert, le jour où le navire leva l'ancre. Au commencement de 1876, Fournier arrivait à Paris, descendait au Grand-Hôtel avec un plan longuement mûri et se mettait en quête d'Achille Leblanc, qu'il n'eût pas de peine à trouver.

## XI

Achille Leblanc s'était laissé prendre. Qui n'eût pas été pris comme lui ? Tous ces détails, tous ces documents, n'établissaient-ils pas aussi clairement que possible l'identité de son neveu ? Il y avait bien une différence apparente sous le rapport de l'âge, mais qu'est-ce que cela prouvait ? N'arrive-t-il pas tous les jours qu'un individu accuse cinq ou six ans de plus ou moins qu'il n'a réellement ?

De même, Leblanc avait vainement recherché sur les traits de son neveu une ressemblance quelconque avec son frère Hector et n'avait rien trouvé ; mais cela ne prouvait rien encore. Maurice pouvait parfaitement, ainsi qu'il l'affirmait, du reste, être le portrait vivant de sa mère. Le vieillard croyait donc être bien fin et agir avec sa prudence habituelle en poussant Renée dans les bras de cet ignoble intrigant. Il n'avait pas consulté sa pupille. Il voulait savoir d'abord si les dix millions de Maurice ne dédaigneraient pas les deux millions incomplets de Renée. A cet égard, il n'avait pas de certitude bien assise. La réponse de son neveu était évasive, mais il n'avait pas dit non. Tant s'en fallait même ! puisqu'il exigeait avant tout le consentement de la jeune fille.

Par conséquent, il n'était pas hostile à ce projet. Un signe de tête affirmatif de Renée pouvait tout décider.

Or que pouvait elle lui refuser, à lui, qui, non seulement avait fait d'elle une femme accomplie, mais qui avait agi envers elle avec toute la délicatesse imaginable ? Il avait eu des tendresses de père, des sollicitudes maternelles ; il avait fait tous les frais de son éducation ; il avait géré sa fortune avec la sîreté du financier le plus expert et le plus désintéressé.

De tous ces soins elle lui avait une reconnaissance sans bornes. Elle le lui avait dit souvent, ne demandant qu'à lui donner un jour la preuve de l'immense gratitude dont elle était pénétrée.

Eh bien ! le moment était venu. A supposer même que Maurice ne lui plût pas, — ce qui semblait impossible au vieillard, tant son neveu paraissait réunir tout ce qu'on est en droit de réclamer d'un mari, — Renée ne pouvait le refuser de la main de son tuteur, sous peine de mentir aux protestations dont elle avait été si prodigue.

Au moment où le vieillard entra chez elle, après avoir fait à son neveu les premières ouvertures relatives au mariage qu'il combinait, elle songeait à Henri et commençait à trouver bien long le temps que le jeune architecte passait à Bruxelles !

— Ma chère enfant, lui dit Leblanc, je viens te parler d'affaires sérieuses.

— Vraiment ? fit elle en souriant.

— Très sérieuses, affirma le vieillard.

— Oh ! oh ! s'écria-t elle sur le même ton. Alors embrassez moi et asseyez-vous.

Elle lui tendit la joue, qu'il effleura d'un baiser, lui prit la main et le fit asseoir en face d'elle.

— Maintenant, fit elle avec une gravité comique, je suis tout à vous, papa Leblanc.

— Sais tu quel âge tu as ? lui demanda-t-il.

— Certes. J'ai eu dix-huit ans le 7 février dernier.

— Sais tu que tu es jolie comme un cœur.

— Vous êtes si indulgent que j'hésite à vous croire, répondit-elle en rougissant.

— Ta, ta, ta, fit le vieillard. Tu ne me feras pas croire qu'il ne s'est pas trouvé déjà deux ou trois impertinents pour te le dire.

— Et quand cela serait ? interrogea-t-elle. Que signifie ce compliment ?

— Il signifie, mon enfant, que tu es en âge pour te marier et que je ne suis pas seul à m'apercevoir que tu es jolie.

— Ah ! fit Renée, qui dressa l'oreille. D'autres l'ont remarqué ?

— Certes.

— Et ils vous l'ont dit ?

— Parbleu !

— Qui donc ? demanda curieusement la jeune fille, dont le cœur se prit à battre et qu'un rayon d'espoir vint animer.

Leblanc usa du même procédé dont il s'était servi envers Fournier.

— Comment trouves-tu Maurice ? demanda-t-il.

Renée pâlit affreusement.

— Très bien . . . balbutia-t-elle, sans trop avoir conscience de ce qu'elle disait.

— J'en étais sûr ! fit joyeusement le vieillard. Alors cela ira tout seul.

— Quoi donc ?

— Ton mariage avec lui.

— Comment ? C'est donc Maurice qui vous a dit . . .

— C'est lui, mon enfant. Et tu juges si cet aveu m'a fait plaisir ! Dix millions, ma chère petite ! Tu auras six cent mille francs de rente pour entrer en ménage ! Comment trouves-tu cela ?

La pauvre fille était si interdite, elle s'attendait si peu à ce que ce nom tombât des lèvres de son tuteur, qu'elle demeura sans voix.

— Je conçois, reprit Leblanc que cette nouvelle manque de te faire suffoquer de joie. Il est certain, si haut que tes prétentions pussent s'élever, que tu n'avais jamais espéré une fortune semblable. Dix millions ! J'avoue que j'ai moi-même été un peu ébloui.

— Vous vous méprenez, voulut faire observer Renée ; je vous avouerai franchement que je ne suis pas éblouie du tout et que j'aurais mieux aimé . . .

— Quoi ? interrompit le vieillard. Que peux-tu exiger de plus ? Ah ! si Maurice était laid, s'il avait la moindre infirmité, j'excuserais tes hésitations ; mais c'est un garçon superbe, intelligent, riche, qui semble réunir à miracle tout ce qu'une femme peut désirer.

— Mais je ne l'aime pas ! se récria Renée.

— Tu l'aimeras, répliqua Leblanc. T'imagines-tu donc qu'on ne fasse que des mariages d'amour ? Est-ce que j'ai jamais ma femme, moi ? Pas du tout. Nous nous convenions comme caractères, comme position de fortune, pas davantage. N'avons-nous pas fait pourtant un mariage modèle ? Ne nous sommes-nous pas aimés autant qu'ont peut s'aimer en ce monde ? N'avons-nous pas mis en commun nos prospérités, nos joies, nos douleurs ? Aucun nuage a-t-il jamais traversé le ciel bleu de notre paisible existence ?

— Je le sais, cher papa Leblanc. Vous étiez si bons l'un et l'autre ! Mais quoi ! tout le monde n'a pas le même caractère, les mêmes idées . . . Pour ma part, épouser un homme que je n'aime pas serait . . .

— Serait un véritable coup de fortune dans les circonstances présentes, interrompit de nouveau Leblanc. Ah ! si je te contraignais à quelque alliance répugnante, j'excuserais ta résistance : mais tu sais bien que je suis incapable d'encourager une monstruosité. En vérité, je cherche vainement ce que tu peux reprocher à Maurice.

— Rien, absolument rien, sinon qu'il ne me plaît pas comme mari.

— Mais c'est de l'enfantillage cela, ma chérie ! fit le vieillard en s'animant. Crois-tu donc que l'on sache à ton âge ce qui convient ou ce qui ne convient pas ? Ne suis-je pas meilleur juge que toi ? Te figures-tu, moi qui t'aime comme ma propre fille, que je voudrais ton malheur ?

— Oh ! je suis bien persuadée du contraire, s'empressa de répondre la jeune fille. C'est précisément pour cela . . .

— C'est précisément pour cela que tu devrais m'écouter avec plus de respect, continua Leblanc, sans lui laisser le temps d'achever sa phrase et avec une vivacité que Renée ne lui connaissait pas. Laisse-moi m'étonner un peu, pour la première fois que je te demande quelque chose, de ne pas rencontrer en toi plus de condescendance. Ce n'est pas à un tel résultat que j'espérais aboutir, en veillant sur toi, depuis plus de sept ans, avec une sollicitude plus grande peut-être que ton père ne l'eût montrée. Ce n'est pas non plus ce que pouvaient me faire redouter tes protestations de reconnaissance . . .

Les souvenirs qu'avaient évoqués le vieillard trouvaient facilement un écho dans le cœur sensible de Renée. Elle était troublée, émue et attendrie. Elle se mit à fondre en larmes et se jeta à ses genoux.

— Ah ! pardonnez-moi, cher bienfaiteur ! dit-elle entre deux sanglots. J'avais oublié tout ce que je dois à vos bontés.



Le vieillard, très ému lui-même, la releva, la saisit dans ses bras et la couvrit de caresses.

— Sèche tes larmes, mon enfant, lui dit-il d'une voix paternelle. Je ne veux rien t'arracher par la surprise. Pardonne-moi toi-même si, dans un moment d'entraînement, je t'ai rappelé ce que j'ai fait pour toi. Réfléchis mûrement à ce que je t'ai dit et, dans trois jours, tu viendras m'apporter ta réponse.

Le troisième jour était précisément celui où Fournier avait montré la lettre de son homme d'affaires, annonçant que celui-ci venait de trouver acquéreur pour la totalité des biens de son client.

Leblanc n'avait pas encore la réponse de Renée. Il n'avait donc pas cru devoir agiter de nouveau cette question de mariage qui lui tenait si fort au cœur.

Le soir, après le dîner, au moment où la jeune fille allait regagner sa chambre, elle prit la main de son tuteur.

— Papa Leblanc, lui dit-elle, tandis qu'une larme tremblait sous ces longs cils, c'est fini, j'épouserai Maurice quand vous le voudrez.

Puis, afin d'éviter toute explication, elle ouvrit sa porte, la referma et disparut.

Leblanc était content et ne l'était pas. Il était content parce que rien ne s'opposait plus à la réalisation de ses désirs ; il était mécontent parce que, sur le visage et dans les paroles de sa pupille, il devinait une douleur secrète. Il est vrai qu'il se consolait promptement. Les vieillards ne croient pas facilement aux chagrins de jeunesse et, à moins qu'une catastrophe ne leur ouvre les yeux, — trop tard le plus souvent ! ils traitent volontiers de chimères les inclinations de leurs enfants.

D'ailleurs, se disait-il, quelle inclination peut avoir Renée ? Nul ne lui a fait ostensiblement la cour que ce grand braque de Léon Monestier et je sais qu'elle l'a en horreur.

Rassuré par ce raisonnement, qu'il se figurait concluant ; il ne songea donc plus qu'à presser la célébration du mariage.

Ce n'était pourtant pas sans combattre que Renée avait déposé les armes ! Plus que jamais, en effet, aujourd'hui que Leblanc lui imposait cet odieux hymen, elle s'était aperçue qu'elle aimait Henri. En vain, jusqu'alors, elle avait essayé de s'en défendre : la vérité terrible lui apparaissait enfin ! Pendant l'interminable hiver qu'elle venait de traverser, elle avait manœuvré avec toute la science que lui permettait son ingénuité. Ne pouvant pas se rapprocher d'Henri, qui était en Belgique, elle avait fait le siège de madame Dufranc et l'avait conquise. Aussi se flattait-elle de forcer bientôt le jeune architecte à se déclarer, quand Leblanc, avec une âpreté qui ne lui était pas habituelle, entreprit de lui faire épouser Maurice. La pauvre enfant désespéra de son amour. A voir l'insistance et l'animation que le vieillard avait déployées, elle jugea que rien ne le ferait renoncer à son projet. Par quels moyens pourrait-elle le battre en brèche ? Avait-elle le droit de dire qu'elle aimait et qu'elle était aimée ? Comment fournir la preuve de ce qu'elle aurait avancé ? Henri ne s'était pas déclaré. Ni directement, ni indirectement, il n'avait fait la moindre démarche. Dès lors, sur quelles preuves s'appuyer pour corroborer cette assertion ? Prononcer le nom d'Henri Dufranc, c'était provoquer inutilement la colère de Leblanc, qui ne l'avait pas en amitié, qui était même animé envers lui de dispositions peu bienveillantes. A quoi bon susciter de stériles tempêtes, répondre par la plus noire ingratitude aux bontés dont elle avait été l'objet ?

Non, ce n'était pas possible. Leblanc l'avait dit : c'était la première fois qu'il demandait quelque chose à la jeune fille. Il est vrai que, pour la première fois, il lui demandait le sacrifice de sa vie entière. Or c'était ce qu'il y avait de plus atroce dans la position de Renée : elle ne pouvait pas le lui refuser. A cet excellent homme, qui avait tant fait pour elle, elle n'avait pas le droit de répondre : " L'ingratitude est l'indépendance du cœur ; je me moque des soins que vous m'avez prodigués, du temps que vous m'avez consacré, de l'argent que vous avez dépensé, du dévouement avec lequel vous m'avez sauvé la vie." Elle était enchaînée par la reconnaissance, par le cœur, par le devoir. Elle le sentait si bien qu'elle se sacrifia. Sans hésitation, si ce n'était sans douleur, elle fit litière de son amour à la raison ; elle recula ses sentiments les plus intimes. Ce ne fut certes pas

d'un front impassible qu'elle donna à son tuteur la réponse qu'il attendait, mais ce fut du moins avec une résolution virile. Que dire de plus ? Leblanc était aveugle. En conquérant Maurice, il croyait conquérir le Pérou même. Le mariage se fit. . On sait le reste.

Aujourd'hui, le vieillard, profondément atteint, n'osait plus se représenter devant Renée. Les instincts de la jeune fille avaient eu cruellement raison de sa vieille expérience. Bien plus, c'était elle qui, ravie d'avoir échappé au supplice qu'il lui avait préparé, le consolait de cette horrible déception. Il n'y avait plus à douter en effet. Le prétendu Maurice était un faussaire, un voleur, un assassin et, jusqu'à nouvel ordre, Renée était rivée pour la vie à ce boulet dont le malheureux vieillard avait forgé la chaîne.

---

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Le scandale que les révélations de madame Marnette avaient provoqué était, le lendemain, la fable de tous les amis de l'infortuné Leblanc et défrayait toutes les conversations. On avait si bien remarqué la tristesse farouche de Renée que personne ne songea à l'accuser. Il était évident qu'elle avait accepté à contre cœur le mariage que son tuteur lui avait imposé. Aussi ce fut sur lui que s'exercèrent à l'envi les plus sanglantes médisances.

Chez les Monestier, qui avaient été, comme les autres, témoins de ce formidable éclat, on tombait à bras raccourcis sur Leblanc. Léon et son père ne le ménageaient guère. Quand à Georgette, elle se réjouissait hautement de la honte qui rejaillissait sur Renée.

Seule, une femme osa élever la voix pour la défendre : ce fut madame Dufranc.

—Ma chère enfant, dit-elle à Georgette, vous avez peut-être raison, mais je vous trouve bien sévère et j'ajouterais, je crois que vous avez tort, l'air de tristesse empreint sur le visage de Renée lors de son mariage m'a frappée et rien ne me fera jamais croire que cette malheureuse acceptait gaiement le nom et les millions que cet imposteur était censé lui apporter. Vous pouvez l'accuser, vous ne me convaincrez jamais.

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme, bien qu'elles fussent empreintes d'une certaine émotion, opérèrent un revirement soudain en faveur de Renée.

—Je partage absolument votre avis, madame, fit Léon avec chaleur.

—Il doit y avoir là un mystère que nous ne soupçonnons pas, ajouta Monestier.

Sa femme approuva d'un signe de tête la défense présentée par madame Dufranc, de même qu'elle avait approuvé du bonnet l'accusation portée par Georgette.

Chez tout le monde, l'impression causée par ce lugubre dénouement fut sincèrement douloureuse ; mais ce ne fut pas chez les amis de Leblanc qu'elle eut le plus terrible retentissement.

Chez les Monnier, ce fut un véritable coup de foudre !

Il fallut bien, en effet, qu'en rentrant, Henriette racontât à sa sœur Marie le spectacle inouï auquel elle avait assisté.

Qu'on juge de l'épouvantable révolution que souleva dans le cœur de l'épouse et de la mère cette ignoble trahison ! Son mari, le père de ses enfants, venait d'épouser une autre femme ! Et sans l'intervention d'Henriette, ce misérable . . . C'était horrible !

Fournier n'avait pas tout prévu. Il ne pouvait pas se figurer que cette parente éloignée de Renée, dont on parlait comme d'un revenant, dont le nom n'avait pas même été prononcé, que l'on avait l'air de considérer comme un hors-d'œuvre de famille, était précisément le caillou contre lequel il devait buter.

Fournier sentit bien que s'en était fait de ses vues ambitieuses. Il n'essaya même pas de résister. Fort heureusement il pouvait parer au désastre. Dans l'armoire qui meublait sa chambre, il avait en réserve cent mille francs, sur les cent cinquante mille qu'il avait extorqués à Leblanc. Il avait eu en outre les trois cent mille francs de valeurs que lui avait imprudemment livrés dans la journée le tuteur de Renée.

Il ne perdit pas la tête. Sous prétexte d'aller chercher un médecin, il s'élança au dehors, sauta dans la première voiture qu'il rencontra et se fit conduire rue Saint-Georges. Là, après avoir fait main basse sur l'argent et les valeurs, dont il avait bourré ses poches, il ressortit précipitamment et disparut. Cette razzia ne lui avait pas pris plus de cinq minutes.

Lorsque Leblanc vint avec sa fille adoptive, l'œuvre de spoliation était accomplie !

Lorsque, le lendemain matin, madame Marnette était venue supplier le vieillard, au nom de sa sœur, de ne pas donner suite à cette affaire, il était prêt à se récrier. Naturellement il n'était disposé à aucune indulgence. L'attitude de Renée le surprit beaucoup. Il ne concevait pas pourquoi elle consentait à garder le silence, c'est-à-dire à rester dans la fausse situation où il l'avait mise. De son côté, Henriette était enchantée du succès de sa démarche. Si elle n'avait pas obtenu de sa cousine qu'elle renoncât éternellement à toute revendication, elle était tranquille. Le jour où Renée demanderait l'annulation de son mariage, Victor Fournier serait certainement hors d'atteinte. Or, quelque misérable qu'il fût, cet homme était le mari de sa sœur, son beau-frère ! Toute honte qui atteignait Marie éclaboussait Henriette. Lorsqu'elle rendit compte à Marie du résultat de sa visite, elle fit valoir auprès d'elle les avantages momentanés que le silence de Renée leur promettait.

— Ne fût-ce que pour la remercier, lui dit-elle, il faut absolument que tu ailles la voir.

Marie le lui promit. Précisément elle avait affaire dans le haut du faubourg Saint-Denis. Immédiatement après déjeuner, elle s'habilla et sortit. Elle avait fait déjà diverses courses et tournait, vers trois heures, l'angle de la rue Maubeuge pour se diriger vers la rue Saint-Georges, quand elle s'arrêta soudain en poussant un cri de fureur et d'étonnement.

Elle venait de se rencontrer face à face avec son mari.

Victor l'avait reconnue aussi. Il essaya de fuir, elle lui saisit le bras. Il voulut se dégager, elle le serra avec cette invincible énergie que donne le désespoir. Déjà trois ou quatre personnes se groupaient autour d'eux. Fournier comprit que recourir à la force pour s'échapper était un danger plus redoutable encore, dans la situation où il se trouvait, que l'explication à laquelle il était condamné.

— Allons, voyons, dit-il à sa femme, calme-toi et causons tranquillement. Aussi bien je ne suis pas fâché de te rencontrer. J'ai une foule de choses à te dire.

— Et moi donc ! fit Marie, en relevant la tête d'un air menaçant.

— Seulement, reprit Fournier, ce n'est guère dans la rue que nous pourrions parler de nos affaires. . . .

— Eh bien ? prenons une voiture et rentrons, proposa sa femme.

— Rentrer ? Où ? demanda Victor.

— Chez moi.

— Pour m'y retrouver avec Henriette ? Jamais ! dit-il avec force. D'ailleurs, reprit-il subitement, cela ne m'est pas possible. J'ai dans trois quarts d'heure, à deux pas d'ici, un rendez-vous auquel je ne saurais manquer sous peine de la vie.

— Oh ! peu m'importe, répliqua Marie. Je te tiens, je ne te lâche pas que nous ne nous soyons expliqués.

Fournier vit bien qu'il ne parviendrait pas à reconquérir sa liberté.

— Eh bien ! viens, dit-il résolument.

Il l'entraîna dans un des restaurants qui avoisinent la gare du Nord, monta avec elle dans un cabinet du premier étage et se fit servir une bouteille de champagne. L'endroit était mieux choisi qu'on ne pourrait le croire. A cette heure avancée de la journée, il n'y a jamais personne dans les restaurants.

Après avoir servi Fournier, le garçon se retira discrètement.

Aussitôt seuls, Victor employa toute son éloquence à persuader sa femme que dans toute l'affaire il avait été plus imprudent que coupable, il déclara que Maurice Leblanc avait été tué par un étranger dans une querelle de cabaret, qu'il lui avait fermé les yeux et qu'à ce moment la tentation de prendre sa place avait été si forte qu'il n'avait pu y résister, d'autant plus qu'il était misérable et sans ressources et n'avait osé se rapprocher d'elle, sa femme, la croyant encore chez son père.

Marie écouta cette justification en silence, mais ébranlée par l'ardeur que le misérable mettait à se justifier. Pauvre femme, qui pourrait lui reprocher sa crédulité. Elle était épouse et mère. Elle ne demandait qu'à se laisser convaincre.

Fournier continua son récit ; comment, arrivé en France il avait été accueilli par M. Leblanc, comment le mariage avait été arrangé par ce dernier et comment lui, Fournier n'avait vu dans ce mariage qu'une occasion de se procurer trois cent mille francs aisément.

— Jure moi que tu ne voulais pas accomplir jusqu'au bout ce mariage, s'écria Marie d'une voix altérée.

--Je le jure, dit-il avec force. Tu en doutes ? Alors je vais t'en donner la preuve. Regarde si mes précautions étaient prises, ajouta-t-il, en tirant de ses poches les liasses de billets de banque et de titres dont elles étaient bondées.

Il les étalait sur la table et les remettait dans sa poche, après les avoir montrées.

—Il y a là quatre cent mille francs !... s'écria-t-il avec une sorte de fierté joyeuse. Avec cela on vit partout. Quand ta sœur a paru, je me disposais déjà à partir, à quitter la France, à retourner à Lima pour vivre désormais auprès de toi et de ces chers enfants, que je n'ai pas embrassés depuis bientôt quatre ans !

Sa voix tremblait d'émotion ; il essayait une larme d'attendrissement.

Marie fut vaincue. Cette larme de repentir eut raison de toutes ses incroyulités.

—Eh bien ! dit-elle, je veux bien te croire. Soit, c'est dans un moment d'égarement que tu as agi. Alors tu peux réparer tes fautes à l'instant même.

—Comment ? demanda l'hypocrite, étonné lui-même d'avoir si bien joué son rôle.

—Prenons une voiture, allons chercher nos deux enfants, dirigeons-nous avec eux vers une gare quelconque et fuyons vers un pays si lointain que la justice des hommes ne puisse t'y atteindre. Je suis assez riche pour que tu ne regrettes pas le sacrifice auquel tu te seras résigné. Et, quant à cet argent, qui ne t'appartient pas, que tu ne peux pas garder, nous le ferons parvenir à Leblanc dans la première ville où nous nous arrêterons. A ce prix, j'oublie tout ce que tu m'as fait souffrir. Es-tu prêt.

En disant ces mots, elle se leva.

Il hésita un instant, car il voulait prendre le premier train de Bruxelles, qui partait à 3 heures 50 minutes. Or il n'avait plus qu'un quart d'heure pour aller chercher son billet à la gare, en face de laquelle il se trouvait.

—Oui, dit-il enfin, je consens à tout ce que tu exiges. Nous partirons ensemble. Cet argent, je le restituerai ; mais, je te l'ai déjà fait observer, cela ne m'est pas possible en ce moment, j'ai rendez-vous dans quelques minutes ; l'affaire dont il s'agit est pour moi une question de vie ou de mort ; il faut que je la termine avant de m'en aller.

—Eh bien ! je t'accompagnerai à ce rendez-vous.

—Cela ne se peut pas ; mais rassure-toi. Dans une heure, je serai à ta porte avec une voiture et nous nous mettrons en route.

—C'est inutile, fit Marie, je ne te quitterai pas d'une seconde que nous ne soyons arrivés au terme de notre voyage.

—Mais puisque je m'engage...

—Rien, je n'écoute rien, interrompit sa femme. Je ne te laisserai pas sortir seul de ce cabinet.

—C'est trop fort ! rugit Fournier, qui voyait s'avancer l'heure et que la colère commençait à gagner. Tu veux donc me perdre ?

—J'aime mieux te voir mort que déshonoré, c'est vrai.

Victor devint blême.

—Me laisseras-tu passer ? dit-il.

—Avec moi, oui ; sans moi, non.

Il fixa sur elle deux yeux remplis d'une sourde menace.

—Prends garde ! fit-il les dents serrées.

—Oh ! qu'ai-je à craindre de toi maintenant ? dit-elle. La mort même serait un bien fait.

Il lui saisit le bras d'une main, tandis que de l'autre, il tirait sournoisement de sa poche le couteau dont il se servait avec une si dangereuse habileté.

—Veux-tu me faire place ? demanda-t-il encore, d'une voix terrible.

—Non, non, répéta-t-elle à deux reprises avec une indomptable énergie.

—Eh bien ! meurs donc ! dit-il en la frappant en pleine poitrine.

Elle poussa un cri rauque et s'affaissa.

Il la prit dans ses bras, la coucha sur le divan, jeta un louis sur la table et se précipita au dehors.

Dix minutes après, le train l'emportait.

A peine Fournier avait eu le temps de prendre son billet et de monter en wagon. Il ne commença à respirer que quand le train se mit en marche. Il n'était pas rassuré pourtant.

Marie était-elle bien morte ? Si oui, tout allait pour le mieux, car la police serait alor

obligée de se contenter du signalement donné par le garçon du restaurant, et celui-ci ne l'avait pas assez vu pour fournir des détails suffisants.

Mais si sa femme n'avait été que dangereusement atteinte, il y avait à craindre qu'on l'interrogeât et qu'elle racontât la vérité ; dans ce cas c'était fait de lui ! Si le train marchait vite, le télégraphe allait plus vite encore.

Aussi, à chaque station qu'il atteignait, une sueur froide perlait à son front. Quelque assurance qu'il affectât, l'imperceptible tressaillement de ses paupières aurait suffi pour révéler à un observateur attentif l'état d'agitation dans lequel il se trouvait.

Mais non ! Il était écrit qu'il aurait toutes les chances !

Si exercée que sa main fût d'ordinaire, il faut bien croire qu'elle tremblait un peu lorsqu'il frappa sa femme, la propre mère de ses enfants, puisqu'au bout d'une demi-heure, elle ouvrit les yeux. Tout d'abord, elle ne se rendit compte, ni de l'endroit où elle était, ni de ce qui venait de se passer ; mais, peu à peu, la mémoire lui revint avec une sensation de brûlure à la poitrine. Elle y porta la main et la retira couverte de sang ! Elle eut alors conscience de l'attentat dont elle avait été victime. Son premier mouvement fut de se venger. Elle appuya fiévreusement sur le bouton de la sonnette.

Le garçon accourut.

Alors, en moins d'une seconde, une révolution soudaine s'opéra en elle. Si elle n'avait été que femme elle n'aurait pas hésité à dénoncer le coupable ; mais elle était mère ! Pour ses enfants, elle recula devant les conséquences que sa dénonciation allait entraîner

— Donnez-moi de l'eau fraîche, dit-elle avec une tranquillité apparente au garçon, qui attendait ses ordres. Quelques instants après elle imbibait d'eau son mouchoir, étanchait le sang qui coulait de sa blessure, la pansait de son mieux et quittait le restaurant. Elle vit passer une voiture, eut la force d'y monter, de jeter son adresse au cocher, puis un nuage confus s'étendit devant ses yeux. . . . de nouveau elle s'évanouit. Le cocher ne s'en aperçut que devant la porte du No 46 du boulevard du Temple, où demeurait M. Marnette. Voyant que la jeune femme ne descendait pas, il ouvrit la portière de son coupé et reconnut que sa cliente avait perdu connaissance. Aussitôt il alla prévenir le concierge de la maison. Celui-ci s'empressa d'accourir et de porter à madame Marnette cette lugubre nouvelle. Elle descendit à la hâte. Aidée du concierge et de ses domestiques, elle transporta Marie dans sa chambre et envoya chercher un médecin. En attendant, elle déshabilla sa sœur pour la mettre au lit et recula d'épouvante en voyant sa poitrine inondée de sang. Fort heureusement, le docteur arriva presque aussitôt. Après avoir constaté que la lame du couteau avait frappé la partie gauche du sternum et dévié le long des côtes, il déclara que la blessure n'était pas grave ; mais que la convalescence serait un peu longue, en raison de la grande quantité de sang que la jeune femme avait perdue. Après quoi, il procéda à un pansement minutieux et s'occupa de rappeler la victime à la vie.

— Mais que t'est il donc arrivé ? demanda Henriette, dès que Marie fut revenue à elle.

— Eloigne tout le monde, je te le dirai, répondit la blessée d'une voix dolente.

Les domestiques se retirèrent ; le docteur s'en alla, après avoir annoncé qu'il reviendrait dans la soirée, et les deux sœurs restèrent seules.

M. Marnette n'était pas là. Il avait été forcé de sortir pour affaires.

Marie raconta alors à Henriette par quel hasard elle avait rencontré Fournier, quelle explication s'en était suivie et comment il s'était débarrassé d'elle.

— Alors qu'as-tu fait ? interrogea anxieusement Henriette. Tu as porté plainte ?

— Ah ! j'aurais dû le faire ! s'écria la pauvre femme ; mais j'ai songé à mes enfants et les paroles ont expiré sur mes lèvres.

— Dieu soit loué ! fit Henriette. Du moment que tu ne cours aucun danger, c'est le principal. Cette odieuse action aura du moins cela de bon, je l'espère, qu'elle t'aura ouvert les yeux et aura détruit à tout jamais les illusions que tu conservais à l'endroit de ce bandit.

— Oh ! je t'en réponds ! gémit Marie.

— Donc repose en paix. Maintenant tu n'as plus rien à craindre de lui. Certainement, il doit être loin à l'heure qu'il est. Si tu veux m'en croire, nous garderons sur cet événement le silence le plus absolu.

— Ah ! je ne demande pas mieux, fit Marie, dont les sanglots éclatèrent. Mes pauvres enfants ! ne cessait-elle de répéter à travers ses larmes. . . . mes pauvres enfants ! . . .

## II

Cependant, comme Leblanc et Renée auraient pu trouver extraordinaire que madame Fournier ne vint pas les remercier, Henriette alla les voir le lendemain, afin d'excuser sa sœur. Mais il fallait donner à cette absence une raison valable. Pour que l'on ne pût la soupçonner d'aucun mauvais vouloir, Henriette, devant l'insistance qu'ils montrèrent fut bien obligée de leur apprendre la vérité. Elle ne le fit, il est vrai, qu'en leur recommandant et en exigeant d'eux un silence de trappiste, mais elle se repentit presque de sa franchise, en voyant l'expression de joie féroce qui se reflétait sur les traits du vieillard.

Sous ce rapport elle avait raison de trembler. Quoi qu'il eût promis, Leblanc ne pouvait pas pardonner à Fournier l'infâme comédie à laquelle il s'était sottement laissé prendre. Aussi, dès que madame Robillard vint lui faire visite, il s'empressa de lui raconter, — du ton le plus mystérieux qu'il sut prendre et en lui recommandant également la plus grande discrétion, — le nouveau crime que son prétendu neveu d'Amérique avait commis. Il savait bien ce qu'il faisait en laissant tomber une pareille confidence dans l'oreille de cette bavarde commère.

Trois jours après, tous leurs amis étaient instruits de ce qui c'était passé par l'incontinent limonadière, et toujours sous le sceau du plus grand secret.

Par les Monestier, madame Dufranc l'apprit également et révéla à son fils la série de ces épouvantables forfaits. Henri ne dit pas un mot. Il poussa un long soupir et se prit à rêver.

— Eh bien ! lui dit sa mère, tu gardes le silence. Est-ce que tu vas te joindre à Georgette et accuser aussi cette pauvre petite Renée ?

— A Dieu ne plaise ! Elle est assez cruellement punie répondit Henri.

— Oui, punie d'un crime dont elle est certainement innocente. Si tu avais vu quelle triste figure elle faisait dans son costume de mariée, tu n'aurais pas l'ombre d'un doute u'elle n'a consenti à ce mariage que sous la pression de son tuteur.

— Vous êtes si indulgente ! fit Henri avec amertume.

— Oui, mais je suis juste et franche avant tout, répondit madame Dufranc. Et même si j'ose te révéler ma pensée tout entière, je ne serais pas éloignée de croire. . .

— Quoi donc ? demanda vivement son fils, en voyant qu'elle n'achevait point sa phrase.

— De croire qu'elle a une inclination, reprit-elle. Vois-tu, mon enfant, quand une jeune fille montre une si vive répugnance contre un homme jeune et beau, qu'elle avait alors toutes les raisons du monde pour juger honnête et riche, il est bien rare qu'elle n'aime pas ailleurs.

— Vous croyez ? dit Henri, visiblement troublé.

— J'en suis convaincue, mon garçon.

Le visage de son fils, jusqu'alors sombre et soucieux, se dérida soudain et un sourire erra sur ses lèvres. Cela lui faisait plaisir d'entendre, de la bouche de sa mère, la justification de celle qu'il accusait hier de cupidité et de trahison.

Quant à la pauvre dame, elle ne se doutait guère qu'elle versait de l'huile sur le feu, ni qu'elle faisait concevoir à son fils de nouvelles espérances. Comme il venait à Paris quand bon lui semblait, elle trouvait bien un peu extraordinaire qu'il n'eût pas daigné assister au mariage de Renée ; mais il avait argué de travaux importants et d'une urgence immédiate ; elle avait cru à la sincérité de ce prétexte, fort plausible, en effet. La vérité est qu'Henri n'avait pas voulu s'imposer ce supplice. Tout en renonçant pour jamais à Renée, tout en l'accusant, il ne pouvait s'empêcher de l'aimer encore et sentait son cœur se briser à la pensée qu'elle en épousait un autre. Quand il apprit quel monstre lui avait donné son nom et par quel horrible dénouement ce mariage s'était terminé, il se sentit soulagé d'un poids énorme. Il revenait à Paris, malheureux, désespéré, n'ayant plus de goût à rien, considérant désormais la vie comme un fardeau, persuadé que cet odieux hymen était consommé. . . et voilà qu'il découvrait que l'impéteur avait été démasqué, qu'il s'était enfui le jour même ; que Renée ne l'aimait pas, que, peut-être, elle en aimait un autre.

Mais alors elle était toujours digne de son amour ! La violence même dont son tuteur avait usé envers elle plaidait en faveur de sa droiture et de sa loyauté. Au découragement qui s'était emparé d'Henri succédèrent les plus folles espérances. Il ne se

demanda même pas comment la jeune femme sortirait de l'impasse au fond de laquelle Leblanc l'avait acculée. Elle était toujours digne de lui. Le reste... il ne s'en inquiétait guère ! Cependant, lorsque ce moment d'effervescence fut calmé, Henri se rendit mieux compte des difficultés qui s'opposaient à la réalisation de ses plus ardents désirs. Non seulement ces difficultés n'étaient pas aplanies ; mais elles avaient augmenté au point de creuser maintenant entre la jeune femme et lui un abîme de plus en plus infranchissable.

Si Renée avait trois cent mille francs de moins, elle était riche encore à plus d'un million et demi ! Elle restait toujours une magnifique affaire, — car ces mots, imprudemment prononcés par madame Robillard, ne cessaient de le poursuivre. Enfin, tant que son mariage avec Fournier n'était pas annulé, elle était rivée au boulet de ce forçat. Elle ne pouvait pas disposer de sa main. Malgré tout, Henri nageait dans une joie intense. Renée était restée pure. Ce baume suffisait pour l'instant à cicatriser toutes ses blessures. Il inclinait à partager l'avis de sa mère. La jeune fille aimait quelqu'un. Qui ? Il ne cherchait pas à soulever le voile que cachait ce gros point d'interrogation. Il se faisait illusion jusqu'au bout ; il s'imaginait qu'il était pour quelque chose dans les résistances de Renée.

Sa mère fut toute surprise et tout heureuse de la transformation qui s'était opérée en lui, quoiqu'elle fût à cent lieues d'en deviner la cause. Précisément Henri lui avait annoncé qu'il passerait une huitaine de jours à Paris avant de retourner à Bruxelles. C'était une véritable fête pour la pauvre dame ! Son fils la mena dîner au restaurant, la conduisit au théâtre, lui fit faire une promenade au Bois, manifesta même l'intention de l'accompagner le jeudi suivant chez Monestier. Madame Dufranc rayonnait. Depuis plus de six mois, elle n'avait vu son fils de si bonne humeur.

Ils allèrent ensemble, en effet, chez Monestier ; mais ce fut pour Henri une déception. Renée ne s'y montra pas ! A la vérité, il s'y attendait. Il comprenait parfaitement la réserve sur laquelle se tenait la jeune femme, depuis la perfidie dont elle avait été victime. Il était si distrait, ou plutôt si absorbé dans son amour, dans les ivresses récentes auxquelles il était en proie, qu'il ne remarqua point combien les Monestier se montraient aimables à son égard. L'architecte et son fils se mettaient en quatre pour lui arracher quelques mots. Madame Monestier, qui ne disait jamais rien, avait daigné lui demander s'il était content de son séjour à Bruxelles et si ses travaux étaient avancés. Georgette, après l'avoir salué d'une grande révérence, était allée s'asseoir à côté de sa mère et levait sur lui des regards timides. Henri n'avait rien vu de tout cela. Il trouva que Léon et son père étaient importuns. C'était tout.

Quant à madame Dufranc, elle avait du monde une trop grande expérience, pour ne pas soupçonner quelque arrière pensée au fond de ces empressements, qui rejaillissaient jusque sur elle. Assurément les Monestier avaient un service quelconque à demander à Henri.

Elle ne se trompait pas. Au moment où elle se levait pour prendre congé, l'architecte courut à elle.

— Eh quoi ! Vous partez si tôt, chère madame ! s'écria-t-il en maugrant.

— Mais oui, cher monsieur. C'est mon heure, vous le savez bien.

— C'est juste ! fit étourdiment Monestier. Comme le temps passe ! Et moi qui avais tant de choses à vous dire !

— Eh bien ! dites. Je vous écoute.

— Oh ! il est trop tard, maintenant ; mais, si vous le permettez, j'aurai demain l'honneur d'aller vous voir. A quelle heure, sans vous déranger, pourrai-je me présenter chez vous ?

— Vous savez bien que, pour vous, j'y suis à toute heure, répondit madame Dufranc surprise de ces formules cérémonieuses. Vous êtes venu cent fois chez moi, sans jamais vous inquiéter de l'heure qu'il était.

— Je vois, que vous êtes la grâce même, fit Monestier. Alors j'aurai le plaisir d'aller chez vous demain, à deux heures.

— Comme il vous plaira, dit madame Dufranc, en lui serrant la main.

Henri n'avait rien vu, ni rien entendu. Il offrit le bras à sa mère et rentra avec elle, sans s'apercevoir même du singulier silence qu'elle garda pendant le trajet. En effet, l'excellente dame se creusait la tête, pour chercher l'explication des allures singulières de la famille Monestier pendant cette longue soirée.



— Tout à coup elle tressaillit.

— Est-ce qu'ils auraient sérieusement la pensée de me demander la main de Henri pour Georgette ? se demanda-t-elle.

La bonne dame avait deviné, ainsi que la suite devait lui faire voir.

Henri était absent, lorsque, plus exact qu'une horloge, Monestier sonna à deux heures précises, à la porte de madame Dufranc. Elle le reçut dans le petit mais très élégant salon qu'elle s'était réservé, le jour où elle avait vendu le somptueux mobilier de son mari.

— Chère madame, lui dit-il après avoir pris place sur le fauteuil qu'elle lui avait indiqué du geste, je me suis fort bien aperçu, hier soir, de l'étonnement que vous aviez manifesté, en présence de la façon un peu solennelle avec laquelle je sollicitais de vous cette entrevue.

— C'est vrai, monsieur.

— Je viens vous en donner l'explication, et vous prier de ne pas m'interrompre, avant que je ne vous aie exposé le but de ma visite.

— Je vous le promets, monsieur.

— Je vous l'ai déjà dit cent fois, madame, commença Monestier, je n'ai eu qu'à me louer de l'heureuse inspiration qui m'est venue quand je vous ai proposé de prendre pour élève votre cher Henri. Le zèle et l'ardeur qu'il a montrés m'ont si largement récompensé, que je me considère aujourd'hui comme son obligé, il m'a rendu de tels services, qu'il y aurait de ma part ingratitude à les méconnaître.

— Ces services il vous les devait.

— De grâce ! laissez-moi continuer, fit Monestier. Admettons, puisque vous le voulez absolument, que nous ayons des droits égaux à l'estime l'un de l'autre. Ce sera une raison de plus à vos yeux, je l'espère, pour resserrer davantage les liens qui nous unissent.

La veuve eut un léger tressaillement. Ces paroles semblaient confirmer les soupçons qu'elle avait conçus.

— Ce qu'il y a de certain, reprit l'architecte, c'est qu'Henri a aujourd'hui une position bien assise, que sa clientèle ne peut que s'agrandir et qu'elle s'accroîtra, non seulement par son propre mérite, mais encore par les travaux dont je suis surchargé et dont je suis tout prêt à lui abandonner la direction et les bénéfices. En effet, madame, je me fais vieux. A cinquante sept ans, on n'a plus guère l'agilité nécessaire pour escalader le faite d'une maison, ni pour être à la fois sur tous ses chantiers. En outre, la fortune m'a souri assez gracieusement pour me permettre de vivre dans une modeste aisance, et je ne suis pas assez exigeant pour lui demander davantage. Vous le voyez donc bien, je puis, dès demain, donner à votre fils une situation si belle qu'il n'ait, de son côté, qu'à suivre le courant pour atteindre la richesse.

— En effet, monsieur, c'est plus qu'il ne doit ambitionner à son âge.

— Ce n'est pas tout encore, ma chère dame. Tant que votre fils restera garçon, il n'inspirera pas, vous le savez, la même confiance qu'on aurait en lui, s'il était marié. J'ai donc pensé, à assurer l'avenir de votre cher Henri, de façon qu'il pût recueillir immédiatement les fruits de sa nouvelle position. En même temps que je lui céderais ma clientèle, je lui donnerais une femme. J'ai longuement réfléchi, avant de prendre ce parti ; mais je connais Henri. Non seulement c'est un garçon actif, intelligent, sérieux, à qui la plus brillante carrière est réservée ; mais c'est un homme de tête et de cœur, sobre, économe, qui fera en un mot le modèle des maris. Aussi est-il peut-être le seul à qui, malgré son manque absolu de fortune, je n'hésiterais pas à confier ma fille. Je viens donc vous demander officiellement pour Georgette la main d'Henri Dufranc.

A ces mots, il se renversa sur son fauteuil d'un air satisfait.

Madame Dufranc était fort embarrassée. Certes elle avait prévu cette conclusion, mais c'était précisément ce qu'elle redoutait le plus au monde ! Georgette n'était pas vieille puisqu'elle n'avait pas vingt et un ans, mais elle était affreusement laide. En outre, madame Dufranc la connaissait de longue date. Pas un des défauts de ce caractère acariâtre, envieux et jaloux, ne lui avait échappé. Elle aurait été désolée d'avoir une bru pareille ! Cependant elle ne pouvait pas rompre ouvertement en visière avec un homme envers qui elle avait contracté de si grandes obligations. Pas davantage elle n'avait le droit de refuser, au nom de son fils, l'honneur d'une telle alliance. Qui sait si Henri, séduit par les avantages qu'offrirait une semblable union, n'accepterait par ces brillantes propositions ?

Monestier lut dans ses yeux l'indécision qui s'y reflétait. Il en fut blessé. Il s'attendait, en effet, à trouver plus d'empressement chez madame Dufranc.

Elle aussi devina ce qui se passait dans l'esprit de l'architecte.

— Mon ami, lui dit-elle, je crois inutile de vous dire combien je suis flattée de la preuve d'estime que vous nous donnez. Elle est assurément la meilleure récompense des sacrifices que je me suis imposés pour faire d'Henri un homme utile à la société et digne d'y occuper une place honorable. Je ne négligerai donc pas, dès qu'il sera de retour, de lui répéter vos propres paroles et de vous faire parvenir sa réponse.

— C'est tout ce que je vous demande, chère madame. Avec une autre femme que vous, j'aurais sans doute insisté plus longuement sur les avantages matériels que ce mariage procurerait à votre fils. . . .

— Croyez que je les apprécie à leur juste valeur, mon cher monsieur.

— Je n'en doute pas, ma chère dame. Aussi je vous laisse à vos réflexions. Bien entendu, ceci est absolument entre nous. Je n'en ai parlé à personne : ni à ma femme, ni à mon fils, encore moins à Georgette. Je vous prierai donc, dans tous les cas, de me garder le plus profond secret.

— Une telle recommandation était inutile, mon ami. Nulle plus que moi n'a le respect de la famille et ne tient à sauvegarder son honneur.

Monestier se leva.

— Et dans combien de temps puis-je espérer une réponse ? demanda-t-il.

— Mais. . . balbutia madame Dufranc, je pense que dans quarante-huit heures au plus. . . mon fils. . . .

— Soit, chère madame. Ainsi après-demain, à pareille heure. . . .

— J'aurai l'honneur de vous rendre visite, répondit la veuve.

L'architecte salua gravement et sortit d'un pas mesuré.

Il n'était pas satisfait de la manière dont cette affaire s'engageait. La réserve de madame Dufranc le prenait au dépourvu. Il espérait mieux de sa démarche. Il aurait été l'objet de démonstrations bruyantes qu'il ne s'en serait pas étonné. Il savait cependant bien, lui aussi, à quoi s'en tenir sur le compte de Georgette. Il n'ignorait pas que sa fille était laide et d'un placement difficile. Si encore elle avait été douce et bonne. . . . mais non ! D'elle surtout on pouvait dire que " la figure est le miroir de l'âme. . . ." Or, il faut bien en convenir, le miroir était affreux.

A cinq ou six reprises, Monestier avait essayé déjà de la marier ; mais l'horrible caractère de la pauvre fille était si universellement connu, qu'il rappelait sa laideur au lieu de la faire oublier. Toutes ces tentatives avaient avorté. Vingt fois, il avait songé à la donner à Henri, qu'il appréciait et estimait réellement, mais il avait reculé devant sa pauvreté.

Aujourd'hui il s'y était décidé pour toutes sortes de raisons. La principale et plus importante selon lui était la dot. En mariant Georgette à Dufranc, qui n'avait rien, il n'était pas forcé de délier les cordons de sa bourse. Au lieu de compter une dot onéreuse il céderait purement et simplement sa clientèle à Henri, et, du coup, lui assurerait un revenu de trente mille francs, au bas mot. Il ferait à la fois, sans qu'il lui en coûtât une obole, la fortune de Georgette et celle de son mari.

La combinaison était avantageuse pour tout le monde, pour lui surtout, qui voulait renoncer aux affaires et qui ne pouvait pas garder ses clients en caisse. Voilà pourquoi il avait compté sur un tout autre résultat, en faisant cette démarche auprès de madame Dufranc. Qu'aurait-il dit, s'il avait été là, quand, fidèle à sa promesse, l'excellente mère transmit à son fils les propositions qu'elle avait reçues ?

— Moi ! s'écria Henri. Épouser un monstre semblable ! Jamais de la vie ! Quand elle serait en diamant, je n'en voudrais pas.

Madame Dufranc s'y attendait.

Cependant elle crut qu'il était de son devoir de faire ressortir auprès de son fils les alléchantes perspectives que lui promettait cette solution.

— Non, mère, je vous en prie, interrompit-il, n'insistez pas ! Rien ne me décidera, je vous l'ai dit, à épouser un pareil monstre ; car Georgette est monstre sous tous les rapports. Le visage, le cœur, le caractère, tout a en elle une forme repoussante.

— Songe à ce que te fait perdre un refus ! lui dit-elle en hochant la tête.

— J'y songe mère. Je ne me dissimule même pas que je perds en même temps la clientèle que Monestier m'avait depuis longtemps promise ; mais que voulez-vous ? C'est plus fort que moi ! . . . jamais je ne pourrais surmonter mes répugnances.

—Tu as d'ailleurs tout le temps de la réflexion, mon enfant. Ce n'est qu'après-demain que j'ai promis une réponse à Monestier.

—Oh ! vous pouvez bien la lui porter à l'instant même. Soyez sûre que je ne changerai pas de résolution.

En disant ces mots, il prit dans les siennes les mains de sa mère.

—Voyons, lui dit-il plus doucement, ce n'est pas sérieux. Vous ne voudriez pas que j'introduisisse dans votre maison un démon semblable ! Moi-même, sans que vous m'accusiez de fatuité, je puis prétendre à épouser autre chose qu'une guenon.

L'excellente dame ne put s'empêcher de rire.

—Quant à la situation que je perdrai, que m'importe ? J'ai vingt six ans, de bons bras, d'excellentes jambes, une santé de fer, un peu de talent, dit-on, beaucoup de courage . . . que puis-je demander de plus ? Je ne gagne pas plus de huit ou dix mille francs, c'est vrai ; mais je ne le regrette qu'à cause de vous, ma bonne mère, à qui je voudrais pouvoir rendre au centuple le bien que vous m'avez fait. Soyez tranquille. Ce que vous avait donné l'amour d'un homme, l'amour d'un fils vous le restituera un jour. Je serai quelque chose, je le sens, je vous le dis, je vous l'assure. Je suis trop fier de ce que vous avez fait de moi, pour ne pas vous montrer un jour sur quelle terre vous avez semé vos bienfaits. Ne craignez rien, mère. Que Monestier le veuille ou non, je me ferai un nom, je vous en fais le serment !

La pauvre femme versait de douces larmes en l'écoutant. Ces paroles avaient évoqué des souvenirs bien doux à sa mémoire. Elle aussi, elle rayonnait d'orgueil à travers ses larmes, en entendant ce beau garçon, qui était le fruit de ses entrailles, protester avec tant de noblesse de son courage, affirmer si haut cette confiance en soi, qui est le propre des forts et qui crée les grands hommes.

—Ah ! cher enfant ! lui dit-elle en l'embrassant, que je suis heureuse ? . . . Va, n'aie pas peur de me laisser des regrets. Georgette n'est pas non plus la femme que j'avais rêvée pour toi. Si j'essayais de faire ressortir à tes yeux les avantages de cette alliance, c'est précisément parce que j'avais pressenti ta réponse et que mon devoir était de t'éclairer ; mais tu as raison : tant que tu n'aimeras, je n'ai rien à demander au ciel.

Ainsi fut tranchée cette question délicate.

Le surlendemain madame Dufranc se rendit chez Monestier.

—Mon cher monsieur, lui dit-elle, je viens vous remercier, au nom de mon fils de l'intérêt que vous lui avez témoigné. Il a été plus sensible que moi à cette preuve d'estime et d'affection. Cependant, il m'a chargée de vous exprimer les regrets qu'il éprouve de ne pouvoir pas mieux répondre à la confiance dont vous l'avez honoré. Il ne veut pas se marier encore. Quoi que j'aie tenté pour l'y engager, je n'ai pas pu triompher de ses idées préconçues. J'ose espérer que cette décision n'altérera en rien les excellents rapports que nous avons eus jusqu'à ce jour et je viens protester une dernière fois auprès de vous de notre discrétion absolue.

Monestier fut si abasourdi qu'il ne trouva pas un mot à répondre.

Après avoir vainement attendu pendant quelques secondes une parole de simple politesse, madame Dufranc se leva et sortit.

Depuis longtemps elle était partie, que Monestier demeurait cloué sur sa chaise, à demi suffoqué par l'étonnement et la colère.

Enfin, il bondit de son siège et brandit au milieu du salon son poing fermé.

—Oh ! il me le payera ! s'écria-t-il d'un air menaçant.

En disant qu'il n'avait fait part à personne de sa démarche auprès de madame Dufranc, Monestier avait menti. Il se croyait d'avance si bien assuré du succès, qu'il avait réuni la veuille sa femme, sa fille et son fils, pour leur communiquer le projet qu'il avait formé. Non seulement il n'avait rencontré aucune opposition, mais tous avaient montré une grande satisfaction.

Aussi quand madame Dufranc entra dans le salon, deux jours après, toute la maison était aux aguets.

Après son départ, Monestier alla rejoindre sa femme et sa fille et en présence de Léon raconta ce qui c'était passé.

La nouvelle fut reçue avec stupeur. Léon déclara que tout n'était pas perdu et qu'il se chargeait de voir Henri et de le faire revenir sur sa décision. Il s'habilla et sortit. Au bout d'une demi-heure il se présentait rue Chaptal.

- M. Dufranc, demanda-t-il au concierge.  
 — Il est sorti, cependant si monsieur veut bien revenir à l'heure du dîner.  
 — Eh bien, je reviendrai, promit Léon.

## III

Léon Monestier a joué dans la seconde partie de ce récit un rôle trop important, pour qu'il ne soit pas indispensable d'esquisser en quelques mots sa physionomie et son caractère.

Dès sa plus tendre enfance, il avait été paresseux et mal élevé. A huit ans, il savait à peine lire et écrire et faire incorrectement une page de bâtons. On se décida à le mettre en pension. Malheureusement, non seulement il était indocile, mais il manquait d'intelligence. Il ne montra d'heureuses dispositions que pour ce qui concernait les exercices du corps. Le seul prix qu'il eut de sa vie fut le prix de gymnastique. Il était si universellement détesté pour sa brutalité, que les élèves finirent par former contre lui une sorte de ligue. Dès qu'il se prenait de querelle avec un de ses camarades, tous les autres arrivaient à la rescousse. S'il avait le malheur de frapper, toute la classe tombait sur lui et l'étrillait vertement, en dépit des horions désespérés qu'il prodiguait.

Il avait échoué déjà quatre fois dans son examen de bachelier, que son père s'obstinait à vouloir lui faire passer, quand vint l'âge de son volontariat. Ce fut à peine s'il réunit le nombre de points suffisants pour être admis. Comme il était vaniteux, ce fut dans la cavalerie qu'il s'engagea. Il partit pour Tarbes, où il fut incorporé dans un régiment de chasseurs. Chose étrange il y remplit parfaitement son nouveau métier. Ce n'était plus la discipline émolliente du collège en face de laquelle il se trouvait. Il le savait bien. Aussi fallait-il le voir filer doux devant les ordres qu'il recevait.

Bref, à la fin de son volontariat, il avait couquis seulement les galons de brigadier ; mais son caractère brutal, volontaire et hautain, s'était développé au point d'atteindre des proportions insupportables.

Comme il avait conservé pour l'uniforme un goût exagéré, quoique trop paresseux pour rester soldat, il s'efforça de conserver les allures du métier. Il tailla ses cheveux en brosse, laissa pousser la moustache et l'impériale, fit flotter ses longues jambes dans des pantalons exagérés, se sangla les reins dans une large ceinture de cuir, et boutonna hermétiquement tous ses habits afin de mieux dessiner sa taille.

Monestier avait de belles relations. Il les mit à contribution et finit par trouver à son fils une place de directeur du matériel dans une compagnie de camionnage qui venait de se fonder à Paris. L'emploi convenait merveilleusement à Léon. Il aimait et connaissait les chevaux ; il n'était point forcé de passer une longue journée dans l'atmosphère endormante d'un bureau, enfin il avait assez de loisirs pour ne pas supporter trop durement le poids de la chaîne à laquelle il était attaché. Depuis quatre ans, il s'acquittait de ses fonctions avec assez de régularité. Cela ne lui déplaisait pas. L'odeur du crottin chatouillait agréablement son odorat. Elle lui rappelait le régiment. Il ne lui manquait plus qu'une chose : se marier, et naturellement, faire un bon mariage, si l'occasion s'en présentait. Comme il venait d'atteindre sa vingt-cinquième année, il cherchait vainement autour de lui sur quelle femme jeter son dévolu, lorsque le hasard amena chez lui Leblanc et Renée.

Il la trouva jolie, se renseigna et apprit qu'elle était deux fois millionnaire.

— Voilà mon affaire, se dit-il.

A la fin de l'hiver, Léon était sur le point de se déclarer. Tout à coup, le bruit se répandit, parmi les amis de Renée, qu'elle allait épouser le neveu de son tuteur.

— Sapristi ! jura Léon. J'ai attendu trop longtemps !

Il s'informa aussitôt et apprit que ce bruit était fondé. La première publication des bans avait déjà été faite.

Ce fut un grand désappointement. Il n'était pas éperdument épris, à la vérité, mais il regretta amèrement les quatre-vingt-dix mille livres de rente qui lui échappaient. Le mariage fut célébré. Il eut le courage qui avait manqué à Henri. Il y assista et fut témoin du scandale par lequel se termina cette cérémonie.

Par madame Robillard, il apprit enfin quelles en avaient été les suites.

Comme Henri, il se reprit à espérer.

— Quelle chance ! s'écria-t-il en se frottant les mains. Et comme c'est heureux que madame Marnette soit venue au bal ! Le lendemain . . . Il aurait été bien tard !

Il envisagea alors froidement la situation. Il serait bien allé sur-le-champ soumettre à Leblanc le plan qu'il avait conçu, mais il préféra patienter une semaine.

Ce fut sur ces entrefaites que Monestier entreprit de faire auprès de madame Dufranc cette démarche dont il augurait des résultats si favorables. Léon fut plus froissé encore que son père du refus qu'il essayait. Il se figura qu'il suffirait d'avoir une entrevue avec Henri pour le contraindre à épouser Georgette. Aussi ne manqua-t-il pas de se présenter, vers six heures, ainsi qu'il l'avait dit au concierge.

Henri venait de rentrer. Il n'était pas encore monté chez sa mère et parcourait les lettres qui lui étaient parvenues dans la journée. Il fut un peu étonné de voir le fils Monestier pénétrer dans son cabinet.

Celui-ci s'assit sans façon.

— J'espère, mon ami, que personne ne peut nous entendre, fit-il, en promenant autour de lui un regard circulaire.

— Personne, soyez tranquille.

— C'est que j'ai une petite explication à vous demander.

— Je suis à vos ordres, mon cher.

— Il s'agit de Georgette, fit Léon à voix basse.

— Bien. Après ?

Ce sang-froid déconcerta quelque peu l'ancien hussard.

— Mon ami, reprit-il pourtant, mon père m'a transmis la réponse que madame Dufranc lui a apportée dans la journée. Ne pouvant pas y croire, je suis venu chercher auprès de vous la vraie vérité.

— Quelle vérité ?

— Pourquoi ne voulez-vous pas épouser ma sœur ?

— Parce que je ne veux pas me marier.

— Et pas pour d'autre raison ?

— Pas d'autre.

— Hum ! toussa Léon d'un air incrédule, car il pensait bien que ce n'était pas la seule. J'ai peine à vous croire. . . .

— Pourquoi ? M'avez-vous quelquefois surpris en flagrant délit de mensonge ?

— Je ne prétends pas cela, mais je crois que vous n'avez pas assez pesé la situation à laquelle vous renoncez. Mon père vous a-t-il dit qu'il vous céderait sa clientèle ?

— Parfaitement, mais il affirmait en même temps n'avoir parlé de ce projet à qui que ce fût. Ce n'est donc pas vrai ? Vous en étiez donc instruit ?

Léon se mordit les lèvres.

— Oui, à moi, mais à moi seul, il en avait touché quelques mots.

— Et alors vous êtes venu chercher ici la même réponse que ma mère vous a donnée ? demanda Henri étonné. Avouez que c'était bien inutile.

— Pas tant que vous le croyez, répondit l'ancien hussard d'un air pincé, parce que je n'admets pas que ce refus soit votre dernier mot ; parce que je ne souffrirai pas que vous fassiez à ma famille un pareil affront.

Henri se prit à sourire.

— Non, je ne le souffrirai pas ! répéta Léon, en frappant le bureau de son poing fermé.

Les sourcils du jeune architecte se contractèrent. Un feu soudain s'alluma dans son œil noir. Mais il haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous êtes fou, je pense ? dit-il à Léon avec une froideur apparente.

— Non, je ne suis pas fou, et la preuve c'est que vous épouserez Georgette ou que vous me rendrez raison de votre impertinence.

— Ah ! si c'est sur ce ton-là que vous le prénez, c'est différent, fit Henri avec un rire nerveux. Je me sens bien plus à l'aise pour vous répondre.

— A la bonne heure ! dit Léon.

— Apprenez donc, cher ami, que je n'épouse pas votre sœur parce que cela ne me plaît pas et que nulle puissance au monde ne me fera changer d'avis.

— Alors vous me rendrez raison, répliqua l'ancien hussard.

— Je ne vous rendrai pas raison, parce que je ne vous ai pas offensé.

— Ainsi vous refusez de vous battre avec moi ? demanda Léon furieux.

— Absolument.

Léon s'était levé dans une attitude menaçante. Henri s'était levé aussi. Ils se défiaient tous les deux du regard. Une scène violente allait certainement éclater, lorsque Léon reprit subitement dans le fauteuil la place qu'il y occupait tout à l'heure.

Henri resta debout, prêt à tout.

—Voyons, reprit Léon, causons tranquillement. Nous sommes de vieux amis ; il me serait désagréable de me brouiller avec vous. Tenez, je vais vous dire quel rêve j'avais fait ? Vous connaissez mademoiselle Borland.

—Oui, dit Henri, qui dressa l'oreille.

—Vous savez ce qui lui est arrivé ?

—Je le sais, répondit Henri.

Et, tout bas, il se demandait :

—Où diable veut-il en venir et que vient faire Renée dans cette affaire ?

—Eh ! bien, mon cher, si vous aviez été plus assidu à nos soirées de cet hiver, continua Léon, vous auriez pu remarquer que Renée me plaît beaucoup. J'ajouterai que j'avais l'intention formelle de demander sa main, quand son imbécile de tuteur l'a forcée à épouser son neveu. Aussi, à présent que ce mariage est nul de plein droit, je reprends mes prétentions au point où je les avais laissées et, dans quelques jours, je suis décidé à faire ma demande. Comprenez-vous ? fit-il en se tournant vers Henri.

—Pas encore, répondit celui-ci, les dents serrées.

—Comment ! Vous ne comprenez pas ? C'est pourtant bien clair. Comme il n'est pas probable, après l'esclandre à laquelle nous avons assisté, qu'on refusera la main de Renée à quiconque la demandera, je suis à peu près certain de réussir. Dès lors, j'épouse Renée, vous épousez Georgette, nous faisons les deux noces ensemble et nous nous en fourrons jusque-là.

En disant ces mots, il se coupa d'un geste la figure en deux, à la hauteur de la bouche.

—Eh bien ? Qu'en dites-vous ? interrogea-t-il. Cela vous va-t-il ?

Les rôles étaient intervertis. Maintenant c'était Henri qui avait peine à se contenir. La fatuité de ce bellâtre de caserne avait fini par l'exaspérer.

—Cela ne me va pas plus qu'avant, répondit-il sèchement.

—Ainsi vous refusez toujours ?

—Toujours.

—Même de me rendre raison ? Vous voulez donc que je me porte sur vous à des voies de fait, pour châtier votre lâcheté ?

—Misérable ! ne vous avisez pas de l'essayer, rugit Henri, dont la colère éclata enfin comme un tonnerre. C'est un duel que vous voulez ? Soit, vous l'aurez. Aussi bien je suis las de voir une caricature comme vous insulter un homme de cœur. Vous aviez donc cru que vos bravades de croquemitaine allaient m'effrayer ? Tenez, vous me faites pitié ! Demain matin je vous enverrai mes témoins. Maintenant, faites-moi le plaisir de quitter la place.

—Enfin ! ricana Léon. Vous vous décidez ? Ce n'est pas dommage ! Vous y avez mis le temps !

A ces mots, Léon s'éloigna en ricanant. Ce qui ne fut pas le moins bizarre en la circonstance, c'est qu'Henri qui, tout à l'heure trouvait ce duel stupide, et qui avait raison, le désirait à présent avec une ardeur non pareille. Enfin, ce qu'il y avait de plus bizarre encore, c'est qu'ils ne se battaient pas tous les deux pour le même motif. Tandis que Léon prétendait venger Georgette, Henri avait à cœur de venger Renée.

Un quart d'heure après, Henri montait chez sa mère pour déjeuner. Il avait eu le temps de se calmer ; mais il ne put dissimuler entièrement les préoccupations auxquelles il était en proie.

Dès que le repas fut terminé, il prétexta des rendez-vous urgents et sortit. L'heure n'était pas très bien choisie pour se mettre en quête de témoins. Cependant il avait songé à deux de ses anciens camarades, dont l'un était lieutenant dans un régiment de ligne et dinait tous les soirs chez sa mère, quand le service ne l'en empêchait pas. L'autre était un simple rentier, qui n'avait rien à faire et que, par conséquent, on trouvait bien rarement chez lui. Par un bonheur extraordinaire il les trouva tous les deux ; d'abord le lieutenant Blanchard puis le rentier Moricet. Après leur avoir expliqué l'affaire on prit rendez-vous rue Chaptal à neuf heures du matin. Le lendemain, à neuf heures précises, le lieutenant sonnait à sa porte. Cinq minutes après, parut Moricet.

—Ah çà, voyons, dit Blanchard, que décides-tu ? Veux-tu que nous essayions de faire entendre raison aux amis de Monestier ? Veux-tu que nous brusquions les choses ?

—Cela ne me regarde pas, fit Henri. Je remets mon honneur entre vos mains : c'est à vous de trancher la question. Soyez certains d'avance que je me soumettrai à tout ce que vous aurez arrêté.

Blanchard et Moricet sortirent et se rendirent chez Monestier, qu'ils trouvèrent fumant des cigarettés avec deux anciens volontaires de son régiment.

Moricet essaya de les raisonner et de leur démontrer l'absurdité de cette querelle.

—Car enfin, disait-il, si l'on se battait en duel toutes les fois qu'on manque un mariage, la moitié de la France passerait sa vie à assassiner l'autre moitié.

—Je me fiche pas mal de cette moitié-là, répliqua Léon. Tant pis pour elle !

Les témoins se montrèrent également très cassants. Entre un consentement écrit ou un duel, il n'admettait pas le moindre compromis.

Blanchard revendiqua du moins pour celui qu'il représentait le choix des armes.

—Non seulement on le force à se battre malgré lui, disait-il, mais on est venu le provoquer, le menacer, l'insulter chez lui. Donc il est l'offensé.

On lui accorda ce qu'il demandait. Alors il choisit l'épée. On convint ensuite que le duel durerait tant qu'un des deux adversaires ne serait pas hors de combat. Le rendez-vous fut fixé pour quatre heures, en Châtillon et Fontenay aux-Roses, à l'étang de Plessis-Piquet. Blanchard et Moricet allèrent rendre compte à Henri du résultat de cette entrevue.

—Fort bien, dit-il. A trois heures j'irai vous prendre au café Riche avec une voiture.

Toute chose ainsi réglée, Henri expédia ses affaires courantes et écrivit à sa mère une lettre qu'il laissa sur son bureau, bien en évidence, dans laquelle il lui racontait les violences dont il avait été l'objet de la part de Léon, et s'excusait de ne lui en avoir rien dit, ne voulant pas lui causer d'inutiles alarmes, dans le cas où l'issue du combat lui serait favorable.

A deux heures et demie, il sortit, se rendit chez un loueur de voitures de la rue de Boulogne, fit atteler un landau, et alla chercher ses amis. Moins d'une heure après, ils arrivaient à l'entrée de Fontenay-aux-Roses, descendant de voiture et se dirigeaient à pied vers l'étang. La saison n'était pas avancée. Il y avait fort peu de monde à la campagne. Aussi ne rencontrèrent-ils pas beaucoup de promeneurs. Ils arrivèrent les premiers au rendez-vous,

—A propos ! fit Blanchard, as-tu fait des progrès en escrime, depuis que nous avons quitté le collège ?

—Moi ! je ne m'en suis même pas occupé.

—Diable ! c'est que tu n'étais pas de première force autrefois !

—Bah ! pourvu que je me tième proprement sous les armes... Dieu fera le reste.

—Oui, dit Blanchard, pourvu qu'il n'ait pas autre chose à faire.

Aussitôt parut Léon, assisté de ses deux témoins. Après un salut cérémonieux, on se mit en quête d'un terrain favorable. Le temps était admirable. Le printemps était en pleine sève. Les arbres et les arbustes étaient couverts de feuilles naissantes : quelques fleurs sauvages s'épanouissaient aux premiers rayons du soleil et répandaient dans l'air leurs parfums odorants. Le bocage avait un silence mystérieux que troublait seul le chant des oiseaux, saluant de leurs cris joyeux le réveil de la nature endormie. Quelques rares paysans regardaient passer le cortège à la dérobée et jetaient leurs yeux inquiets sur le long fourreau de serge verte, dans lequel étaient enfermées les épées que Blanchard avait apportées. Le terrain était sec et résonnait sous le pied. Il aurait été impossible de choisir un meilleur jour que celui là pour se couper avantageusement la gorge. Enfin Blanchard s'arrêta dans une clairière, qui pouvait mesurer cinquante ou soixante mètres de superficie.

—Que vous en semble ? demanda-t-il aux témoins de Monestier.

—C'est parfait, répondirent-ils à la fois.

Alors eurent lieu les préparatifs du combat. Tandis qu'Henri et Léon mettaient habit bas et relevaient la manche droite de leur chemise entr'ouverte, Blanchard sortait les épées de leur fourreau et les tendait aux témoins de Monestier, qui les examinaient avec soin.

On plaça ensuite les deux adversaires, on leur mit en main les épées.

—Allez, messieurs, dit enfin Blanchard.

Henri se tenait parfaitement sous les armes. Ses témoins se rassurèrent un peu, en le voyant parer assez habilement les cinq ou six bottes successives que Léon lui porta. Malheureusement, il ne songeait pas à riposter, ou plutôt il ne le savait pas, car son adversaire s'était découvert à deux ou trois reprises et aurait pu être facilement atteint.

Le premier engagement dura sept minutes, sans amener aucun résultat. Un repos fut jugé nécessaire. Blanchard s'approcha d'Henri et lui fit à voix basse quelques

observations. Henri les accueillit par un signe de tête affirmatif. L'officier donna de nouveau le signal et les combattants tombèrent en garde.

A peine les épées étaient elles engagées qu'Henri, désireux d'en finir, voulut écarter l'épée de Munestier pour lui porter un coup droit ; mais son poignet avait manqué de la vigueur et de l'habileté nécessaires. En se fendant il rencontra la pointe de l'épée de son adversaire et s'enferra l'avant bras avec une telle violence, que la lame ploya sous le choc. On suspendit le combat. Après avoir examiné la blessure, les quatre témoins furent obligés de reconnaître que M. Dufranc n'était plus en état de tenir l'épée. Suivant les conditions arrêtées, le duel cessa et l'honneur fut déclaré satisfait de part et d'autre.

Léon s'avança au-devant d'Henri et lui tendit la main.

— Mon cher ami, lui dit-il, je suis aux regrets de ce qui est arrivé ; mais vous comprenez . . . un ancien soldat comme moi . . . je ne pouvais pas faire autrement.

Henri avait bonne envie de lui tourner le dos ; mais le mouvement auquel avait obéi Léon, les regrets qu'il exprimait, désarmèrent sa colère.

Il mit sa main dans la sienne.

— Avouez que cette comédie-là était bien inutile, dit-il avec un peu d'amertume.

Blanchard et Moricet l'entraînèrent.

— Pourras-tu regagner la voiture à pied ? lui demanda l'officier.

— Je l'espère bien.

— Tu ne souffres pas trop ?

— Cela me brûle horriblement, voilà tout.

— Ce n'est rien, mon cher. Ma foi ! Te l'avouerai-je ? je suis presque heureux que tu en sois quitte à si bon marché ! Décidément, tu n'es pas fort à l'escrime. Tu feras bien de retourner à la salle pendant quelque temps.

En repassant devant l'étang de Plessis-Piquet, Moricet releva la manche d'Henri, lava soigneusement la blessure et y appliqua son mouchoir imbibé d'eau.

Puis ils continuèrent leur chemin et rejoignirent le landeau qui les attendait.

Il n'était pas encore six heures lorsque Henri rentra chez lui.

Avant qu'il eût le temps d'ouvrir la porte de son appartement, sa mère parut et se jeta dans ses bras.

— Enfin, c'est toi ! s'écria-t-elle, haletante. Ah ! quelle peur tu m'as faite ! Depuis deux heures, je ne vis plus.

La pauvre dame était, en effet, toute bouleversée. Par hasard elle était descendue chez son fils dans la journée, — ce qui ne lui arrivait jamais d'ordinaire, — et avait trouvé sur le bureau le billet qu'il lui avait adressé.

Précisément, depuis la veille, elle était en proie à une inquiétude mortelle. C'était poussée par de sinistres pressentiments qu'elle était allée chez Henri. On juge donc quelle révolution s'opéra en elle à la lecture de cette lettre ! Son fils était en danger de mort, et elle ne pouvait pas lui venir en aide ! Ah ! si elle avait su où ce duel sanglant avait lieu, comme elle aurait couru se jeter entre les deux épées ! Mais elle ne savait rien. Il fallait qu'elle attendit dans une immobilité stérile l'issue de ce combat homicide, elle dont le cœur se déchirait et qui souffrait mille morts à la fois !

Elle se penchait à la fenêtre et ne cessait d'interroger des yeux la rue déserte.

Lorsqu'elle vit s'arrêter la voiture devant sa porte et descendre Henri, appuyé sur les épaules de ses deux amis, elle manqua de se trouver mal.

— Il est blessé ! s'écria-t-elle.

Elle tomba sans forces sur un fauteuil, puis, surmontant cette faiblesse passagère, elle courut vers la porte, qu'elle ouvrit.

— Qu'as-tu ? lui dit-elle, après l'avoir embrassé.

— Rien, répondit Henri d'une voix dolente. Une simple égratignure au bras . . .

Cependant il souffrait beaucoup. La douleur cuisante qu'il éprouvait s'était accrue pendant le trajet.

— Avez-vous un médecin, madame ? demanda Blanchard.

— C'est vrai ! je n'y pensais pas ! dit la pauvre mère affolée.

Madame Dufranc envoya chercher aussitôt un docteur, qui demeurait à l'extrémité de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Ce n'était pas le sien, mais elle avait eu recours à lui, trois ou quatre fois, dans des cas urgents. Le médecin arriva dix minutes après. Il examina la blessure . . . Ce n'était rien qu'une longue déchirure. Une artériole avait été brisée ; mais cela ne présentait aucun danger. Avec un pansement, matin et soir, pendant les



premiers jours, et le bras en écharpé durant une quinzaine, Henri serait complètement rétabli.

—Encore, ajouta le docteur, cela ne l'empêchera pas d'aller et venir, à la condition qu'il ne se fatigue pas trop.

Après avoir fait le premier pansement, il s'éloigna. Henri, visiblement soulagé, adressa à ses amis de chaleureux remerciements, auxquels madame Dufranc joignit les siens avec une cordialité toute maternelle. Pendant la soirée, le blessé eut un peu de fièvre, mais la nuit en eut raison et se passa dans le calme le plus profond. Le lendemain matin le second pansement terminé et Henri ne souffrait presque plus. Il put recevoir ses clients qui, lui voyant le bras en écharpe, s'informèrent des causes de cet accident. Il leur répondit qu'il avait fait une chute, mais que cela ne présentait aucune gravité. Quant à madame Dufranc, elle était furieuse contre les Monestier. La conduite brutale et bête de Léon l'avait exaspérée.

—Ah ! c'est un scandale qu'il a cherché, se disait-elle. Eh bien ! il l'aura.

Elle s'habilla après déjeuner, alla faire une visite à tous ses amis et leur raconta ce qui s'était passé. Chacun en fit gorge chaude. Deux jours après, tous ceux qui, de près ou de loin, connaissaient les Monestier, répandaient cette sottise et riaient à leurs dépens. Monestier, aux oreilles de qui parvinrent ces bruits fâcheux, entra dans une grande colère contre son fils. Léon reçut cette bordée d'injures avec un haussement d'épaules.

—Tiens, tu n'entends rien aux affaires d'honneur, dit-il en pivotant sur ses talons. Et il s'en alla. Une telle réponse n'était pas faite pour calmer Monestier. Si son courroux était si grand, c'est qu'il sentait bien que sa fille était compromise et qu'elle devenait de plus en plus difficile à marier. Malheureusement le mal était sans remède. Il fallait bien s'y résigner. Georgette n'avait pas dit grand'chose ; mais elle était intérieurement humiliée de l'échec éclatant qu'elle avait essuyé, et s'en prenait à tout le monde des difficultés que sa laideur et son mauvais caractère lui suscitaient. Pendant ces quelques jours, Leblanc et Renée avaient eu le temps de ce recueillir et d'envisager plus froidement la situation.

Aussi, après avoir passé quelques jours dans une retraite absolue, Renée ne jugea-t-elle pas à propos de se condamner plus longtemps à cette inutile réclusion. De ce mariage, il ne résultait pour elle aucune honte. Elle pouvait invoquer le témoignage de Leblanc lui-même, pour affirmer qu'elle y avait toujours été hostile, qu'elle avait résisté, qu'elle n'avait surmonté ses répugnances que pour donner à son tuteur la preuve de reconnaissance qu'il avait exigée d'elle.

Dans tous les cas, ce mariage lui avait fait contracter des obligations envers tous ceux qui, par leur présence, lui avaient témoigné leurs sympathies. Elle résolut donc de faire visite à ses amis et se garda bien, sur la liste qu'elle dressa, d'oublier le nom de madame Dufranc.

#### IV

On le voit, Renée était à la fois une tête et une volonté. Nul découragement ne l'avait atteinte. Elle ne perdait pas de vue le but qu'elle poursuivait depuis bientôt huit mois. Cependant ce ne fut pas par madame Dufranc qu'elle commença ses visites.

Leblanc, à qui elle avait communiqué ce projet, ne s'y était pas opposé. Il lui avait demandé seulement la permission de ne pas l'accompagner.

La jeune fille, — car toute mariée qu'elle était, on ne pouvait pas l'appeler la jeune femme, — emmena donc sa femme de chambre et, comme elle désirait, avant tout, savoir à quoi s'en tenir sur tous les bruits auxquels ces événements avaient donné lieu, ce fut chez madame Robillard qu'elle se rendit tout d'abord.

La bavarde limonadière ne se fit pas prier, elle l'assura que tout le monde la plaignait sincèrement. Pas une voix ne s'était élevée pour l'accuser, excepté celle de Georgette. Encore, madame Dufranc l'avait-elle relevée vertement !

—Et qu'a-t-elle dit ? interrogea la jeune fille avec curiosité.

Madame Robillard lui répéta mot pour mot le dialogue assez vif auquel elle avait assisté.

—Mais au fait ! s'écria la vieille coquette. Puisque nous parlons des Dufranc... Vous ne savez pas tout....

—Tout quoi ? demanda Renée.

—L'histoire de son mariage.... de son duel....

—Un mariage ! Un duel ! s'écria la pauvre enfant, dont le cœur faillit éclater. Que signifie ? . . .

Cette question fut un véritable coup d'éperon pour la verve cancanière de madame Robillard. Sans omettre aucun détail, avec une ironie parfois plaisante et qui fit sourire la jeune fille, elle raconta le refus d'Henri, le dépit de Georgette, la fureur de Monestier, la stupide provocation qui en avait été la suite.

—Fort heureusement, dit-elle en terminant, la blessure d'Henri n'est rien. Une simple écorchure au bras.

Renée avait appris tout ce qu'elle voulait savoir.

Pendant deux jours encore, elle continua ses visites. Le troisième jour, elle se rendit chez madame Dufranc.

Tandis que sa femme de chambre s'asseyait dans l'antichambre, la domestique la fit pénétrer dans le salon en l'assurant que "madame ne tarderait pas à rentrer."

Renée s'assit sur une chaise, et, promena autour d'elle un regard curieux.

Comme en attendant, elle examinait avec surprise les meubles de bon goût et les objets d'art de haute valeur qui ornaient la pièce, la porte du salon s'ouvrit et Henri parut sur le seuil.

—On m'a dit que vous étiez ici, madame, et je suis venu vous prier de vouloir bien excuser ma mère. . . . elle est à deux pas d'ici. . . . chez sa couturière. . . . elle va revenir dans un instant. . . .

Renée s'était levée, très émue. Son premier regard s'était arrêté sur le bras d'Henri, que soutenait une large bande de taffetas noir.

—Je suis heureuse de voir que votre blessure ne vous fait pas trop souffrir, monsieur, lui dit-elle.

Il demeura stupéfait.

—Ah ! balbutia-t-il. Vous savez. . . . .

—Oui, monsieur, on m'a raconté l'origine de ce duel étrange.

—Oh ! ne vous gênez pas, madame. Vous pourriez dire ridicule. Tous nos amis en ont assez ri !

—Je ne me le permettrais pas, monsieur. Non seulement j'aurais mauvaise grâce à insulter au malheur des autres, moi qui viens d'être si cruellement frappée ; mais encore je n'aurais jamais le courage de rire, dans une circonstance où il s'est agi de la vie d'un homme que j'estime et que j'. . . .

Elle s'arrêta brusquement, n'osant pas prononcer le mot auquel son premier mouvement l'avait entraînée. Elle devint rouge comme une cerise, baissa les yeux et se détourna.

—De grâce, madame ! supplia Henri, ne vous repentez pas de ce que vous allez dire. Il m'aurait été si doux d'entendre tomber ce mot d'une autre bouche que celle de ma mère.

Il y eut entre Renée et Henri un court silence. Enfin ce dernier reprit :

—Mais vous, qui m'estimez et m'aimez, madame,— j'entends de bonne amitié, ajouta-t-il,— m'avez-vous aussi condamné comme les autres à propos de ce mariage ?

—De quel droit l'aurais-je fait, monsieur ? demanda-t-elle vivement. Et de quoi vous aurais-je blâmé ?

—De ce que m'a reproché presque tout le monde, mes connaissances, mes amis, ma mère elle-même. . . . .

—Comment ! Madame Dufranc. . .

—Non, j'ai tort de l'accuser. Ma mère ne m'a pas précisément poussé à ce mariage ; cependant, en me faisant part de la recherche flatteuse dont j'étais l'objet, elle n'a pas manqué de faire ressortir à mes yeux les immenses avantages qui résulteraient pour moi de cette combinaison. Ce sont aussi ces avantages qu'on ne me pardonne généralement pas d'avoir repoussés. Et, comme je demandais à mes amis si, dans leur position ils auraient eu le courage qui m'a manqué, ils m'ont tous répondu que non. C'est tout simple, poursuivit Henri, ils n'ont pas besoin, pour vivre, de faire des bassesses, eux ; mais ils trouvent tout naturel que j'en commette, moi !

Et en parcourant le salon, en proie à une extrême agitation :

—Pardon, madame, reprit-il presque aussitôt, si je vous ennuie de ces détails, qui vous sont certainement indifférents ; mais vous êtes une des personnes à l'estime desquelles je tiens le plus et vous m'avez adressé tout à l'heure de si bonnes paroles, que je vous considère comme une amie.

—Et vous avez raison, monsieur, répondit vivement Renée. Aussi quelque peu d'autorité que mon opinion puisse avoir auprès de vous, je suis d'avis que vous avez bien fait, si ce mariage répugnait à la fois à vos inclinations et à vos principes.

—Vrai ? fit joyeusement Henri. Ainsi vous n'êtes pas de ceux pour qui l'argent soit le premier de tous les biens ?

—Je suis de ceux pour qui le cœur est tout, dit nettement la jeune fille. C'est justement parce que mon cœur n'entraît pour rien dans l'union à laquelle me contraignait M. Leblanc, que j'ai résisté énergiquement, jusqu'au jour où, faisant appel aux bontés dont il m'avait comblée, aux soins qu'il m'avait prodigués, au dévouement avec lequel il avait risqué sa vie pour sauver la mienne, il a positivement réclamé le prix de ce qu'il avait fait pour moi. Ce jour-là, afin d'acquitter la dette de reconnaissance que j'avais contractée, j'ai dit oui. Hélas ! vous savez de quels regrets éternels j'ai failli payer ma condescendance ! . . . Et quand je pense que, moi aussi, on m'a accusée de cupidité, qu'on a osé prétendre que je convoitais les millions de ce misérable . . . Ah ! si l'on avait pu lire dans ma pensée . . . m'ouvrir le cœur pour savoir ce qu'il contenait d'amertume . . . Vous le voyez bien, monsieur : personne, mieux que moi, ne peut compatir à ce que vous avez souffert.

À ces mots, qui contenaient la justification de sa conduite, elle courba la tête et poussa un douloureux soupir.

—Oui, fit tristement Henri, la calomnie n'épargne personne. Et pourtant, vous deviez vous croire bien à l'abri de ses flétrissures, vous qui possédez une si grosse fortune, qu'elle serait un épouvantail pour certains esprits timorés . . .

—Ah ! si vous saviez combien elle me pèse, monsieur, s'écria Renée. On ne parle jamais de moi sans qu'il ne soit question de mes millions. Tenez, peut-être ne me croirez-vous pas, monsieur Henri, mais, je vous le jure, je regrette presque que ce Fournier n'ait pas pu emporter toute cette fortune.

—Par exemple ! se récria Henri.

—Oui, monsieur, car il n'en serait plus question, aujourd'hui, il n'en serait plus question, surtout entre nous !

—Excusez-moi, madame. C'est une maladresse que je déplore ; mais je partage si absolument vos idées que je suis tenté de regretter avec vous les précautions dont votre père et votre tuteur vous ont entourée. Au lieu d'être une riche héritière, vous ne seriez plus qu'une femme jeune, belle, instruite, charmante, gracieuse, aimable et bonne, à la main de laquelle le plus humble pourrait prétendre, sans qu'on l'écrasât sous le mépris de soupçons ignobles. Ah ! s'il en était ainsi, madame, je ne serais pas seulement pour vous un ami, j'en ai bien peur

—Que seriez-vous donc ? demanda-t-elle, délicieusement émue.

—Je serais un amant, continua-t-il à demi-voix, en lui saisissant la main. J'obéirais à l'irrésistible penchant qui me pousse vers vous, j'admirerais, sans me détourner l'éclat de votre admirable beauté, je m'enflammerais au feu de vos regards pénétrants, je rayonnerais du sourire de vos lèvres roses, je m'enivrerai du contact de votre main d'enfant, du parfum de votre haleine embaumée et . . . qui sait . . . je trouverais peut-être la force de vous le dire . . .

Il allait se jeter à ses genoux, car, à mesure qu'il s'échauffait, chancelaient ses héroïques résolutions, quand la porte d'entrée s'ouvrit et se referma bruyamment.

Presque aussitôt, madame Dufranc pénétra dans le salon et s'avança rapidement au-devant de la jeune fille.

Toute rouge, toute confuse, encore sous le coup des douces émotions qui la pénétraient, Renée se leva et s'inclina gracieusement devant madame Dufranc.

Ah ! combien elle regrettaient que l'excellente dame n'eût pas été retenue cinq minutes de plus par sa couturière ! Henri aurait enfin laissé échapper jusqu'au bout l'aveu de son amour, et, du train dont allaient les choses, l'accord se fût bien vite établi entre les deux jeunes gens.

Madame Dufranc s'excusa longuement de s'être fait attendre, ce qui leur permit de se remettre de cette surprise.

Renée la remercia de son indulgence et de la chaleur avec laquelle elle avait pris sa défense chez les Monestier.

La mère d'Henri l'assura de son amitié.

—Maintenant que vous connaissez le chemin de la rue Chaptal, ajouta-t-elle, j'espère que vous y viendrez quelquefois.

—Si vous le permettez, madame, j'en serai heureuse et fière, répondit la jeune fille

—Pourquoi fière ? demanda madame Dufranc.

—Parce que votre aimable insistance me prouve que le malheur qui m'a frappée ne m'a rien fait perdre dans votre estime, madame.

—Au contraire, mon enfant. Mon estime s'est augmentée de toute la sympathie que m'inspire votre situation. Et puisque nous abordons ce sujet épincieux, voulez-vous permettre à mon âge et à mon expérience de vous parler en amie ?

—Je le crois bien ! s'écria Renée en se rapprochant.

—Eh bien ! que comptez vous faire ? On m'a dit que ni vous, ni madame Fournier, vous n'aviez porté plainte.

—C'est vrai, madame.

—Cependant, vous ne pouvez pas porter éternellement le nom de cet aventurier.

—Vous avez raison, madame ; mais j'ai ressenti une joie telle de me retrouver libre, après les mortelles angoisses qui m'avaient assaillie pendant un mois, que, sur le moment je n'ai songé qu'au bonheur dont me remplissait le sentiment du danger auquel je venais d'échapper.

—Je conçois cela, mon enfant, mais il est impossible que cela vous suffise. Si votre cœur est resté libre, il ne le sera probablement pas toujours. Il faudra bien un jour ou l'autre demander l'annulation de votre mariage. Aussi, croyez-moi, n'attendez pas pour cela que quelqu'un vous demande votre main. Dès à présent, rendez-vous libre. Non seulement c'est votre droit, mais c'est votre devoir.

—Je le sais, madame. Aussi, si je n'avais écouté que mon tuteur, je n'aurais pas hésité ; mais madame Marnette est venue me prier au nom de sa sœur et je lui promis le silence.

—Vous avez eu tort, mon enfant. Je conçois que madame Fournier, pour l'honneur du nom qu'elle porte, ainsi que ses enfants, ait eu le désir d'étouffer cette affaire ; mais elle ne saurait exiger de vous un silence éternel. Il ne peut pas y avoir deux madame Fournier. Je crois plutôt qu'animée d'une impardonnable indulgence, elle a voulu assurer la fuite de ce misérable.

—C'est également mon avis, madame. Aussi ne me suis-je pas engagée pendant un délai déterminé.

—Vous avez bien fait. Alors vous conservez la faculté d'agir quand bon vous semblera. Eh bien ! à votre place, je n'hésiterais pas une minute de plus.

A ces mots, madame Dufranc se tourna vers son fils :

—Voyons, Henri, fit-elle. Tu ne dis rien ? Viens donc m'aider à convaincre cette enfant qu'elle doit dénouer au plus tôt cette situation équivoque. Ne serait-ce pas ton sentiment par hasard ?

Le jeune architecte écoutait en silence. Tout ce que sa mère avait dit, il le pensait, mais il n'aurait pas osé l'exprimer. Sans le savoir, madame Dufranc plaidait pour lui une cause gagnée d'avance. Aussi n'avait-il pas jugé nécessaire d'intervenir. Il se contentait d'admirer Renée, dont la jeunesse et la beauté n'avaient jamais produit sur lui tant d'impression que depuis qu'il avait failli la perdre.

—Assurément, répondit-il à l'interpellation directe faite par sa mère, mademoiselle Renée ne peut pas porter plus longtemps ce nom flétri.

Ces paroles décidèrent du sort de Renée.

Après avoir remercié madame Dufranc de l'amitié qu'elle lui témoignait, elle rentra chez elle et déclara à Leblanc qu'elle ne s'opposait plus à ce qu'il fit le nécessaire pour lui rendre la liberté.

—Sois tranquille, lui répondit le vieillard avec une joie secrète, j'espère que cela ne tardera pas.

—Est-ce que vous auriez déjà commencé les poursuites ?

—Pas encore, mais rassure-toi. Dans quelques jours nous aurons du nouveau. Tu peux donc, dès demain, sous prétexte d'aller prendre des nouvelles de ta cousine Marie, prévenir Henriette qu'elle ne doit plus compter sur une complaisance coupable. Si cette démarche te répugne, je la ferai moi-même, ajouta-t-il.

—Du tout, répondit Renée. Mieux vaut encore qu'elle vienne de moi.

—Comme il te plaira, fit Leblanc en l'embrassant.

Il la regarda disparaître dans sa chambre et regagna la sienne, en se frottant les mains. Pour expliquer la satisfaction du vieillard, nous raconterons ce qui était arrivé pendant la visite de la jeune fille chez les Dufranc.

Ainsi qu'il l'avait dit à Henri, Léon Monestier avait résolu de demander la main de Renée. En conséquence, il était venu, le jour même, faire une visite à M. Leblanc.

Dans une assez longue conversation, il démontra aussi clairement que possible, à l'ancien négociant, la certitude qu'il avait que Fournier s'était réfugié à Bruxelles.

Leblanc était stupéfait.

— Savez-vous que vous feriez un excellent agent de police ! s'écria-t-il.

— Je ne dis pas le contraire, fit Léon avec une feinte modestie ; pourtant je ne consentirais jamais à jouer un rôle semblable, si mon bonheur n'en dépendait pas.

— Votre bonheur ! répéta le vieillard confondu.

— Oui, monsieur.

— Je ne vous comprends pas, dit Leblanc.

— Vous sentez bien, monsieur, reprit Léon, que ce n'est pas uniquement par amour de l'art que je veux me mettre à la recherche de Fournier et le faire arrêter. Le métier de policier n'a rien qui me séduise. Je n'ai d'ailleurs jamais eu de vocation que pour ne rien faire.

— Mais alors dans quel but . . .

— Comment ! Vous ne le devinez pas ? Eh bien ! mon cher monsieur, j'aime votre pupille et je viens, en échange du service que je me propose de vous rendre, vous prier de m'accorder sa main.

Le vieillard tressaillit.

Quelle plus belle occasion se présenterait jamais de se venger du coquin qui l'avait joué ? Il ne manquait pas à l'engagement qu'avait pris Renée et auquel il avait souscrit, puisqu'il gardait une neutralité apparente. C'était Monestier qui prenait l'initiative, sur qui retomberaient toutes les responsabilités.

Il laissait faire, mais il n'était pas complice. Quoique le raisonnement fût assez spécieux. Il paraissait logique au malheureux vieillard, qui n'avait pas renoncé, tant s'en faut ! à recouvrer les quatre cent cinquante mille francs dont il avait été dépouillé.

Cependant il eut quelques instants d'hésitation. Dans tous les cas, il ne voulait rien promettre.

— Monsieur, dit-il, si honoré que je sois de la recherche dont Renée est l'objet, je ne saurais personnellement contracter en son nom aucun engagement, ni peser le moins du monde sur la décision qu'elle prendra à cet égard. Pour la première fois que j'ai voulu faire envers elle usage de mon autorité, cela ne m'a guère réussi, vous ne l'ignorez pas.

— Je conçois ce scrupule, répondit Léon. Aussi je ne vous demande d'exercer sur votre pupille aucune pression, mais seulement, si cette campagne aboutit, de faire valoir à ses yeux les titres que j'aurai acquis à son indulgence.

— Cela, je puis le faire, dit Leblanc ; mais n'exigez pas davantage. De même, j'entends n'être mêlé en rien au rôle que vous allez jouer. C'est vous, vous seul, qui en assumez les conséquences.

— Certes, monsieur, et qui donc, à ma place, ne consentirait pas à les supporter ? Ce n'est pas seulement à mademoiselle Borland que je rends service, c'est à la société tout entière.

— Dans ces conditions-là, monsieur, je n'ai pas plus le droit de m'opposer à ce que vous allez entreprendre, que si le procureur général poursuivait d'office le drôle que nous avons épargné.

— Ainsi je puis compter sur votre bienveillant concours ?

— Sur mon concours platonique, pas autre chose, répliqua vivement Leblanc. Que cela soit bien entendu.

— C'est compris, dit Léon.

— Et quand partez-vous pour Bruxelles ?

— Demain matin. Je vais demander un congé de quinze jours à l'instant même.

— Alors vous me tiendrez au courant ?

— Parbleu ! Il faudra bien que vous le sachiez, si je mets la main sur votre fibustier.

— C'est juste, fit Leblanc.

— Ainsi vous me donnez carte blanche ?

— Absolument, pourvu que vous ne me fassiez intervenir d'aucune façon dans le mandat que vous allez remplir.

— Et pourquoi voulez-vous qu'il soit question de vous ? répliqua Léon. Je suis de vos amis, j'ai assisté au mariage de votre pupille, j'ai été témoin du scandale par lequel il

s'est terminé. Je sais que Fournier est un gredin, qu'il a pris la fuite avec votre argent, je le rencontre, je le fais arrêter... rien n'est plus naturel !

—En effet, dit le vieillard, décidément convaincu.

Léon se retira.

Il n'était pas parti depuis une demi-heure, quand Renée rentra et, sur les conseils de madame Dufranc, autorisa son tuteur à agir comme il l'entendrait.

Cela soulagea d'un grand poids la conscience de Leblanc, au fond de laquelle quelques scrupules faisaient encore entendre leur voix. Aussi se décida-t-il, dans le cas où le fils Monestier ne réussirait pas et ne donnerait pas de ses nouvelles avant trois jours, à déposer tout simplement sa plainte au parquet.

Mais, fidèle à sa parole, Léon, après avoir obtenu son congé, partait le lendemain pour Bruxelles.

## V

Après la visite que Renée avait faite à sa mère, Henri était demeuré sous le charme.

Le demi-aveu qu'il avait laissé échapper, la timide réserve avec laquelle la jeune fille l'avait accueilli, ne pouvaient lui laisser aucun doute sur les sentiments dont elle était animée à son égard. Evidemment, elle était bien disposée en sa faveur. L'aimait-elle ? Tout autre que lui en eût probablement été persuadé ; mais Henri n'était pas assez fat pour croire aveuglément à son étoile. La rougeur qui avait coloré les joues de Renée avait trahi l'émotion dont elle était pénétrée, le silence qu'elle avait gardé était bien un consentement tacite ; mais elle ne s'était pas prononcée d'une manière formelle. Ah ! si Henri avait eu la moindre fortune. Et si même il avait pu compter encore sur cette riche clientèle que Monestier lui avait promise tant de fois, peut-être se serait-il décidé enfin à demander officiellement la main de la jeune fille... Malheureusement, il était plus pauvre que jamais, puisque cette clientèle, qui devait être, hier encore, pour lui, la source d'une rapide richesse, lui échappait sans retour.

Certainement, en effet, Monestier, froissé dans son excessif amour-propre, ne pardonnerait pas au jeune architecte le refus qu'il avait essuyé. Donc, moins encore que la veille, Henri pouvait prétendre à la main de la jeune et riche héritière. Il se trompait si peu dans ses conjectures, que le soir même, après dîner, il reçut une lettre ainsi conçue :

“ Mon cher monsieur,

“ Vous avez compris sans doute, puisque depuis cinq jours vous n'êtes pas venu à l'atelier, que toutes relations étaient désormais impossibles entre nous. Vous avez raison. Si amèrement que je le déplore, je suis obligé de vous l'avouer : dans les termes où nous en sommes, vous ne pouvez vous rencontrer chez moi ni avec Georgette, ni avec Léon.

“ J'ai, du reste, l'intention de fermer mon atelier et d'aller vivre à la campagne. Dès aujourd'hui, je me mets en quête d'une maison. C'est vous dire que vous ne me trouveriez pas, si l'envie vous prenait de venir me voir. Quant à ma clientèle, dont vous n'avez pas voulu (ces mots étaient soulignés), je l'ai prévenue hier, par circulaire lithographiée, qu'il ne m'était plus possible de lui consacrer mon temps. Elle ira donc où bon lui semblera... à la grâce de Dieu !

“ Veuillez présenter à madame Dufranc mes hommages respectueux et recevez mes salutations.

“ E. MONESTIER.”

Henri haussa les épaules et tendit silencieusement la lettre à sa mère. Elle la parcourut et la lui rendit avec une pitié dédaigneuse.

—On apprend à tout âge, dit-elle en souriant. Je n'aurais jamais cru qu'un si vieil ami pût se conduire de la sorte envers nous. Il est vrai que j'aurais dû m'y attendre. Dès que surgit une question d'intérêt, adieu l'amitié ! Combien d'autres, que ton père avait généreusement obligés, nous ont tourné le dos et affectent de ne pas nous connaître ! Combien d'autres aussi se montrent encore de temps en temps, mais ont oublié ce que nous avons fait pour eux !

—C'est pour Monflon que vous dites cela, je gage, fit Henri.

—Pour lui et pour bien d'autres, que je ne veux pas nommer. A quoi bon, d'ailleurs, des regrets inutiles ? Grâce à toi, nous n'avons besoin de personne, pas plus de Monestier que de Monflon.

—Alors n'y pensons plus ! dit Henri, qui déchira la lettre qu'il venait de recevoir.

Il descendit dans son appartement, un peu attristé, malgré tout, par la mesquinerie d'une semblable vengeance.

Néanmoins il était encore triste et morose, le lendemain matin, quand, vers neuf heures et demie, il vit entrer dans son cabinet M. Monflon.

Monflon avait cinquante ans. Il appartenait à cette classe d'individus qui ne savent pas se résigner à vieillir. Malgré son âge et grâce aux savantes combinaisons chimiques de son coiffeur, pas un poil blanc ne tranchait sur le noir irréprochable de sa barbe ni de sa chevelure.

Il avait eu sous tous les rapports une vie excessivement agitée. Orphelin de bonne heure, possesseur d'une fortune rondelette de dix à douze mille francs de rente, il en avait mangé plus de la moitié en folies et en prodigalités de toutes sortes, quand il s'avisa, pour se refaire, de se lancer dans l'industrie. Au bout d'un an il avait dévoré ce qui lui restait et sa faillite était déclarée.

Mais il resta sur la brèche, il se fit agent d'affaires. Il parvint à se faire connaître. Sa faillite ne l'embarassa nullement. De nos jours on n'y regarde pas de si près ! Qu'est-ce que cela prouvait contre son habileté commerciale ? Absolument rien. Il n'avait pas réussi, voilà tout. Réussir, c'est à quoi l'on vise aujourd'hui. Pour cela tous les moyens sont bons. Eh bien ! il réussirait peut-être une autre fois.

Il n'éprouva pas la moindre difficulté à monter les *Cotons du Zanzibar*, ni à en prendre la direction. Cette fois, il ne risquait rien, puisqu'il n'avait rien. Seulement il mit à contribution tous ses amis. Cela coûta 250,000 francs à Dufranc ! Cette fois, Monflon n'avait pas été mis en faillite, puisque les actionnaires avaient consenti à liquider et avaient touché environ trois pour cent de leur capital ; mais Dufranc n'en avait pas moins tout perdu. La déconfiture des *Cotons du Zanzibar* avait cependant fait un peu de tort à Monflon.

Quant à lui, il n'avait pas encore dit son dernier mot. Vers 1861, il était au plus bas. Son louche métier de brasseur d'affaires ne battait plus que d'une aile.

Il eut la chance de rencontrer un ancien tanneur, nommé Valette, qui s'était retiré du commerce et qui après avoir perdu successivement sa femme et ses deux enfants, se trouva seul à cinquante-cinq ans, fort ennuyé de son isolement et de son oisiveté.

Monflon lui suggéra alors l'idée de fonder un magasin de nouveautés au beau milieu d'une voie nouvelle. Il représenta à Valette que le centre de Paris se déplaçait, que les anciens quartiers perdaient beaucoup tandis que les nouveaux prenaient une importance extraordinaire. Il fallait se hâter de la mettre à profit ! Le vieux rentier se laissa convaincre, fournit les fonds nécessaires et Monflon créa les *Grands Magasins de l'Automne*. La fortune lui sourit enfin. Ses prévisions se réalisèrent. Grâce à quelques articles avantageux, qu'il put solder à un bon marché dérisoire, grâce surtout à une réclame étourdissante, dont il sut payer la moitié en actions de la nouvelle société qu'il avait fondée, il se fit en quelques mois une formidable clientèle. Dix ans après, il avait soixante mille francs de rente. En 1873, il achetait à Maucourt une magnifique maison de campagne, et la payait deux cent quatre-vingt mille francs comptant. Il devint le châtelain du pays, distribua de larges aumônes, fit de la popularité et recueillit enfin ce qu'il avait semé. Au bout de deux ans, les gros bonnets du pays qu'il invitait à sa table, qu'il gorgeait de truffes et de champagne, lui inspirèrent l'idée de se présenter comme candidat au conseil général lors des prochaines élections. Quoique cette proposition fût le but le plus ardent de toutes les ambitions du parvenu, il s'en défendit modestement et demanda la permission d'y réfléchir. Cette perspective lui souriait à miracle ! De conseiller général, il pouvait devenir député, ministre peut-être. . . . — "car on use beaucoup de ministres depuis quelque temps," se disait-il. Malheureusement, il avait un passé qui lui interdisait toute espèce de fonctions. Ses faillites se dressaient devant lui comme un obstacle infranchissable !

Comme il continuait à réaliser des bénéfices fantastiques, il résolut de se faire réhabiliter. Il s'adressa à l'un de ces hommes d'affaires, dont il avait exercé pendant si longtemps le douteux métier, lui donna la liste de ses créanciers avec le chiffre des sommes

qu'il leur devait, et le chargea de racheter toutes ses créances à vil prix. La besogne était facile. Beaucoup de ces créanciers étaient morts ; les autres avaient renoncé à tout espoir de recouvrer leurs créances. Héritiers ou mandataires directs, chacun s'imagina faire une superbe affaire en acceptant vingt ou vingt-cinq pour cent du capital englouti. Avec une centaine de mille francs, Monflon avait obtenu le désistement de ces pauvres diables. Il ne lui restait plus qu'une créance à liquider : celle des Dufranc. N'osant pas confier à son agent cette négociation délicate, il entreprit de la mener à bonne fin. C'était dans ce but qu'il se présentait à neuf heures du matin chez Henri. Jamais, jusqu'alors, il n'avait osé affronter un tête-à-tête, soit avec madame Dufranc, soit avec son fils. Celui-ci ne fut donc pas maître d'un mouvement de surprise, en voyant paraître le négociant.

Néanmoins, après lui avoir offert un siège, il s'inclina poliment.

— A quel heureux hasard dois-je cette visite matinale ? demanda-t-il.

Avec un grand embarras, Monflon expliqua ce qu'il voulait et finit par offrir à Henri de payer quarante pour cent de la dette contractée envers le père à l'occasion de l'affaire des *Cotons du Zanzibar*.

— De sorte, répliqua Henri d'un ton froid, qu'en nous donnant environ cent mille francs, vous seriez quitte envers nous à tout jamais.

— Oui, mon cher ami, et, je vous le jure sur l'honneur ! vous êtes les seuls à qui j'aie fait des conditions si avantageuses.

— En vérité, fit Henri, il faut que je sois bien en arrière des idées que l'on se fait actuellement de la probité, car, je vous le dis franchement, je ne connais qu'une manière de payer vingt francs, quand je les dois : c'est d'en donner vingt et non pas d'en proposer dix.

— En principe, vous avez raison, mais dans certains cas . . . Tenez, pour vous montrer à quel point je désire m'acquitter envers vous, j'irai jusqu'à cinquante pour cent !

— Toujours contre quittance définitive ? interrogea Henri.

— Naturellement.

— Eh bien ! monsieur, répondit nettement le jeune architecte, je refuse de vous donner un reçu d'autre chose que la somme versée. Remarquez bien que je ne vous force aucunement à vous libérer d'un seul coup de ce qui m'est dû. Donnez-moi ce dont vous pouvez disposer, le reste viendra plus tard.

— Mais c'est m'enchaîner pour la vie peut-être ! se récria le négociant. Demain je peux faire de mauvaises affaires et ne pas être même en état de payer ce que je vous offre aujourd'hui.

— Ah ça ! fit Henri à qui répugnait ce marchandage, vous me prenez donc pour un enfant, monsieur Monflon ? Détrompez-vous, je vous en conjure ! Je sais que vous gagnez depuis quatorze ans plus de cent cinquante mille francs par an ; je sais que vous avez à Maucourt un château, qui vaut au bas mot cent mille francs. Et, puisque nous sommes en train de nous dire nos vérités face à face, permettez-moi d'ajouter que je me suis étonné cent fois, ainsi que ma mère, de ne pas vous avoir vu faire encore la démarche à laquelle vous vous décidez si tardivement ?

— Je ne dis pas le contraire . . . mon cher ami . . . balbutia le négociant ; mais . . . dans les affaires . . . vous savez . . .

— Allons ! trêve d'hypocrisie ! interrompit brusquement Henri. Montrez-vous donc hardiment ce que vous êtes : un spéculateur pour qui tout s'escompte, même l'amitié. Comment ! Après seize ans bientôt que vous nous avez ruinés, presque réduits à la misère ; vous avez le front de me proposer cette humiliante transaction ! Vous ! Eh bien ! non, non, monsieur. J'ai vécu sans vous jusqu'à ce jour. Je continuerai à vivre sans vous. Allez, monsieur, entre nous tout est dit à présent. Souvenez-vous bien qu'il n'y a plus pour vous qu'un moyen de rentrer ici le front haut : c'est de remplir jusqu'au bout votre devoir.

A ces mots, il se leva et, d'un geste irrité, lui montra la porte.

Monflon s'en alla l'air déconfit, l'oreille basse, sans oser protester contre la violente sortie dont il avait été l'objet.

A peine Monflon avait-il disparu qu'Henri regretta le mouvement de colère auquel il avait obéi. Malheureusement, il était trop tard pour se repentir. Jamais Monflon ne lui pardonnerait les cruelles vérités qu'il venait d'entendre.

Henri n'eut pas beaucoup le temps de s'appesantir pour le moment sur ses regrets,



De nombreux clients se présentèrent. Parmi ceux-là, quelques-uns même arrivèrent, tenant à la main la circulaire que leur avait envoyée Monestier.

Ils s'en étonnèrent beaucoup.

— Comme nous vous connaissons de longue date, ajoutèrent-ils, nous venons vous demander vos services et vous remettre les dossiers que nous avons envoyé prendre.

Cela fit plaisir à Henri. Au nombre de ces visiteurs, se trouvaient, en effet, trois gros entrepreneurs, dont la clientèle aurait suffi, pour ainsi dire à alimenter son atelier. C'était dix ou douze mille francs de plus par an qui allaient tomber dans sa caisse ! Malgré cela, quand arriva l'heure du déjeuner, il était triste et soucieux.

Madame Dufranc s'en aperçut et s'en alarma.

— Qu'as-tu encore ? lui demanda-t-elle. Tu as éprouvé quelque contrariété ?

— Oui et non, répondit-il.

Il lui raconta alors quelles visites il avait reçues et quels magnifiques résultats elles lui promettaient.

— Eh bien ! mais de quoi te plains-tu alors ? fit madame Dufranc.

— C'est qu'à côté de ces bonnes aubaines, j'ai une grosse sottise à me reprocher, et il lui répéta mot pour mot la conversation qu'il avait eue avec Mouflon.

Sa mère hochait gravement la tête.

— En effet, dit-elle, tu as été bien imprudent !

— Oui, j'ai été un peu vif, je le reconnais, confessa-t-il ; mais, quand j'ai vu cet imprudent filou, qui est riche à plus de deux millions, nous marchander ce qui nous est dû et dont je ne lui réclamais pas même l'intérêt, la patience m'a échappé.

— Alors que faire ?

— En prendre notre parti, mère, faire, comme dit Mouflon, une croix sur cette somme à jamais perdue !

— C'est égal, c'est dur, conviens-en, fit madame Dufranc. Non pas pour moi, pauvre enfant, car grâce à toi je n'ai jamais manqué de rien.

— Pour qui donc alors ?

— Pour toi, cher Henri. Car avec cet argent que tu as refusé, tu aurais pu choisir une femme à ton goût, tu avais le droit de prétendre à tout... même à une grosse héritière ! Ce droit, un mouvement de vivacité te l'a fait perdre.

Henri était devenu soudain morne et taciturne. Sa mère avait raison. Il n'avait pas songé à Renée au moment où il refusait les propositions de Mouflon.

Pour couper court à cet entretien, qui commençait à le gêner, Henri se leva.

— Que voulez-vous... mère ? dit-il. Il est trop tard... n'en parlons plus.

Ils se mirent à table.

Henri parla longuement de ses affaires. Le lendemain, il retournait à Bruxelles, mais il ne devait pas y rester plus de quatre ou cinq jours. C'était d'ailleurs la dernière fois qu'il y ferait un si long séjour. À l'avenir il ne comptait pas y rester plus de quarante-huit heures, ni y aller plus de deux fois par mois, jusqu'à ce que les travaux fussent terminés.

Par exception, il sortit le lendemain matin, de très bonne heure, afin de visiter les chantiers des entrepreneurs qui était venus le trouver la veille, et de prendre, pour ainsi dire, possession de cette clientèle inespérée.

À dix heures, il était rentré et recevait les cinq ou six personnes qui l'attendaient. À midi, il monta chez sa mère, y déjeuna et redescendit pour préparer sa valise.

À deux heures et demie, il était prêt et se disposait à partir, quand la domestique vint lui annoncer que sa mère le demandait. Précisément, il allait lui faire ses adieux.

— Je monte dans un instant, dit-il.

— C'est qu'il y a quelqu'un chez madame, fit observer la domestique, et elle voulait que vous vinssiez sur-le-champ.

— Diable ! fit Henri, qui jeta la cigarette qu'il venait d'allumer. J'y vais.

Il entra chez sa mère et ne fut pas médiocrement étonné d'y trouver M. Mouflon.

Mouflon s'était levé en l'apercevant et baissait les yeux comme un écolier pris en faute.

— Comment ! C'est vous ! dit Henri. Avez-vous oublié ce que je vous ai dit hier ?

— Non, mon ami, répondit le négociant. Seulement j'ai pensé que vous aviez plus mûrement réfléchi et que, mieux avisé aujourd'hui, vous accepteriez...

— Oh ! pardon, dit Henri. Si nous recommençons la discussion d'hier, nous n'en finirons pas. Je vous ai dit, tout ou rien, choisissez.

—Décidément, vous voulez m'étrangler, dit le négociant, qui suffoquait en effet.

—Du tout, répondit Henri. Je ne vous demande pas de régler à l'instant ce que vous resterez me devoir. Je vous donne même pour cela tout le temps qu'il vous plaira ; mais rien ne me fera signer le reçu d'une somme qu'on ne m'a pas versée.

En même temps, il observait avec attention le négociant, tout prêt à rabattre, au moindre signe de révolte, des prétentions qu'il affichait. Mais Mouflon ne se révoltait pas ! Il courbait la tête et se tenait immobile. Un violent combat se livrait en lui.

Henri tira sa montre de sa poche et la consulta.

—Dépêchez-vous, dit-il. Trois heures vont sonner. J'ai à peine un quart d'heure à moi.

—Eh bien ! dit Mouflon qui, lui aussi, avait hâte d'en finir, faites une quittance de la somme totale, je vais vous la payer. Seulement, ajouta-t-il, veuillez stipuler dans votre quittance que vous avez reçu *intégralement* la somme de deux cent cinquante mille francs.

Henri se conforma volontiers à cette recommandation.

Tandis que Mouflon tirait de ses poches les liasses de dix mille francs qu'il avait préparées d'avance, Henri rédigeait le reçu dans la forme convenue.

—Comptez, dit le négociant, quand il eut aligné vingt-cinq paquets de billets de banque sur la table.

Henri lui remit sa quittance, vérifia les liasses et les tendit à sa mère.

—Gardez-les jusqu'à mon retour, lui dit-il avec un sourire triomphant.

Puis se tournant vers Mouflon :

—Mon ami, dit-il, avec une fine ironie, vous avez noblement réparé vos torts. Bien que ce ne soit pas sans peine, croyez que je ne vous en veux pas.

—Il ne manquerait plus que cela ! s'écria le propriétaire des *Grands Magasins de l'Automne* en glissant le reçu dans son portefeuille.

—Pour aujourd'hui, je ne vous retiens pas, cher monsieur, ajouta Henri, qui lui tendit la main. Je n'ai plus que le temps d'embrasser ma mère et de sauter dans une voiture. Adieu !

Mouflon lui serra la main, salua madame Dufranc et s'esquiva, en exhalant un dernier soupir.

Le sacrifice était consommé ! Maintenant il avait sa réhabilitation en poche ; il pouvait prétendre à tout.

Quant à Henri, dès que la porte se fut refermée, il regarda sa mère et partit d'un immense éclat de rire.

—Eh bien ? croyez-vous que j'aie bien fait de refuser hier les propositions de ce vieux finaud ? lui demanda-t-il.

—Sans doute, mais je t'avoue que j'avais bien peur . . .

—Moi aussi, j'avais peur. En arrivant ici j'étais sur le point de céder. C'est que j'avais longuement réfléchi à tout ce que vous m'aviez dit, et j'étais forcé de convenir que vous aviez raison, chère mère, — plus raison encore que vous ne croyez.

—Comment ?

—Oui, ce secret, que vous aviez surpris et que je m'efforçais vainement de cacher à votre sollicitude, je puis vous le révéler aujourd'hui. Maintenant, cela serait un peu long à vous conter et l'heure me presse. Réjouissez-vous donc. Vous l'avez dit, je puis choisir maintenant celle que je veux vous donner pour fille. A mon retour, je vous apprendrai son nom. Jusque-là prenez patience et pensez à moi !

A ces mots, il l'embrassa et disparut en courant.

Une heure après, il montait en wagon et se dirigeait vers Bruxelles.

Quand à madame Dufranc, désireuse de faire partager à quelqu'un la joie dont elle était mondée, elle alla rendre à Renée la visite qu'elle en avait reçue trois jours avant.

## VI

Renée s'était rendue la veille chez sa cousine et s'était informée tout d'abord de la santé de madame Fournier. Marie ne courait décidément aucun danger, mais était condamnée, pour quinze jours encore, au repos le plus absolu. Ce qui nuisait le plus à son rétablissement c'étaient les terreurs perpétuelles auxquelles elle était en proie.

A chaque instant, elle s'attendait à apprendre que son mari, dont elle n'avait pas reçu de nouvelles, venait d'être arrêté.

— Elle a raison de trembler, car cela ne peut pas finir autrement, dit Renée. De l'avis de tous mes amis, je ne puis pas rester dans la fausse situation où je me trouve. Dès hier j'ai autorisé M. Leblanc à faire tout ce qu'il jugerait nécessaire et je crois bien qu'il s'en occupe.

— Hélas ! gémit madame Marnette, je ne puis pas vous donner tort ; mais ce sera pour ma pauvre sœur une épreuve bien cruelle.

— Je le sais, répondit Renée ; mais il n'y a pas moyen de faire autrement. C'est afin que vous ayez le temps de préparer Marie à cette inévitable catastrophe que je suis venue vous trouver.

— Et je vous en remercie, chère enfant. Allons ! ajouta-t-elle en laissant échapper un profond soupir, je vois qu'il faut en prendre notre parti !

Renée essaya de la consoler et se retira en l'assurant qu'on ferait du moins l'impossible pour éviter des complications fâcheuses. Puis elle rentra chez elle, délivrée d'un grand souci. D'après ce que lui avait laissé entendre son tuteur, les poursuites devaient être déjà commencées. Elle n'avait plus qu'à en attendre le résultat. Elle lui rendit compte de sa visite à madame Marnette et vit Leblanc se frotter joyeusement les mains.

— Est-ce que vous avez du nouveau ? lui demanda-t-elle.

— Pas encore, mais je t'en promets avant trois jours, répondit-il.

Renée regagna sa chambre. Le lendemain rien n'était survenu, quand arriva madame Dufranc.

La jeune fille manifesta bruyamment le plaisir qu'elle éprouvait à la voir et s'informa d'Henri.

— Mon fils va bien, répondit madame Dufranc. Il va même mieux que jamais.

— Comment ? fit Renée.

L'excellente dame lui raconta alors quelle série d'événements heureux était venue modifier subitement la position du jeune architecte et ne dissimula pas le bonheur qu'elle en ressentait.

— Car je ne m'étais pas trompée, ajouta-t-elle à voix basse, le jour où je vous faisais part des craintes que la tristesse de mon fils m'avait fait concevoir. Il aime quelqu'un. Hier avant de partir pour Bruxelles, il m'en a fait l'aveu. Mais il n'a pas eu le temps de me faire les confidences qu'il m'a promises. Pour cela je dois attendre son retour.

Renée était sur des charbons ardents. Était-ce bien elle qu'aimait Henri ? Ne s'abusait-elle pas ? Son pauvre petit cœur battait affreusement. A peine eut-elle la force de demander dans combien de temps reviendrait M. Dufranc.

— Dans quatre ou cinq jours au plus, m'a-t-il dit... Mais qu'avez-vous donc ? interrompit tout à coup madame Dufranc. Vous êtes toute pâle ! On croirait que vous allez vous trouver mal !

Ne faites pas attention, madame... balbutia Renée... Mais ce n'est rien... je vous remercie.

Madame Dufranc lui prodigua ses soins, sans soupçonner le véritable motif de cette faiblesse passagère. Au bout d'un quart d'heure, elle se retira après avoir fait promettre à Renée de venir la voir.

La pauvre enfant s'y engagea. N'était-ce pas chez madame Dufranc que s'étaient réfugiés son bonheur, ses espérances, sa vie même ?.....

Pendant ce temps, Léon Monestier était arrivé à Bruxelles, avait pris une chambre à l'*Hôtel du Parc* et s'était immédiatement mis en quête.

Dès le premier jour, il avait parcouru toutes les promenades. Il n'avait rencontré personne. Le lendemain, après déjeuner, il se remit en chasse. Comme il promenait partout son œil inquisiteur, il aperçut Henri, portant sous le bras, dans un étui de maro-

quin, un rouleau volumineux. Chacun sait quel plaisir on éprouve, en pays étranger, à rencontrer un compatriote. Léon courut à lui et lui serra la main avec une cordialité démonstrative.

Quoique un peu surpris de ces bruyantes expansions, Henri se laissa prendre par le bras et conduire dans un café. Il n'était pas fâché de savoir ce que Monestier venait faire à Bruxelles. Léon demanda deux bocks, s'accouda sur la table et le regarda bien en face.

—Voyons, mon ami, lui dit-il, vous avez l'air tout chose... Est-ce que vous m'en voulez encore ? A propos ! Comment va votre bras ?

—Il va aussi bien que possible, et je vous assure que je ne vous en veux pas le moins du monde.

—A la bonne heure, cher ami ! Nous avons satisfait tous les deux aux lois de l'honneur, je n'ai plus rien à vous demander, c'est fini. Je continue à vous considérer comme un galant homme, comme un ami, et j'espère que vous êtes animé envers moi des mêmes sentiments.

N'en doutez pas, répondit Henri, que cette franchise acheva de désarmer. Aussi si vous avez besoin de quelques renseignements, je suis prêt à vous les donner. Je viens ici très régulièrement depuis sept mois, je commence à connaître la ville sur le bout du doigt...

—Ce n'est pas de refus, dit Monestier d'un ton confidentiel. D'autant plus que l'affaire qui m'amène ici est excessivement délicate.

—Y a-t-il indiscretion à vous demander ce dont il s'agit.

—Pas la moindre. Il s'agit de mademoiselle Borland, fit Monestier à demi-voix.

Henri laissa échapper, malgré lui, un léger tressaillement.

—Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Vous vous demandez quel rapprochement peut exister entre mademoiselle Borland et mon voyage à Bruxelles. C'est très simple, suivez mon raisonnement. Partant de ce principe que cette jeune fille me plaît et que je désire l'épouser, je me suis dit qu'avant de lui donner mon nom, il était indispensable de la débarrasser de celui qu'elle porte. Je suis donc allé trouver M. Leblanc, pour lui demander la main de sa pupille et, sur certains indices que j'avais recueillis, je lui ai proposé de me mettre à la recherche de Fournier. Il m'a répondu qu'il ne pouvait prendre au nom de sa pupille aucun engagement ; mais qu'il se chargeait de lui transmettre ma demande et de faire valoir à ses yeux les titres que mon activité me créerait à sa bienveillance.

—Et Renée est-elle instruite ?

—Du tout. C'est une surprise que je me réserve de lui faire en lui annonçant que, grâce à moi, elle est libre.

—Ainsi vous ne lui avez pas parlé ? Elle ne vous a autorisé à rien ?

—Pas encore, mais y eût-il chez elle un peu d'hésitation, j'ai la promesse de Leblanc que, sans la contraindre, il fera tout ce qu'il sera humainement possible pour la décider.

Henri respira plus librement.

—Et pourquoi êtes-vous venu à Bruxelles plutôt qu'ailleurs ? demanda-t-il.

Monestier exposa longuement à Henri, comme il avait fait à Leblanc, les déductions qu'il avait tirées des circonstances qui avaient accompagné la fuite de Fournier.

Henri fut obligé de convenir que le raisonnement était assez logique.

—Et depuis quand êtes-vous ici ? interrogea-t-il.

—Depuis avant-hier soir ; mais ce n'est qu'hier que je me suis mis en chasse. Je n'ai pas encore trouvé la piste, mais je ne désespère pas... Aussi je veux vous demander un service... Dans le cas où je mettrais la main sur ce bandit, voulez-vous bien m'aider à le faire arrêter.

—Très volontiers, dit Henri avec empressement. J'habite l'*Hôtel de l'Europe*. Seulement je dois vous prévenir que je ne resterai ici que quatre ou cinq jours.

—Oh ! c'est plus qu'il ne m'en faut si je ne me suis pas trompé.

—Alors, au revoir ! dit Henri en se levant. Et tâchez que ce soit le plus tôt possible.

Il s'en alla, un peu ému de ce qu'il venait d'apprendre. Cependant il ne s'en alarma pas outre mesure. La démarche qu'avait faite Léon le contrariait bien un peu ; mais la promesse de Leblanc n'en était pas une, et, du moment que Renée ne s'était engagée à rien, il ne désespérait pas de supplanter son rival. Il avait sur lui l'immense avantage de connaître son secret, tandis qu'il n'avait pas livré le sien. Dans tous les cas, son inté-

rêt était intimement lié à celui de Monestier. Avant tout il importait que Renée fût libre.

Léon se consacrait avec l'entêtement qui lui était particulier, au rôle qu'il avait choisi.

Pendant toute la journée et toute la soirée, il explora de nouveau les moindres recoins de la ville. Le soir, vers minuit, il commençait à perdre courage, lorsque, en traversant les galeries Saint-Hubert, il aperçut un groupe bruyant, composé d'un homme et de deux femmes, qui sortaient d'un café voisin et qui paraissaient avoir copieusement diné. Il se rangea pour les laisser passer et reconnut Fournier. Relevant aussitôt le col de sa redingote et rabattant son chapeau sur les yeux, il les suivit à distance.

Nos trois viveurs s'en allaient gaiement, sans trop se préoccuper des lois de l'équilibre, sans se douter surtout qu'un espion s'attachait à leurs pas. Au bout de dix minutes, ils s'arrêtèrent devant la porte d'une maison voisine. Une des deux femmes y entra.

—A demain ! cria-t-elle.

—Oui, à demain, sans faute ! répétèrent Fournier et sa compagne.

Il s'éloignèrent.

Monestier inscrit soigneusement le nom de la rue et le numéro de la maison, il regagna tranquillement son hôtel.

Le lendemain matin, à la première heure, il frappait à la porte d'Henri et lui faisait part de sa découverte.

—Et maintenant que comptez-vous faire ? demanda Henri.

—Je compte aller chez cette femme après déjeuner, me montrer très aimable, très généreux, et me faire indiquer par elle l'heure et le lieu du rendez-vous qu'elle a donné à Fournier. Je prends un revolver dans ma poche et j'y vais, avec vous, si vous voulez bien m'accompagner.

—N'en doutez pas, fit vivement Henri ; mais ne croyez-vous pas que ce rôle serait plutôt celui de la police que le nôtre ?

C'est mon avis. Seulement je ne connais ni les mœurs ni les lois du pays. Je ne serai fixé à cet égard qu'après avoir obtenu de cette femme des renseignements précis. Il serait donc urgent, à tout hasard, que je puisse vous communiquer ce qui résultera de mes démarches.

—Qu'à cela ne tienne ! Je vous attendrai chez moi à partir de trois heures.

—Parfait ! dit Léon en se retirant.

Au moment de disparaître, il s'arrêta.

—A propos ! fit-il. Si vous avez un revolver, je vous conseille de le mettre en état. On ne sait pas ce qui peut arriver . . .

Selon son programme Léon se rendit à l'adresse inscrite sur son carnet, et réussit sans peine à obtenir tous les renseignements qu'il voulut. Fournier, qui se faisait passer pour un marquis de Santa-Cruz, accompagné d'une autre jeune femme qui s'appelait Madeleine, devait venir prendre le thé chez elle à neuf heures du soir. Léon demanda et obtint la permission de se présenter à ce thé, se disant cousin du prétendu marquis.

Après cette entrevue, Monestier alla chercher Henri et ils se rendirent au parquet et firent passer leurs cartes au juge d'instruction qui les reçut aussitôt après les aménités d'usage. Léon fit son récit qui surprit beaucoup le magistrat. Il fut convenu que quatre agents de police se rencontreraient avec Léon et Henri pour prêter main forte au besoin, et on se quitta dans les meilleurs termes possible.

Toutes ces dispositions prises, Léon et Henri se retirèrent.

—Voulez-vous, cher ami, que nous passions ensemble le reste de la soirée ? proposa Monestier.

—Volontiers, répondit le jeune architecte, qui, décidément, avait oublié toutes ses rancunes, devant la franchise et l'activité que Léon avait déployées.

—Alors vous allez dîner avec moi à l'Hotel du Parc, puisque c'est là que les agents doivent venir nous chercher.

—Avec plaisir, cher ami.

—A propos ! Avez-vous pris avec vous votre revolver ?

—Non. Croyez-vous réellement que ce soit indispensable ?

—Indispensable . . . non ; mais je crois que cela peut être utile. Soyez convaincu que Fournier est armé. Les gredins de son espèce, quand ils se sentent morveux, se tiennent toujours sur leurs gardes. Vous avez vu comment il s'est débarrassé de sa femme . . . Eh bien ! je suis persuadé que si nous lui laissons le temps de se reconnaître, il nous oppo-

sera une résistance terrible. Il s'agit donc de lui mettre carrément le pistolet sous la gorge en arrivant.

—Oui, vous avez peut-être raison.

—Mon cher, le métier de soldat m'a appris à ne pas tâtonner dans les circonstances difficiles. Pour que le loup ne vous croque pas, il faut, sinon le croquer, du moins lui arracher les dents. Pendant que vous tiendrez les femmes en respect, moi je me charge de maintenir ce gaillard-là.

—Oh ! moi aussi, fit Henri.

—Vous, mon ami ? Vous n'avez qu'un bras. Et, comme c'est par ma faute, il est juste que je prenne la plus grosse besogne.

Tout en causant, ils étaient arrivés devant l'hôtel qu'habitait le jeune architecte. Il monta dans sa chambre, mit son revolver dans la poche de son pardessus et alla rejoindre Léon, qui l'attendait.

Ensemble, alors, ils se dirigèrent vers l'*Hôtel du Parc*. Toutes ces allées et venues avaient pris beaucoup de temps. Il était plus de six heures et demie quand ils se mirent à table. Le dîner fut gai. Léon se montra très cordialement affectueux. Il semblait prendre à tâche d'effacer les torts qu'il avait à se reprocher. A vrai dire, il était très reconnaissant à Henri du concours que celui-ci lui prêtait. Il avait remarqué que le juge d'instruction avait accueilli avec la plus grande déférence le nom de Dufranc, aussitôt qu'il avait été prononcé. Donc le jeune architecte était pour beaucoup dans la complaisance dont le magistrat faisait preuve en cette occasion.

Ils avaient achevé leur café, et fumaient tranquillement leur cigare devant la porte de l'hôtel, quand, à huit heures et demie précises, un inconnu se présenta et demanda M. Monestier. Léon s'avança vivement. C'était le commissaire de police que le parquet avait délégué. Ses agents attendaient à une distance respectueuse les ordres de leur supérieur. Il accepta le cigare et le verre de faro que lui offrit Monestier et écouta avec la plus grande attention le plan que celui-ci exposait.

—Je comprends, dit-il. Alors je me tiendrai sur le palier avec mes agents ; mais qui m'ouvrira la porte, quand il s'agira d'entrer ?

—Monsieur ou moi, répondit Léon.

Un peu avant neuf heures et demie, ils se dirigèrent vers la place du rendez-vous.

La jeune femme avait fait toilette. La générosité du jeune capitaine l'avait mise en appétit. Non seulement il avait payé comptant, mais encore il avait fait largement les choses. Une collection, réellement superbe, était dressée sur la table du salon.

A neuf heures et quart, Madeleine et le marquis de Santa-Cruz firent dans le salon leur entrée bruyante. Ils avaient encore bien dîné, car ils avaient les yeux brillants, le teint coloré et le rire aux lèvres. Ils poussèrent des hurrahs enthousiastes, à la vue des gâteaux et du champagne que la jeune femme avait mis en évidence.

Vingt minutes après, on entendit tinter la sonnette de l'antichambre.

—Voilà mon petit capitaine ! se disait la jeune femme.

Elle ne se trompait pas.

Seulement elle demeura stupéfaite, en voyant que Léon n'était pas seul. Elle fut bien plus effrayée encore, quand elle le vit s'avancer vers le marquis de Santa-Cruz et lui mettre le pistolet sous la gorge en lui disant :

—Mon cher monsieur Fournier, je vous tiens donc enfin !

Victor voulut se dresser et porta la main à la poche de son pantalon.

—Si vous faites un mouvement, monsieur, dit Henri, qui braqua également sur lui le canon de son revolver, nous vous faisons sauter la cervelle !

Pendant que les deux femmes, saisies d'épouvante, allaient se pelotonner dans l'angle le plus éloigné du salon, Fournier, cloué sur son fauteuil, acculé comme un sanglier dans sa bauge, roulait des yeux furibonds et cherchait vainement un moyen d'échapper au sort qui le menaçait.

—Monsieur Dufranc, fit Léon en appuyant son pistolet sur la poitrine de Victor, ayez donc la bonté de fouiller dans la poche droite du pantalon de ce monsieur. Il doit y avoir là quelque chose d'utile et d'intéressant à découvrir.

Puis, s'adressant à Fournier :

—Je vous avertis, ajouta-t-il, que le moindre geste vous coûterait la vie.

Henri, tout en surveillant des yeux le prisonnier, glissa la main dans sa poche et en retira un long couteau, qu'il déposa sur la table.

—C'est sans doute celui que M. Fournier a planté si gaillardement dans la poitrine de sa femme, dit Monestier. Cherchez bien, monsieur Dufranc. Ne trouvez vous rien autre chose ?

—Rien qu'un porte-monnaie. . . .

—Cela ne nous regarde pas, fit dédaigneusement Léon. Alors ayez la bonté d'aller ouvrir la porte à ces messieurs.

Henri quitta le salon pour passer dans l'antichambre.

Au même instant, par un geste plus rapide que la pensée, Fournier releva d'un coup violent le bras que Monestier tenait étendu vers lui. La secousse fut telle que le chien s'abattit, le pistolet partit et la balle alla briser un des carreaux de la croisée.

La détonation arracha aux deux femmes un cri de terreur.

—Au secours ! A l'assassin ! crièrent-elles affolées par la frayeur.

Quant à Fournier, il s'était élancé sur Monestier, l'avait enlacé dans une étreinte vigoureuse et cherchait à lui arracher l'arme qu'il tenait à la main.

Léon résistait énergiquement, mais il avait affaire à forte partie. Non seulement Fournier avait l'habitude de ces luttes corps à corps, mais encore il était beaucoup plus robuste que son adversaire.

Il réussit à le renverser, lui appuya son genou sur la poitrine et concentra tous ses efforts pour s'emparer du revolver. Il y serait certainement parvenu sans peine, s'il n'avait pas été obligé en même temps de maintenir l'avant-bras de Monestier, pour que celui-ci ne pût faire usage de son arme contre lui.

Malgré tout, il l'emportait. Léon ne résistait plus que faiblement, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans l'antichambre. C'était le commissaire de police et ses quatre agents, à qui Henri venait d'ouvrir la porte, et qui faisaient irruption dans l'appartement.

D'un coup d'œil ils embrassèrent la scène qui se passait. Ils se ruèrent sur Fournier, qu'ils n'arrachèrent pas sans difficulté du corps de Léon, auquel il semblait littéralement soudé.

Il était temps ! Monestier était à moitié suffoqué. . . . le revolver s'échappait de sa main défaillante. . . .

Henri lui aida à se relever. Léon poussa un long soupir.

Hein ? dit-il à Henri. Vous qui n'aviez qu'un bras. . . . si je vous avais cédé ma place, comme vous me la demandiez, où seriez-vous à présent ?

Les femmes ne disaient plus un mot, ne faisaient pas un mouvement. La présence de la police les avait terrifiées.

Pendant ce temps, les agents avaient passé les menottes au prisonnier. Tandis que deux d'entre eux le retenant immobile, les deux autres faisaient perquisition, dans l'appartement et rapportaient le pardessus de Fournier, dans la poche duquel ils trouvaient un revolver.

En continuant leurs investigations, ils découvrirent un porte-monnaie, bondé d'or, un portefeuille, contenant cinq billets de banque de mille francs, qu'ils confisquèrent.

—Plus rien ? demanda le commissaire.

—Non, monsieur.

—Alors partons, fit le magistrat.

Avant de se diriger vers la porte, il se tourna vers les deux jeunes femmes.

—Quant à vous, mesdames, leur dit-il, n'oubliez pas que vous devez vous tenir à la disposition de la justice !

Sur ces paroles menaçantes, il poussa devant lui ses agents, son prisonnier et s'éloigna suivi d'Henri et de Monestier.

Fournier était momentanément dompté. Il se voyait perdu sans ressource et n'essayait d'opposer aucune résistance. On l'entraîna, on le conduisit au dépôt et on alla prévenir le juge d'instruction.

Celui-ci accourut aussitôt.

Déjà Monestier avait envoyé à M. Leblanc une dépêche ainsi conçue :

“ Fournier arrêté. Accourez demain par premier train avec votre pupille.”

De son côté, le juge d'instruction avisa par la même voie le parquet de Paris qu'il venait de faire une capture importante ; qu'en conséquence il fallait demander au plus tôt l'extradition du nommé Victor Fournier, accusé de bigamie, de vol et d'assassinat.

Quant au commissaire de police, il avait rédigé, séance tenante, le procès-verbal d'ar-

restation et mis entre les mains du magistrat, les armes et les divers objets qu'il avait saisis.

Le juge d'instruction, en dépit de l'heure avancée, voulut interroger sur-le-champ le prisonnier. On l'amena dans son cabinet. Fournier roulait littéralement des yeux de bête fauve et promenait autour de lui un regard halluciné. Il ne répondit pas aux questions qui lui furent adressées ; mais le silence obstiné qu'il gardait n'empêchait pas de lire, sur son visage contracté par la colère, la fureur secrète dont il était possédé.

N'ayant pu obtenir de lui aucune réponse, le juge d'instruction le fit reconduire en prison.

Henri et Léon firent à nouveau une déposition circonstanciée, de tous les faits à leur connaissance. Le greffier, après les avoir transcrites, leur tendit une plume et ils signèrent. Minuit sonnait au moment où ils regagnèrent leur hôtel. Ils se séparèrent, après s'être remerciés mutuellement de l'appui qu'ils s'étaient prêté.

Ils ne prirent aucun rendez vous pour le lendemain. Evidemment ils se retrouveraient encore dans le cabinet du juge, jusqu'à ce que l'affaire fût suffisamment instruite.

Henri rentra chez lui, très agité.

Non pas que les événements de cette soirée eussent causé sur lui une trop vive impression ; mais il pensait à Renée, — à Renée, qui allait sans doute arriver demain, qu'il allait revoir, à qui il pourrait annoncer le brusque changement survenu dans sa nouvelle fortune.

Or, depuis le temps qu'il faisait si fréquemment le voyage de Bruxelles, il savait au juste à quelle heure partait et arrivait l'express de Paris. Aussi se promettait il bien de se trouver à la gare à une heure et demie afin d'annoncer le premier au vieillard et à sa pupille le résultat de l'expédition à laquelle il avait pris part. Le lendemain matin, il se rendit de très bonne heure à l'hôtel de M. Van Dersen et donna ses ordres d'une façon si précise, qu'il pouvait disposer sans inconvénient de toute sa journée. Après déjeuner, il se rendit au chemin de fer. Une première déception l'y attendait. A peine avait-il fait cent pas le long de la gare, qu'il se croisa avec Monestier. Il réprima difficilement un geste d'impatience. Quant à Léon, il s'avança vers lui, la main tendue.

—Tiens ! s'écria-t-il. Nous avons eu la même idée !

En effet, ne voulant laisser à personne le soin d'annoncer à M. Leblanc le succès éclatant qu'il venait de remporter, il était également accouru, pour recevoir ses premiers remerciements et se créer des titres immédiats à la main de sa pupille.

Ne soupçonnant aucunement qu'Henri fût animé des mêmes intentions machiavéliques, il lui prit le bras sans façon et l'entraîna.

De nouveau il fut question entre eux de la soirée précédente.

—Diantre ! disait Léon, savez-vous que j'ai passé là une ou deux minutes qui m'ont paru bien longues ! Ah ! j'ai eu de la chance de vous rencontrer à Bruxelles ! Sans vous je crois bien que j'aurais passé l'arme à gauche avec ce diable de Fournier ! Tudieu ! Quel homme ! Quelle poigne !

Henri ne l'écoutait pas. Attentif au moindre bruit, il prêtait au dehors une oreille attentive. Tout à coup, il s'arrêta.

—Voilà l'express ! s'écria-t-il.

Et il dégagea son bras de celui de Monestier, afin de ne pas lui laisser sentir avec quelle force son cœur battait dans sa poitrine.

En effet, le train allait entrer en gare.

## VII

Henri eut un mouvement d'angoisse indicible. Renée allait-elle venir ? N'aurait-elle pas reculé devant ce long voyage ? Se sentirait-elle la force de braver les angoisses d'une confrontation avec le misérable qui s'était si impudemment joué de son bonheur ? Quoique moins épris, Léon s'adressait les mêmes questions. Mûs, tous les deux, par un intérêt différent, ils étaient cependant trop préoccupés pour s'observer l'un l'autre et deviner l'inquiétude à laquelle ils étaient mutuellement en proie. Ils regardaient s'avancer la pesante machine, dont le mouvement se ralentissait de plus en plus, et leurs yeux cherchaient au loin, de portière en portière, celle qui allait s'ouvrir pour livrer passage à M. Leblanc.



Déjà quelques mains hâtives se montraient et faisaient jouer le bouton de la serrure, afin de mettre plus tôt pied à terre. Enfin, tandis que les plus pressés disparaissaient déjà par la porte de sortie, M. Leblanc descendit de wagon et déposa sur le quai une valise assez volumineuse pour tendre la main à quelqu'un.

En effet, une femme venait de se montrer à la portière, jeune et mise avec élégance, mais Henri ne la connaissait pas.

—Tiens ! voilà madame Marnette ! s'écria Léon.

Au même instant parut un homme de trente à trente-deux ans, qui descendit à son tour et imita le geste de M. Leblanc.

Le cœur d'Henri ne fit qu'un bond, lorsqu'il vit paraître enfin une ravissante petite tête blonde, avec des cheveux embroussaillés, que le soleil inonda brusquement de ses clartés. Pour le coup, c'était bien Renée. Monestier et Henri s'avancèrent à la fois ; mais tandis que Léon se précipitait en avant avec des démonstrations bruyantes, Henri se tenait discrètement à distance. Il n'osait plus faire un pas, sachant bien que M. Leblanc l'avait toujours accueilli avec froideur et tremblant qu'il ne lui témoignât la même indifférence.

Quant à Renée, au lieu de répondre aux protestations exagérées de Monestier, elle avait jeté autour d'elle un coup d'œil rapide et reconnu le jeune architecte. Elle ne savait pas qu'il dût se trouver là ; mais un pressentiment secret lui faisait deviner qu'il y était. Elle se pencha à l'oreille de son tuteur.

—Voici M. Dufranc, lui dit-elle à voix basse.

Le vieillard leva les yeux et aperçut Henri. Contre toute attente, il s'avança vivement à sa rencontre et lui tendit la main. Bien entendu, Renée ne demeura pas en arrière.

—Comment ! vous êtes là ? s'écria Leblanc. Est-ce un hasard ? Étiez-vous prévenu de notre arrivée ?

—Je l'attendais, monsieur. J'étais avec M. Monestier quand il vous a envoyé la dépêche que vous avez reçue.

—Alors vous savez ce qui nous amène ?

—Parfaitement, monsieur, puisque c'est moi qui ai procédé avec M. Monestier à l'arrestation de Victor Fournier.

—Vous ! Ah ! ma foi ! je n'ose pas vous en remercier trop haut en présence de madame Marnette, mais vous nous avez rendu un fameux service !

—Je suis heureux d'y avoir contribué, monsieur ; j'avais pensé aussi, comme je connais très bien Bruxelles, à vous éviter l'ennui de chercher à l'aventure l'hôtel dans lequel vous deviez descendre, et comme depuis cinq mois j'habite *l'Hôtel de l'Europe*, je venais vous proposer . . .

—Certainement, cher monsieur. Nous acceptons avec le plus grand plaisir. A propos ! vous ne connaissez pas M. et madame Marnette. Venez, je vais vous présenter.

Et, tout bas, il ajouta :

—C'est la propre sœur de madame Fournier, ménagez-la.

Henri promit d'un signe de tête et se laissa conduire par Leblanc, qui l'entraînait.

La présentation faite, il put enfin s'incliner devant Renée, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

—Maintenant, partons, dit le vieillard.

Monestier s'avança vivement,

—Vous venez à *l'Hôtel du Parc*, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

—Non, M. Dufranc nous a proposé le sien et, comme il y est connu depuis longtemps, nous avons plus de chance d'y être bien traités ; — mais vous pouvez nous y accompagner, ajouta Leblanc.

Léon ne fut pas maître d'un mouvement d'humeur. Il avait compté accaparer le vieillard et sa pupille ; il s'attendait à des félicitations pompeuses et c'était à Henri que s'adressaient tous les remerciements, toutes les préférences !

Le jeune architecte n'était guère moins étonné que Monestier. Jamais M. Leblanc ne s'était montré si aimable envers lui. A quoi devait-il attribuer un si brusque changement ?

Le vieillard ne lui laissa pas le temps de s'appesantir longuement sur cette idée.

Depuis qu'il avait touché le sol belge, il ne tenait pas en place.

—Vite ! dit-il. Courons à l'hôtel et rendons-nous au parquet.

Il prit le bras de sa pupille, M. Marnette prit celui de sa femme, tandis qu'Henri courait en avant et faisait avancer deux voitures.

Ils y montèrent, tous les six, et se dirigèrent vers l'hôtel. M. Leblanc ne voulait même pas se déranger pour voir les chambres qu'on lui proposait ; mais Henriette et Renée réclamèrent quelques minutes afin de réparer le désordre de leur toilette. Léon et Henri les attendirent devant la porte, en compagnie du vieillard, qui frappait du pied et consultait sa montre avec une fiévreuse impatience.

Enfin Henriette et Renée parurent !

Dix minutes après, les voitures s'arrêtaient devant le palais de justice, à travers les dédales duquel Henri et Monestier guidèrent les nouveaux venus.

Le juge d'instruction les attendait. Il n'avait pas perdu de temps. Dans la matinée, il avait mis des agents en campagne, afin de découvrir la demeure du prétendu marquis de Santa-Cruz. On l'avait trouvée sans peine, on y avait pratiqué une perquisition dont le résultat dépassait toutes les espérances. Le commissaire de police, chargé de cette délicate opération, avait fait main basse sur une liasse énorme de titres, enveloppée dans un journal et soigneusement ficelée, ainsi que sur une somme de quatre-vingt mille francs en billets de banque, qu'il était allé sur-le-champ déposer entre les mains du juge d'instruction. Lorsque Leblanc rentra dans le cabinet, la première chose qu'il aperçut, sur le bureau du magistrat, fut le paquet de titres, au-dessus duquel était placée la liasse de billets de banque, maintenus tous deux par un lourd presse-papier. Il respira plus librement et fit sa déposition d'un ton plus calme qu'il ne l'aurait cru lui-même. Puis vint le tour de Renée, qui ne fit que corroborer celle de son tuteur ; puis vint celui d'Henriette, qui raconta en pleurant l'horrible vérité. Quant à M. Marnette, on ne l'interrogea que pour la forme, son témoignage ne pouvait rien ajouter à ceux qu'on avait déjà recueillis.

La culpabilité de Fournier ne faisait plus l'ombre d'un doute.

— Il ne me reste plus, dit le juge d'instruction, qu'à accomplir une formalité pénible : celle de la confrontation des témoins avec le prévenu.

Alors s'adressant au greffier :

— Qu'on amène le prisonnier ! ordonna-t-il.

Au même instant, la porte du cabinet s'ouvrit. C'était un huissier, qui venait annoncer que deux agents, envoyés par le parquet de Paris, venaient se mettre à la disposition du juge d'instruction et remplir toutes les formalités nécessaires pour obtenir l'extradition du coupable.

— Qu'ils entrent ! dit le magistrat.

Les agents furent introduits et prirent silencieusement place sur les sièges qu'on leur désigna, après avoir fait constater la régularité du mandat dont ils étaient porteurs.

Immédiatement, Fournier s'avança, les menottes aux mains, accompagné de deux gendarmes.

Le rapport qu'on avait adressé au magistrat dans la matinée signalait l'attitude singulière du prisonnier et la surexcitation extraordinaire à laquelle il avait été en proie pendant la nuit. Il était comme atteint de folie.

Le magistrat avait communiqué ce rapport à ceux qu'il intéressait.

Aussi tous les regards se dirigèrent à la fois sur Fournier, dès qu'il parut.

En effet, ses grands yeux noirs brillaient de lueurs farouches, sous ses épais sourcils contractés, et ses membres étaient agités d'un tressaillement nerveux.

L'identité de Fournier une fois constatée, le magistrat voulut procéder à un nouvel interrogatoire.

Fournier persista, comme la veille, à garder un silence obstiné. En vain, M. Leblanc tenta de faire appel à ses bons sentiments, le détenu jetait sur lui de tels regards que le vieillard recula devant l'expression de colère qui les animait.

Henriette, à son tour, essaya de lui parler mais sa vue parut exciter davantage le courroux du prisonnier.

— Vous ! rugit-il. C'est vous qui m'avez perdu !

Il fit un mouvement pour se précipiter sur elle, mais les gendarmes le retinrent et M. Marnette s'élança pour la protéger.

Enfin Renée se leva.

— Voyons, monsieur Maurice, lui dit-elle de sa voix la plus douce, soyez raisonnable, je vous en prie ! Nous ne vous reprochons pas le mal que vous nous avez fait. Peut-

être n'en aviez-vous pas prévu les conséquences funestes : mais vous nous avez tous mis dans une situation fâcheuse, convenez-en. Eh bien ! nous ne vous demandons que de nous aider à en sortir.

Au son de cette voix harmonieuse et persuasive, la fureur sauvage de Fournier se calma subitement. Ses traits contractés se détendirent, son regard irrité, s'adoucit, sa physionomie prit une expression soumise et repentante.

— Ah ! Renée ! dit-il. Pourquoi ne vous ai-je pas rencontrée plus tôt, je serais un honnête homme, je le sens. J'étais désespéré. Vos millions et votre touchante beauté m'ont fait perdre la tête. J'avais soif de plaisirs, de richesse, d'amour . . . j'entrevois une vie nouvelle de bonheur et d'opulence, succédant brusquement à l'existence misérable que j'avais menée depuis trois années . . . Je n'ai pas su résister à tant d'enivrantes félicités. Pardonnez-moi, Renée ! Tout ce que vous exigerez de moi, je le ferai, pour réparer les torts que vous me reprochez.

En disant ces mots, il se laissa tomber à genoux et tendit vers elle ses mains suppli-antes.

— A la bonne heure ! fit le juge d'instruction. Voilà de bonnes paroles et qui témoignent d'un repentir sincère. Je ne saurais jamais trop vous engager, Fournier, à persister dans ces excellentes dispositions.

Mais, quand il entendit résonner à son oreille le timbre de cette voix, le prisonnier se releva brusquement. De nouveau, ses traits se contractèrent, son regard devint dur, son front s'assombrit et son visage reprit son aspect farouche.

— Eh bien ! reprit le magistrat. Ne voulez-vous pas répondre enfin aux questions que je suis forcé de vous adresser !

Fournier se détourna.

— Rien, murmura-t-il, les dents serrées. Vous ne saurez rien.

— Reconduisez cet homme en prison ! ordonna le juge d'une voix sévère.

Aussitôt que cet ordre fut exécuté, il se tourna vers la jeune fille.

— Vous le voyez, mademoiselle, dit-il, vous seule avez pu obtenir quelque chose du prévenu. Il ne nous a révélé ni ce qu'il est, ni les crimes dont il est accusé. Or pour faciliter l'instruction et dans votre intérêt même, — car votre intérêt est de répudier au plus tôt le nom qu'il vous a donné, — il faut que vous nous aidiez à lui faire avouer la vérité. Le voulez-vous ?

— Pour reconquérir ma liberté, monsieur, je suis prête à tout, répondit résolument la jeune fille.

— Eh bien ! mademoiselle, voulez-vous revenir ici demain dans la matinée ?

— Je suis à vos ordres, monsieur. Ayez la bonté de me fixer l'heure et de me donner vos instructions.

— Daignez venir à neuf heures. Je serai là et je vous dirai ce que vous avez à faire.

Renée et Henriette se retirèrent, suivies de M. Leblanc et de M. Marnette.

Henri et Léon ne voulurent les quitter qu'à la porte de l'hôtel.

Au moment de se séparer M. Leblanc prit Léon à part et le remercia chaleureusement de l'activité qu'il avait déployée, l'assurant de nouveau qu'il ne manquerait pas, ainsi qu'il s'y était engagé, de faire valoir auprès de sa pupille cette preuve d'amitié.

Cela mit un peu de baume sur la blessure de Monestier, qui ne se voyait pas sans regrets obligé de regagner seul l'hôtel qu'il habitait.

Quant à Henri, il s'était retiré discrètement, en annonçant à Renée et à madame Marnette qu'il se tenait à leur entière disposition.

M. Leblanc et sa pupille descendirent seuls à l'heure du dîner.

Le maître d'hôtel, croyant bien faire, puisque c'était M. Dufranc qui avait amené les voyageurs, avait retenu leurs places à côté de celle qu'occupait ordinairement Henri.

Renée se trouva donc assise entre son tuteur et le jeune architecte.

Ce fut pour elle et pour Henri une source d'inappréciables félicités. Tous ces menus soins qu'on peut avoir à table pour une femme, Henri les prodigua à Renée avec une joie enfantine, se penchant vers elle, frôlant ses cheveux, frémillant au contact de ses doigts fuselés, s'enivrant du parfum qui s'exhalait d'elle et le pénétrait d'ardeurs inconnues. Elle baissait les yeux et n'osait le regarder en face, de peur que sa rougeur trahît les émotions délicieuses que causait ce voisinage, tout heureuse de ne pouvoir surmonter le trouble qui l'agitait.

Après dîner, Henri leur proposa de parcourir la ville et s'offrit pour leur servir de cicerone.

Précisément il faisait jour encore. Leblanc accepta et Renée faillit sauter de joie.

Chemin faisant, Henri leur raconta par quel hasard Léon avait rencontré Fournier et de quelle lutte violente son arrestation avait été accompagnée.

—Je n'en ai que plus de reconnaissance envers vous, monsieur, dit le vieillard, car vous exposer à un tel danger, vous qui êtes blessé et hors d'état de vous défendre, c'est faire à la fois acte de courage et de dévouement.

Henri ne protesta pas. Cet éloge fait en présence de Renée, chatouillait délicieusement son amour-propre.

Au bout d'une heure de promenade, Renée, qui se sentait un peu fatiguée, de manda la permission de rentrer.

—Comment déjà ! s'écria Leblanc.

—Mais rien ne vous force à faire comme moi, mon ami, lui dit-elle. Seulement je voudrais tenir compagnie à Henriette et ne pas la laisser trop s'absorber dans la douleur que lui cause cette fâcheuse affaire.

—Ah ! c'est différent ! Tu as raison, ma bonne chérie ! Va retrouver madame Marquette pendant que je vais achever mon cigare.

Renée salua gracieusement et disparut.

—Quant à moi, monsieur, dit Henri, j'ai à vérifier trois ou quatre mémoires d'entrepreneurs qui attendent leur argent, je vous demanderai la permission de me retirer également.

Faites, mon cher monsieur, faites, répondit Leblanc. Nous ne sommes pas venus ici pour vous prendre tout votre temps.

Henri échangea avec lui une poignée de main très cordiale, remonta dans sa chambre et se mit au travail.

A peine venait-il de s'installer devant son bureau, qu'on lui apporta une lettre. Sur l'enveloppe, il lut ces mots imprimés :

“ Cabinet du juge d'instruction.”

Il la déchira curieusement et la parcourut du regard. Cette lettre était ainsi conçue

“ Mon cher monsieur,

“ Ne connaissant pas l'adresse de M. Leblanc et sachant que vous êtes lié avec lui, je viens vous prier de lui demander s'il a la liste et les numéros des valeurs qui lui ont été soustraites. Dans ce cas, veuillez lui recommander de me les apporter demain matin avec le chiffre de la somme (espèces) que lui a extorquée le nommé Fournier.”

Henri se leva aussitôt et descendit pour communiquer au vieillard le billet qu'il avait reçu ; mais il eut beau chercher du regard, il ne le trouva pas.

—Il est remonté chez lui, se dit Henri.

Il revint sur ses pas et alla frapper à la porte de la chambre qu'habitait Leblanc.

—Entrez ! répondit une voix de femme.

Il tressaillit. Cette voix, il l'avait bien reconnue, c'était celle de Renée.

M. Leblanc n'était donc pas là ? Renée n'était donc pas chez Henriette ?

Il hésita un instant.

—Entrez ! répéta la jeune fille sur un ton d'impatience.

Henri ne résista pas à ce second appel. La clef était sur la porte. Il la fit jouer dans la serrure et entra.

—Vous, monsieur ! s'écria Renée avec plus d'étonnement que de frayeur.

—Oui, mademoiselle . . . balbutia Henri.

Je viens de recevoir du parquet une lettre qui intéresse vivement votre tuteur. Je suis descendu pour la lui communiquer, croyant le trouver encore devant la porte de l'hôtel . . . il n'y était pas . . . Et, vous-même, mademoiselle, je ne m'attendais pas . . . je vous croyais chez madame Marnette.

—Je suis, en effet, allée frapper à sa porte, dit la jeune fille ; mais il faut croire que son mari l'a décidée à sortir, car elle ne m'a pas répondu. J'ai sonné alors la femme de chambre, qui m'a assuré que Henriette était partie depuis une demi-heure à peine.

—Je regrette vivement de vous avoir dérangée, mademoiselle, dit le jeune architecte, qui fit un pas en arrière.

—Mais vous ne m'avez pas dérangée du tout, monsieur.

—Je croyais que vous lisiez, mademoiselle.

—Je lisais... oui. C'est-à-dire que je venais d'allumer les bougies et que j'avais ouvert un livre....

A son tour, elle balbutiait et se troublait. Les regards qu'Henri jetait sur elle avaient une telle éloquence qu'ils la remuaient profondément.

—Je me retire donc, mademoiselle... dit-il en la saluant profondément. Ayez la bonté de dire à M. Leblanc qu'il veuille bien venir chez moi aussitôt qu'il sera de retour.

—Je n'y manquerai pas, monsieur.

Il se dirigea vers la porte à reculons, lentement et comme à regret. Tout à coup il s'arrêta et revint à elle.

—Pourtant non, dit-il. Je ne puis pas m'en aller ainsi.

Il se fit un grand silence. Par instinct, plutôt que par frayeur, Renée s'était retranchée derrière la table.

—Mademoiselle, reprit Henri, daignez m'entendre avec indulgence. Le moment est solennel et va décider de ma vie.

La jeune fille ne crut pas devoir répondre, mais son petit cœur battait bien fort et, tout bas, elle se disait :

—Enfin ! va-t-il parler ?

—Depuis bientôt huit mois, mademoiselle, dit Henri d'une voix émue, je ne vis plus. Quant à vous exprimer ce que j'ai souffert, pas un mot de notre langue ne suffirait à vous en donner une idée.

—Pourquoi donc, monsieur ? demanda timidement Renée qui voulait bien l'encourager mais non pas le faire trop ouvertement.

—Vous me le demandez, mademoiselle ! Vous ne l'avez donc pas deviné ?

—Mais monsieur... je ne sais....

—Alors écoutez bien, fit Henri qui s'arma de résolution. Dans un délai qui ne saurait être long, vous allez être libre, c'est-à-dire disposer de vous à votre gré, sans qu'aucune volonté étrangère s'oppose à la vôtre. Vous pourrez donc contracter tel mariage qu'il vous plaira. A cet égard, avec une fortune comme la vôtre et la beauté dont vous rayonnez, les compétiteurs ne manqueront pas. Il en est un déjà qui s'est mis sur les rangs....

—Que dites-vous ? s'écria la jeune fille.

—La vérité, mademoiselle. Ne savez-vous pas que Léon Monestier a demandé votre main à M. Leblanc ? Ignorez-vous que c'est pour la mériter qu'il s'est mis à la recherche de Fournier.

—Je vous jure, monsieur, que j'entends parler pour la première fois de ce projet ! Qui donc vous en a instruit ?

—C'est Léon lui-même, mademoiselle.

—Et M. Leblanc s'est engagé à lui donner ma main ?

—Non, mais il a promis de faire valoir auprès de vous le service que Monestier vous a rendu.

—A la bonne heure ! fit Renée, dont le visage s'éclaircit. Mais rappelez-vous bien, monsieur, que nulle puissance humaine ne me contraindra désormais à ce que j'ai résolu de ne pas faire. J'ai failli payer trop cher la fatale soumission dont j'ai donné la mesure pour obéir maintenant à d'autres inspirations que les miennes. Que M. Monestier aspire à ma main, je ne puis l'en empêcher, mais qu'il l'obtienne, c'est autre chose !

Et elle releva la tête d'un air de défi, tandis que ses petites narines roses se dilataient, à la pensée qu'on songeait à lui imposer un pareil mariage.

—Calmez-vous, de grâce ! supplia Henri, ou je n'aurai pas le courage de continuer. Oui, mademoiselle, je tremble de vous faire cet aveu, mais je suis coupable du même crime que vous reprochez à Léon.

—Vous avez aussi demandé ma main ? fit-elle, en s'efforçant de contenir la joie que lui causait cette nouvelle.

—Pas encore, mademoiselle. Avant tout, je désirais savoir quel accueil vous réserveriez à mes prétentions. C'est qu'il y a entre nous une telle disproportion de fortune que cela me fait trembler, quand j'y pense ! Savez-vous pourquoi ! C'est que ce monde impitoyable, ne manquera pas, quoi qu'il arrive, de dire qu'en recherchant votre alliance, ce sont vos millions, que j'ai convoités. C'est devant cette interprétation, qui froisse tous mes sentiments d'honneur et de loyauté que j'ai reculé jusqu'à ce jour, que je reculais tout à l'heure encore, au moment de vous quitter. Comprenez-vous alors ce que j'ai

gouffert, quand le bruit fatal s'est répandu que, soumise à la volonté de M. Leblanc, vous alliez épouser son neveu ! Pendant quelques jours j'étais comme mort. Le corps vivait, mais où étaient ma volonté, mon intelligence, mon énergie ? Elles étaient avec vous, Renée. Ah ! quelles angoisses m'ont déchiré ! Comment ai-je résisté aux supplications de ma pauvre mère ? Comment ne me suis-je pas jeté dans ses bras pour lui avouer en pleurant la vérité ? Je ne le comprends pas moi-même.

Accablé par ces douloureux souvenirs, Henri courba la tête et poussa un long soupir.

Renée l'écoutait en silence, immobile, n'osant interrompre ni d'un mot ni d'un geste ces aveux, si doux à son cœur et à son oreille.

Jugez de ma joie, — excusez surtout ce mot cruel, — quand j'appris par quels événements tragiques vous aviez recouvré votre liberté ! la vie me revint tout à coup. C'était une véritable résurrection ! Je me taisais encore pourtant. Ce que je vous aurais dit depuis longtemps, si vous aviez été pauvre, je n'osais pas l'avouer à vos millions.

Aujourd'hui, Renée, ajouta-t-il, en se jetant à ses genoux et en saisissant sa main parfumée, je ne me possède plus. Le torrent déborde, le volcan éclate et mon cœur suspendu à vos lèvres, bat dans ma poitrine à la briser. Mon amour est de la folie. Vous êtes ma vie, ma religion, mon Dieu ! Je vous aime comme jamais femme ne l'a été, et si j'étais aimé de vous, il me semble que l'univers ne serait pas assez grand pour contenir la joie insensée dont je serais pénétré. Je vous aime, Renée ! Ah ! sur ma vie, je vous aime bien, je vous le jure !

La jeune fille était si émue qu'elle se sentait défaillir. Ils s'échappaient donc enfin ces doux aveux qu'elle avait si longtemps attendus ! Elle aussi, elle était enivrée. Elle aussi elle s'était donnée à celui qu'elle aimait. L'émotion d'Henri l'avait gagnée, elle frémissait au contact des baisers brûlants dont il couvrait sa main mignonne ; une flamme ardente l'embrasait ; un nuage passait devant ses yeux . . . . . Elle n'avait plus la force de se défendre . . . . .

Henri s'était relevé, l'avait saisie dans ses bras et couvrait de baisers ses beaux cheveux.

— De grâce ! supplia-t-elle. Laissez-moi, Henri. Je meurs . . . . .

Elle chancela. Il la serra contre sa poitrine avec une sorte de frénésie, l'enleva dans ses bras robustes, et la déposa sur un fauteuil . . . . .

— Mais alors vous m'aimez donc ? fit-il, au comble du bonheur.

— Je vous en prie . . . . . murmura-t-elle, si faible qu'elle put à peine prononcer ces quelques mots.

Il s'agenouilla devant elle, tenant ses deux mains, s'efforçant de la ranimer et de faire pénétrer en elle le feu des regards dont il la couvrait, baisant ses petites mains blanches, qu'elle ne songeait même pas à dégager.

— Ah ! soupira-t-elle, que je suis heureuse !

— C'est donc bien vrai ? Vous m'aimez aussi ? demanda-t-il pour la seconde fois, n'osant pas croire encore à tant de félicité.

— Si je vous aime ! répondit-elle. Pour qui donc croyez-vous que je me sois fait présenter chez les Monestier ? Dans quel but ai-je circonvenu votre chère mère et me suis-je attachée à conquérir ses bonnes grâces ? C'est pour vous revoir, Henri. Il me semblait que me rapprocher de madame Dufranc, c'était me rapprocher de vous. Croyez-vous que je n'aie pas souffert mille morts, moi aussi ? Ne sentez-vous pas que j'aurais succombé à la honte de ce mariage, au supplice que la reconnaissance m'avait imposé ? De quel cri de délivrance j'ai salué les révélations d'Henriette ! Je renaisais à la vie, à l'espérance et je vous assure que les doléances de mon tuteur étaient le moindre de mes soucis, en présence de l'ivresse qui s'était emparée de moi, en me retrouvant digne de votre amour.

— Ainsi vous autorisez ma mère à faire auprès de M. Leblanc . . . . .

— Eh ! je ne demande que cela, interrompit-elle sans lui laisser le temps d'achever sa phrase ; mais pas encore . . . Attendez que toutes ces formalités soient terminées et que nous soyons de retour à Paris . . . On vient ! C'est sans doute M. Leblanc . . . . . silence !

## VIII

En même temps qu'elle posait sur ses lèvres un doigt rosé, Renée tendait son autre main à Henri, qui la couvrit d'un dernier baiser. Au même instant, on frappait à la porte pour la forme, car, sans attendre qu'il y fût invité, M. Leblanc entra. Henri était debout devant Renée et, pour se donner une contenance, lui montrait la lettre que le juge d'instruction lui avait fait parvenir.

—Qu'est ce que c'est ? fit vivement le vieillard en s'approchant.

—C'est un billet que je viens de recevoir à l'instant même et que j'avais hâte de vous communiquer, répondit le jeune architecte. Je priais mademoiselle de vous en prévenir et j'allais me retirer quand vous êtes arrivé.

—De quoi s'agit-il donc ?

—Des titres qui vous ont été volés, monsieur. Du reste, lisez vous même.

M. Leblanc saisit la lettre avec empressement et la parcourut.

—Je le crois bien que j'ai les numéros des valeurs ! Et les reçus de ce polisson ! s'écria-t-il joyeusement.

Alors tendant la main à Henri :

—Ah ! monsieur, lui dit-il, que je vous remercie ! Je suis réellement confus des dérangements que je vous cause.

—Croyez que c'est pour moi le plus grand de tous les plaisirs, fit Henri, en adressant un regard d'intelligence à Renée, qui se détourna, en riant. Cette fois, il fallut bien s'éloigner. Il salua gravement la jeune fille et regagna sa chambre solitaire. Avec quel cœur il se mit à l'ouvrage et de quel sommeil, peuplé de visions enchanteresses, il dormit cette nuit-là !

Le lendemain matin, à neuf heures précises, Leblanc et Renée se trouvaient au parquet. Le juge d'instruction procéda immédiatement à la vérification des numéros des titres et des reçus qu'exhibait le vieillard. La liasse de valeurs était intacte, mais il ne restait que quatre-vingt onze mille francs des cent cinquante mille que Leblanc avait si imprudemment avancés. Le juge d'instruction lui remit la totalité des titres et des billets, après lui en avoir fait donner décharge.

—Maintenant, dit-il en se tournant vers Renée, c'est à votre complaisance que je vais m'adresser, mademoiselle. Un juge d'instruction, vous ne vous en doutez certainement pas, croit ne s'être jamais acquitté de son mandat, tant qu'il n'a pas obtenu les aveux d'un accusé. Or Fournier se refuse à parler et pourtant, dans votre intérêt même et pour hâter l'annulation de votre mariage, il serait désirable que je puisse envoyer à Paris une instruction complète et détaillée. Voici donc ce que j'ai imaginé : J'ai fait dresser par mon greffier un formulaire de questions que je vais vous remettre. Ce sera vous qui interrogerez Fournier et qui lui ferez signer les déclarations qu'il aura consenties. Remarquez qu'en toute autre occasion, je dédaignerais de recourir à ce subterfuge, mais à la recommandation de M. Dufranc, et pour vous être agréable, je me prêterai à tout ce que la loi ne me défend pas.

Leblanc s'inclina. Décidément, l'intervention du jeune architecte devenait de plus en plus précieuse.

Renée consentit à ce que lui proposait le magistrat.

—Je vous recommande, ajouta-t-il, de procéder avec la plus grande douceur. Ce matin encore, je me suis informé du prisonnier. L'état d'exaltation dans lequel il se trouve, depuis son arrestation, n'a pas sensiblement diminué. Le médecin n'est pas sans inquiétude. Il m'a conseillé d'abréger le plus possible les formalités d'extradition sans quoi, a-t-il ajouté, le transport du détenu deviendrait impossible. De concert avec les agents que le parquet de Paris nous a envoyés, j'en suis occupé personnellement. J'espère que tout sera terminé demain et que l'on pourra le diriger sur Paris par l'express de une heure vingt minutes. J'aurai l'honneur de vous en prévenir et, s'il en était besoin, je m'adresserais encore à votre complaisance, à moins que vous ne désiriez prolonger votre séjour ici.

—Non, interrompit la jeune fille, qui avait hâte au contraire, de retourner à Paris pour y recevoir la visite de madame Dufranc. Je voudrais au contraire partir dans le plus bref délai.

—Alors je ferai parvenir un mot ce soir ou demain à votre tuteur.

—Je vous en serai très reconnaissante, monsieur.

—Maintenant, dit le magistrat, veuillez vous asseoir et jeter les yeux sur ce formulaire. Je vais donner l'ordre qu'on amène le sieur Fournier.

Sur un geste de lui, le greffier sortit et revint bientôt, accompagné du prisonnier, toujours escorté de deux gendarmes.

Renée fut effrayé du changement qui s'était opéré en lui depuis vingt-quatre heures.

Fournier était dans un désordre effrayant. Ses habits étaient souillés de poussière. Son visage était d'une pâleur livide ; son teint avait pris une couleur terreuse. Seuls, ses grands yeux noirs, profondément cernés de bistre, avaient une vivacité extrême et roulaient dans leurs orbites avec une sorte d'égarément.

—Eh bien ? lui dit le juge d'instruction, avez-vous réfléchi ? Etes-vous revenu à des sentiments plus conciliants ?

Au lieu de répondre, Victor jeta sur les deux gendarmes un regard haineux.

Le magistrat leur fit signe de s'éloigner de quelques pas. Ils obéirent.

—Monsieur Maurice, dit à son tour Renée, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis hier. Vous me demandiez pardon des torts que vous aviez envers moi et je vous avais promis de les oublier,—à la condition que vous m'aideriez à sortir de la situation pénible dans laquelle vous m'avez mise. Vous en souvenez-vous ?

Evidemment le charme de cette voix harmonieuse exerçait sur lui une influence magnétique, car le feu étrange de ses regards s'éteignit aussitôt.

—Oui, ma bonne Renée, répondit-il. Je m'en souviens.

—Alors il faut faire ce que je vous demande. Et non seulement je vous pardonnerai, mais je ferai tout au monde pour adoucir les rigueurs de votre captivité.

—Parlez, fit-il. Qu'exigez-vous de moi ?

—Peu de chose, Maurice. Cependant vous conviendrez bien, pour me faire plaisir, que vous ne vous nommez pas Leblanc, mais bien Victor Fournier ?

Il hésita un instant, couvrant du même regard défiant le magistrat et le greffier ; mais le magistrat avait pris un dossier, qu'il semblait étudier avec la plus grande attention et le greffier, penché sur sa table, écrivait avec une rapidité vertigineuse.

Leur attitude le rassura sans doute, car il finit par répondre :

—Oui. Je suis bien Victor Fournier.

—Et vous êtes né à Toulouse, n'est-ce pas ?

—En 1844 ? C'est vrai.

—Alors comment vous êtes-vous procuré les papiers de Maurice Leblanc ?

—Je les lui ai pris, parbleu !

—Par la ruse ou par la violence ?

—L'une et l'autre.

—Est-ce donc vous qui l'avez....

Elle n'osa pas prononcer le mot *tue*.

—Qui avez causé sa mort ? reprit-elle.

Ses sourcils se contractèrent horriblement.

—Ah ! mais.... dit-il d'une voix rauque et saccadée.... c'est ma tête que vous me demandez, Renée !

—Non, mon ami, c'est seulement beaucoup de franchise,—dont il vous sera tenu compte, je vous le promets.

Il courba la tête, réfléchit quelques instants, promena sur cet appareil de justice qui l'entourait des yeux hallucinés, tandis que ses membres tremblaient, secoués par la fièvre.

—Quoi ? demandait-il. Vous voulez de moi la vérité, dites-vous ? Qu'en voulez-vous faire, puisque vous me tenez ? C'est à vous de vous informer et non pas à moi de vous l'apprendre.

—Vous avez raison, fit doucement la jeune fille ; mais vous savez bien que, tôt ou tard, on la découvrira ; c'est donc pour mon compte que j'insiste auprès de vous. Plus tôt vous me rendrez ma liberté, moins vous paraîtrez coupable. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux que ce fût à l'instant même ?

Il secoua soucieusement la tête et laissa échapper un sourire intraduisible.

—Ah ! dit-il, pourquoi ne vous ai-je pas rencontrée plus tôt, Renée ? Vous auriez fait de moi ce que vous auriez voulu par la douceur.— Au lieu de cela, reprit-il d'un ton farouche, je ne me suis heurté sans cesse qu'à des révoltes chez les miens, qu'à des rudesses chez les autres. Pour m'étourdir, je me suis jeté dans la vie libre, dans la débâche, dans les luttes de la vie au grand air. Je suis devenu violent, méchant, cruel,



—égoïste.—Vous voulez la vérité, Renée, poursuivit-il en s'exaltant, d'une voix que des hoquets convulsifs entrecoupaient. Eh bien ! la voilà : Oui, c'est moi qui ai tué Maurice Leblanc pour lui voler ses papiers et son argent. Oui, j'ai conçu la pensée de venir en France et de me substituer à lui. Oui, connaissant le chiffre de vos fortunes, j'ai résolu de me les approprier, afin de satisfaire les insatiables appétits qui s'étaient éveillés en moi. Oui, je vous ai sacrifiés tous à ce but féroce. Oui, j'ai voulu tuer Marie, qui se dressait tout à coup devant moi, comme un obstacle, entre la richesse et la liberté. Êtes-vous contente à présent ? Ce que vous m'avez demandé, vous l'ai-je donné ?

—Sans doute, répondit Renée, je ne pouvais exiger de vous davantage. Aussi je vous supplie de vous calmer, Maurice. Laissez-moi vous appeler toujours de ce nom, qui est le premier sous lequel je vous ai connu . . .

—Ah ! pourquoi n'est-il pas le mien ? gémit Fournier. Grâce à vous, je serais redevenu un homme : j'aurais racheté cet odieux passé, fait de larmes, de sang et de remords ! . . .

—Et si c'était possible, croyez que je vous y aiderais de tout mon pouvoir. Vous m'avez fait plus d'aveux que je n'en attendais ; je vous en remercie du plus profond de mon cœur, car je ne doute pas que vous ayez le courage de signer ce que vous venez de me lire.

—Signer ? dit Fournier, dont le visage s'altéra subitement. Signer ma propre condamnation ! Jamais !

—Alors tout ce que vous avez dit ou fait jusqu'à présent n'a aucune valeur, Maurice. Ce service que vous me rendez d'une main, allez-vous me le retirer de l'autre ? Mais songez donc que votre refus est ma condamnation, à moi !

—Ce raisonnement le frappa plus encore par sa simplicité que par sa logique.

—C'est vrai, confessa-t-il avec effort.

—Ainsi vous en convenez vous-même et vous ne voulez pas me faire cette dernière concession ? demanda-t-elle en joignant les mains. Je vous en conjure, Maurice ! Encore cet effort et je vous jure une reconnaissance éternelle.

—Éternelle . . . répéta-t-il avec un sourire qui n'était qu'une contraction du visage. Elle ne vous pèsera jamais que jusqu'au jour où je monterai sur l'échafaud ma reconnaissance.

—De grâce, ne prononcez pas devant moi des mots semblables ! supplia la jeune fille, dont une pâleur mortelle envahit les joues. Vous me faites peur !

Il la vit si effrayée qu'il eut pitié d'elle.

—Eh bien ! non, dit-il. Je suis un sauvage, pardonnez moi ! Aussi bien, de toutes façons, ma tête est perdue. Donnez, je vais signer.

Le greffier accourut aussitôt et remit à la jeune fille le résumé qu'il avait dressé de cet important interrogatoire. Elle le tendit à Fournier, qui le parafa d'une main fiévreuse.

—A présent, dit-il, je vais, à mon tour, vous demander une faveur.

—Laquelle ? fit Renée hésitante.

—Permettez-moi de vous baiser la main.

Elle le regarda en face, se déganta lentement, et, du geste d'une souveraine qui fait grâce, lui tendit sa petite main potelée.

Il la saisit dans les siennes avec une sorte de frénésie et la couvrit de baisers.

—Allez en paix, lui dit-elle. Vous avez expié désormais vos torts envers moi. Qu'ils ne pèsent plus sur votre conscience, car, je vous l'affirme devant Dieu qui nous entend, ils sont à jamais effacés de mon souvenir !

A ces mots, elle alla prendre sa place à côté de M. Leblanc.

Sur un nouveau signe du juge d'instruction, les gendarmes s'approchèrent du prisonnier et l'entraînèrent, sans qu'il opposât la moindre résistance.

Dès que la porte se fut refermée sur lui, le magistrat s'avança vers Renée.

—Mademoiselle, lui dit-il, vous nous avez rendu le plus signalé de tous les services ; les interminables lenteurs qu'aurait entraînées l'instruction, s'il avait fallu se renseigner à Lima, votre influence bizarre les a conjurées. Cette fois, je crois pouvoir vous assurer que demain tout sera fini.

Renée et son tuteur se retirèrent, enchantés tous les deux de ce résultat.

Ils communiquèrent à Henriette et à M. Marnette l'heureuse issue de cette entrevue.

—Allons ! dit-elle tristement, c'en est fait ! Pour Marie, pour ses enfants, c'est la honte, le déshonneur ! Et nous-mêmes . . .

Un déluge de larmes inonda son gracieux visage.

—N'y pensez plus ! fit Renée. Croyez que j'ai fait tout au monde et que je suis prête encore à tenter l'impossible pour adoucir le sort de Fournier.

—Au nom de ma sœur, vous me le promettez ? demanda Henriette en essuyant ses larmes.

—Quoi que vous exigiez de moi, je le ferai encore, protesta la jeune fille.

A l'heure du déjeuner, elle annonça à Henri que son départ aurait probablement lieu le lendemain.

—Ah ! si vous pouviez être du voyage ! . . . lui dit-elle à voix basse.

—J'en serai, affirma Henri.

Il prit sur-le-champ ses dispositions, régla tous ses comptes dans la journée, et le lendemain matin, donna ses ordres en conséquence. A midi, il était prêt.

Vers dix heures, Leblanc avait reçu du juge d'instruction un billet ainsi conçu :

“Monsieur,

“J'ai la satisfaction de vous annoncer que toutes les formalités sont remplies et que je remettrai à midi le prisonnier entre les mains de la justice française.

“Deux de nos gendarmes l'accompagneront jusqu'à la frontière, où ils seront remplacés par deux des vôtres.

“Je n'ose vous prier d'assister à l'embarquement du détenu. Pourtant la présence de votre pupille nous éviterait peut-être de recourir à des moyens violents, dans le cas où Fournier, dont l'exaltation va toujours croissant, opposerait une résistance dont il est facile de prévoir les tristes conséquences.

“Recevez, monsieur, etc . . . .”

Leblanc avait communiqué cette lettre à Henriette, qui manifesta des craintes exagérées et déclara que, fût-elle seule, elle voulait se trouver là au moment où Fournier monterait en wagon.

Renée, fidèle à sa parole, lui promit de l'accompagner. Elle en informa Henri.

A midi et demi, tout le monde était sur le quai, — même Léon Monestier, qu'on avait fait avertir.

Plus ou moins, chacun était un peu revenu sur le compte de ce misérable. Evidemment c'était un esprit fantasque plutôt que méchant, violent et emporté plutôt que cruel, perverti surtout par le singulier milieu dans lequel il avait vécu pendant trois années.

La sincérité des aveux que Renée lui avait arrachés par son extrême douceur avait, non pas excusé, mais de beaucoup atténué les crimes dont il s'était rendu coupable. A la colère avait succédé la pitié, — pitié qui s'augmentait du vif intérêt qu'inspiraient sa femme et ses enfants.

Le juge d'instruction attendait aussi. Il avait voulu assister en personne au transbordement du prisonnier.

Vers une heure moins un quart, la voiture cellulaire dans laquelle on l'amenait entra en gare.

Un des agents en descendit et expliqua qu'on avait eu une peine infinie à y faire monter le détenu. Pendant le trajet de la prison au chemin de fer, il n'avait cessé de vociférer, de donner de violents coups de pied dans la porte de sa cellule, qu'il avait à moitié brisée.

Sur un signe du magistrat, tous les intéressés s'avancèrent et firent cercle autour de la voiture.

Fournier mit vivement pied à terre mais, lorsqu'on voulut le faire monter en wagon, il soutint contre les agents et les gendarmes une lutte acharnée. On fut obligé pour le réduire à l'impuissance, de le renverser et de lui maintenir les quatre membres. Encore mordit-il cruellement, au bras, un de ses gardiens. Le juge d'instruction voyant qu'on ne pouvait pas venir à bout de ce forcené, résolut de recourir aux moyens extrêmes.

—Qu'on lui mette la camisole de force ! ordonna-t-il.

Henriette se précipita au-devant de lui ?

—Je vous en supplie, monsieur ! dit-elle. Révoquez cet ordre barbare ! Quoi que cet homme ait fait, je ne puis oublier que j'ai habité pendant deux ans sous le même toit, que je me suis assise à la même table, qu'il est le mari de ma propre sœur, presque mon frère !

— Mon Dieu, madame, je ne demanderais pas mieux ; mais alors essayez de le raisonner, de lui faire comprendre que son intérêt est de se soumettre.

Henriette s'approcha de lui. Elle voulut lui adresser quelques paroles conciliantes ; mais, à la vue de celle qui l'avait dénoncé, la colère de Fournier redoubla d'intensité.

— Va-t'en ! cria-t-il. Tu es mon ennemie la plus acharnée. Va-t'en, maudite !

Il fit un effort pour se relever et se jeter sur elle.

Henriette, éperdue, promena autour d'elle un regard désespéré. Elle aperçut Renée et courut à elle.

— Je t'en prie, dit-elle. Tu m'as promis hier de faire l'impossible pour adoucir le sort de cet infortuné. Cette fois encore, viens à notre aide !

La jeune fille hésita un instant. J'ai-elle n'avait vu Fournier en pareil état.

— Allons, dit-elle tout à coup en quittant le bras de son tuteur, ma liberté est au bout de ce dernier sacrifice. . . . il faut en finir !

Elle se dirigea vers Fournier, écarta du geste les agents qui le maintenaient et lui tendit la main.

— Venez, Maurice, lui dit-elle.

Il se redressa, déjà calmé par le timbre de cette voix charmeresse.

— Ne voulez-vous pas me suivre ? demanda-t-elle pour la seconde fois.

— Avec vous, répondit-il, j'irais au bout du monde ; — mais que tous ces gens-là s'en aillent ! ajouta-t-il en jetant sur ceux qui l'entouraient un regard terrible. Je ne veux pas les voir !

Renée leur fit signe de se tenir à distance et resta seule avec le prisonnier.

— Pourquoi vous exposer à ces mauvais traitements ? demanda Renée à Fournier. A quoi cela vous avance-t-il ? Vous savez bien que la loi aura toujours raison de vous.

— Je ne le sais que trop, répondit-il d'une voix rauque : mais c'est plus fort que moi je ne puis m'y soumettre. J'aime mieux qu'ils me tuent tout de suite. Ce sera plus tôt fait.

— Mais, non, ils ne vous tueront pas, Maurice, et vous n'en serez pas moins obligé de subir leurs rigueurs. Ainsi, croyez-moi, venez, je vais vous conduire en wagon. Nous retournerons ensemble à Paris.

— Avec vous, je veux bien, mais avec vous seule, dit-il.

Sa voix était altérée. Agités par la colère et la fièvre qui le dévoraient, ses membres tremblaient.

Renée, dont il tenait la main, se dirigea vers le wagon, l'y fit entrer et prit place à côté de lui.

Aussitôt, agents et gendarmes accoururent. Ils voulurent monter à côté du prisonnier ; mais celui-ci, qui les avait vus venir, se dressa d'un bond, courut à la portière et repoussa les assaillants avec une indomptable vigueur.

Avec Renée seule, répéta-t-il sans cesse. Elle me l'a promis. Tuez-moi, mais vous n'entrez pas !

Des horions pleuvaient dru comme grêle sur les agents. Un gendarme avait reçu un coup de poing si bien asséné qu'il avait le visage en sang.

Ils se tournèrent vers le juge d'instruction, comme pour lui demander ce qu'ils devaient faire.

Il s'avança.

— Vous le voyez, mademoiselle, dit-il à Renée, il n'y a pas deux voyens. Il faut que lui fasse mettre la camisole de force ou que vous nous décidiez à rester seule avec lui. Vous sentez-vous ce courage.

La jeune fille était un peu effrayée. Cette résistance opiniâtre du prisonnier, bien qu'il eût les mains attachées, n'était pas faite pour lui conseiller le tête-à-tête qu'on lui proposait.

— Je t'en conjure ! supplia Henriette. Fais-le pour nous. Que peux-tu craindre ? Nous allons monter tous dans le compartiment voisin. Par le carreau, derrière lequel est placée la sonnette d'alarme, nous surveillerons ce qui se passe. Tu n'auras, d'ailleurs, qu'à l'agiter en cas urgent pour que le train s'arrête.

— C'est égal, fit observer Henri, ce serait de la dernière imprudence. . . .

— Ma s'qu'a-t-elle à redouter ? interrompit Henriette. Ne voyez-vous pas qu'elle fait de lui ce qu'elle veut ?

Obsédée par ces instances, Renée céda.

—Et bien ? soit, dit-elle résolument. Je reste seule avec vous, Maurice. J'espère que vous ne me ferez pas repentir de la confiance que je vous témoigne.

Ce qui l'avait décidée surtout à faire cesser cette interminable discussion, c'était la curiosité des voyageurs, qui commençaient à affluer et à se grouper autour du wagon.

—En voiture, messieurs, en voiture ! criait déjà le chef de train.

Le sort en était jeté ! Renée avait consenti.

Les deux gendarmes, les deux agents, Leblanc, Henri, M. et madame Marnette, montèrent dans le compartiment voisin. Un gendarme et un agent se placèrent de chaque côté des portières, afin de surveiller la voie dans le cas où le détenu tenterait de s'évader.

Enfin le train se mit en mouvement. Tout marchait à souhait. A la frontière française, deux de nos gendarmes avaient remplacé les soldats belges.

L'express était arrivé à Tergnier vers cinq heures. Pendant l'arrêt de vingt minutes que comporte l'itinéraire, Henri, Leblanc et Marnette étaient descendus et avaient interrogé du regard Renée, qui les avaient rassurés du geste.

A part l'éclat extraordinaire des yeux de Fournier, qui étaient de plus en plus enfoncés dans l'orbite et cerclés de noir ; à part les quelques mouvements saccadés que lui causait la fièvre, il paraissait assez tranquille.

Pas un mot n'avait été échangé entre la jeune fille et lui. Elle ne se souciait pas de rompre le silence, mais elle ne le quittait pas des yeux.

La vue de ses amis les plus chers lui redonna un peu de courage. Quand l'express se remit en route, à cinq heures et demie, elle était à peu près rassurée. Le train devait entrer à Paris à sept heures quarante. Elle n'avait donc plus que deux heures à passer, pour atteindre le but de cet interminable voyage.

Tout à coup, elle vit se contracter affreusement le visage de Fournier. Ses membres avaient des soubresauts aussi brusques et aussi incohérents que ceux de la marionnette inconsciente que l'on fait mouvoir au gré de son caprice. Ses yeux s'agrandirent, roulèrent sous les paupières dilatées avec une expression d'égarément indicible, et se fixèrent sur Renée, comme sur une proie. Elle eut peur et recula à l'autre extrémité du wagon.

Soudain, sans avoir proféré une parole, Fournier se dressa, se jeta sur elle et essaya de la prendre à la gorge.

—Au secours ! Au secours ! cria la pauvre enfant, folle d'épouvante.

Cependant Renée ne perdit pas la tête. Elle n'était pas une femmelette que le danger fit pâlir, ni qui s'évanouît maladroitement quand il faut faire preuve d'énergie. On a pu la juger déjà, en voyant avec quelle persévérance elle poursuivait le but qu'elle s'était proposé d'atteindre, avec quelle résolution elle avait accepté la responsabilité dont elle allait supporter le fardeau.

Elle se leva, elle aussi, pour repousser l'agression dont elle était l'objet et essaya de briser le barreau fragile, derrière lequel se trouvait l'anneau de la sonnerie d'alarme.

Malheureusement l'accès de folie furieuse qui venait de s'emparer du prisonnier lui donnait une force irrésistible. Du premier choc, il la renversa sur les coussins, s'efforça de dégager ses mains afin de l'étrangler.

Il accompagnait ces gestes d'un cri rauque, semblable à celui de la bête fauve qui vient de saisir sa proie et qui s'apprête à la dévorer.

Par honneur, les menottes résistèrent à tous les efforts qu'il tenta pour les briser.

Il n'en maintenait pas moins la jeune fille renversée et la mettait dans l'impossibilité de faire un mouvement.

L'express était lancé à toute vitesse. Il ne devait s'arrêter qu'à Compiègne, à six heures quinze minutes, et essayait de rattraper le léger retard qu'il avait éprouvé.

La machine soufflait bruyamment. Un panache de fumée noire et épaisse obscurcissait l'air sur le passage de la locomotive. Les roues glissaient sur les rails avec un bruit sourd, les wagons, cahotés dans tous les sens par les irrégularités de la voie, soubresautaient avec des trépидations formidables.

—Au secours ! Au secours ! s'écriait toujours la pauvre enfant.

Mais sa voix, qui s'échappait avec peine de sa poitrine, sur laquelle le fou pesait de tout son poids, ne parvenait pas à dominer le bruit infernal que produisait en roulant cette avalanche de fer et de bois, qui parcourait l'espace avec une rapidité vertigineuse.

Pendant quelques instants, elle résista avec avantage. Ses forces aussi étaient décuplées par le sentiment du danger. Elle parvint même à se redresser, à engager corps à corps une lutte avec ce forcené. Dans la lutte, les vitres volèrent en éclats, déchirant de

leurs pointes acérées ses bras, ses épaules, ses mains et celles du misérable qui s'acharnait avec une furie sanguinaire.

Ses vêtements, auxquels il se cramponnait, se déchiquetaient par morceaux, mettant à nu les plaies saignantes qui la zébraient de toutes parts.

Et, toujours son œil anxieux couvrait d'un regard dévorant cette insaisissable sonnette d'alarme, à laquelle elle ne pouvait pas atteindre !

— Au secours ! au secours !

Et le train filait à toute vapeur à travers la campagne, passant comme une trombe devant les stations éparses, sous l'œil émerveillé des badauds, qui le regardaient sans se douter du drame effrayant dont il était le théâtre.

Renée luttait encore, toujours. On aurait dit que la vue du sang dont elle était inondée lui rendait du courage. Elle repoussait vaillamment les assauts furibonds de l'insensé.

Il ne songeait qu'à une chose, la renverser pour l'étrangler. C'était son idée fixe.

Dans le compartiment voisin, chacun était silencieux et prêtait l'oreille ; mais on n'entendait rien de ce combat monstrueux.

Pendant Henri eut la pensée, comme il l'avait déjà fait, de regarder par le carreau.

— Ils s'égorgent ! s'écria-t-il tout à coup.

Aussitôt, il brisa la verre fragile et agita convulsivement la sonnette d'alarme.

Efforts inutiles ! Appel impuissant ! Le bruit assourdissant de l'inférieur ouragan dominait tout. Le train roulait toujours plus rapide que l'éclair, emporté dans son irrésistible élan . . .

Que faire ? Pouvait-on rester le témoin inerte de cette scène indescriptible ? Non, c'était impossible. Enfin, l'un des agents, celui qui se trouvait du côté du quai d'embarquement, ouvrit la portière, et voulut gagner le compartiment voisin. Mais le contre-coup que reçut la portière, en s'ouvrant, la fit revenir en avant, enlevant l'agent, comme une plume, du marche-pied sur lequel il se tenait et le fit rouler à cinq ou six mètres en dehors de la voie.

Quoique tout meurtri de cette chute, il se releva, agita les bras en signe de détresse, appela . . . Le train était déjà loin ! Personne ne l'avait vu ni entendu.

Le gendarme, qui était assis en face de lui, se hasarda courageusement à son tour sur le chemin périlleux. Il réussit à faire quelques pas, mais il s'empêtra les jambes dans son grand sabre, manqua des deux pieds à la fois et resta suspendu par les bras à la main courante de cuivre qui se trouve extérieurement le long des wagons.

— Du courage ! cria Henri à Renée. Nous allons à votre secours.

Secoué comme la feuille, épouvanté de la mort terrible qui l'attendait s'il tombait sous les roues, le gendarme rassembla toute sa vigueur pour se rejeter violemment en arrière, lâcha prise et culbuta lourdement dans le fossé qui bordait la voie.

Renée avait entendu les paroles que lui avait adressées Henri.

Il était temps ! Ses forces commençaient à s'épuiser. Cela fut comme un coup de fouet pour son énergie chancelante.

Quand à Fournier, loin de le calmer, l'intervention dont il était menacé redoubla l'accès de fièvre chaude qui s'était emparé de lui. Craignant que sa victime ne lui échappât, il se rua sur elle avec une telle impétuosité, qu'il la renversa de nouveau pour ne plus lui permettre, cette fois, de se relever. Anéantie par cette lutte épouvantable, la malheureuse enfant n'était plus en état de se défendre. Elle comprit que c'était fait d'elle, qu'elle était morte, si le secours qu'on lui avait promis n'arrivait pas. L'express continuait sa course hystérique à travers le paysage, au milieu duquel il s'engouffrait. Enfin Fournier réussit à passer sa main autour du cou de Renée et poussa un rugissement de bête féroce. Maintenant sa victime ne pouvait plus lui échapper.

Tout à coup, la portière s'ouvrit et Henri se dressa, victorieux, en face de lui. La jeune fille l'aperçut aussi et se crut sauvée. Par un effort suprême, elle détourna la main de Fournier sur lequel Henri se jeta avec un cri de fureur. En effet, quoi que fissent pour le retenir, Leblanc, Monestier, Marnette, Henriette elle-même, il n'avait pu se résigner à assister immobile au hideux égorgement dont il avait été témoin. Malgré le sort qu'avaient subi l'agent et le gendarme, faisant appel à toute la prudence et à l'habileté que son métier d'architecte lui avait permis d'acquérir, il s'aventura sur le marchepied, saisit la main courante et s'avança pas à pas, se collant comme une découpe de papier le long du wagon, pour ne pas être broyé en route par les obstacles le long desquels glissait le

fantastique express. Il arriva sans accident jusqu'à la portière, souleva le loquet du bas, fit jouer le bouton de la serrure et entra. Ce fut une lutte nouvelle qui s'engagea, d'autant plus redoutable que c'étaient deux hommes qui se trouvaient aux prises. Malheureusement, Henri était blessé ; il portait le bras en écharpe. Reconnaisant bientôt qu'il n'était pas en état de soutenir d'une main le choc de son adversaire, il sortit son bras malade. Au premier effort, la blessure se rouvrit. Il sentit couler le sang.

N'importe ! il luttait et luttait bien.

Ses amis le suivaient du regard. Penchés à la portière, de chaque côté du wagon, ils ébranlaient vainement les airs de toute la puissance de leurs poumons.

Le train n'entendait pas. Le train suivait sa ligne inexorable, engin formidable lancé dans l'espace comme un long boulet gigantesque, et dont aucun obstacle ne pouvait arrêter l'impétueuse trajectoire.

Henri et Victor se tenaient au collet, se bousculant affreusement, se déchirant encore aux morceaux de glace aigus et tranchants qui se dressaient debout dans leur cadre de bois.

Renée, presque insensible, ensanglantée, demeurait paralysée de terreur. Le combat interminable ne finirait donc pas !

Depuis plus d'un quart d'heure déjà Henri et Fournier bizarrement secoués par les cahots, se roulaient l'un sur l'autre dans une hideuse étreinte. L'issue du combat n'était pas douteuse : Henri, blessé, devait finir par succomber. . . . En effet, Henri perdait beaucoup de sang et se sentait faiblir. Soudain, un coup de sifflet strident déchira les airs ! C'était la locomotive qui approchait de Compiègne et qui signalait l'arrivée du train. En même temps, le mécanicien ralentissait sa marche. Au bout de quelques minutes, les voyageurs finirent par entendre les cris que poussaient sans cesse Leblanc Monestier, Marnette, Henriette, l'agent et le gendarme.

Comme si Fournier avait deviné qu'on allait porter secours à ses victimes, il se précipita sur elles avec une frénésie nouvelle, renversa Henri sur le tapis et tenta de l'étrangler. Renversée également par le choc, Renée labourait avec ses ongles le visage de Fournier, qui se détournait en vain pour lui échapper.

Enfin le train s'arrêta !

On courut au compartiment dans lequel se jouait cette épouvantable tragédie. On escalada le wagon, on se jeta sur le fou, qu'on précipita sur la voie et sur lequel dix mains vigoureuses s'abattirent à la fois.

Renée était évanouie. Ses épaules, ses bras, ses mains, maculés de déchirures, de sang, de meurtrissures, semblaient n'être qu'une plaie.

On la transporta dans le bureau du chef de gare pour lui donner les premiers soins, en attendant l'arrivée du médecin qu'on envoya chercher.

Quant à Henri, il était à peu près sans connaissance. Ses vêtements étaient en loques ; sa chemise, ses mains, sa figure étaient rouges du sang qu'il avait perdu. On le soutint et on le conduisit dans le cabinet du commissaire de surveillance.

A part quelques coupures et les égratignures qui lui labouraient le visage, Fournier n'avait rien. Sa fureur ne s'était pas calmée. Il fallut réquisitionner deux autres gendarmes, l'entourer de cordes, pour le réduire à l'impuissance et le hisser en wagon.

Ce fut parmi les voyageurs une panique dont on ne se fait pas d'idée.

On interrogea le mécanicien. Il n'avait rien entendu ! Le chef de train n'avait rien entendu non plus !! A quoi servait donc cette sonnette d'alarme ? Était-elle même d'un maniement facile, puisque Renée n'avait pas pu s'en servir ?

L'indignation était générale. Les protestations surgissaient de toutes parts.

Ainsi on pouvait être impunément assassiné ! Ainsi on pouvait soutenir, pendant trois quarts d'heure, une lutte de ce genre, sans qu'il y eût moyen de porter secours aux victimes, d'entendre leurs appels désespérés ? Et c'est en présence d'accidents si terribles que les chemins de fer persistent à enfermer dans des boîtes isolées leurs voyageurs ! Et l'on s'entête à n'établir entre les wagons, entre les compartiments, aucune communication ! Et nous sommes un peuple de lumière, des pionniers de la civilisation, des sentinelles du progrès !

Quand à la catastrophe à laquelle Renée et Henri avaient failli succomber, qui sait ce qui serait advenu, si le trajet entre les deux gares d'arrêt avait duré seulement dix minutes de plus ? . . . . .

Fort heureusement, de même que l'agent de police et le gendarme qui étaient tombés

sur la voie, s'étaient relevés sans contusions trop graves, de même les secours que l'on put prodiguer en temps utile à Henri et à la jeune fille réussirent promptement à les ranimer.

L'express avait repris sa route vers Paris, emportant Fournier, assez solidement garroté et surveillé d'assez près pour qu'on n'eût plus rien à craindre de sa folie.

Leblanc, M. et madame Marnette, Léon, étaient restés à Compiègne, attendant que le médecin se prononçât sur l'état des deux victimes.

C'était Renée qui était la plus malade. Non pas que ses blessures fussent d'une gravité inquiétante, mais le système nerveux avait été si fortement ébranlé que le docteur redoutait une fièvre cérébrale.

Il ne voulut pas permettre qu'on la transportât à Paris. Après l'avoir accompagnée dans l'hôtel le plus proche, il pensa ses déchirures, prescrivit une potion calmante, qu'on devait lui faire prendre toutes les deux heures, et annonça qu'il reviendrait le lendemain matin.

Quant à Henri, après qu'on eut posé sur sa blessure un nouvel appareil, on lui recommanda le repos le plus absolu.

Henriette, son mari et Léon purent revenir à Paris dans la soirée.

Leblanc se constitua le garde-malade des deux jeunes gens.

—Décidément, dit-il à Henri, nous vous devons tout, mon cher monsieur : la fortune... la vie, l'honneur... c'est de quoi nous rendre à jamais insolubles.

—Qui sait?... fit le jeune architecte en souriant.

Il fut sur le point de s'expliquer, il ne le fit pas. Il voulait obtenir avant tout, l'assentiment de sa mère et lui laisser la surprise des premiers aveux.

La nuit fut bonne. Grâce à la potion du docteur, Renée dormit d'un sommeil calme et régulier. Le lendemain matin, la fièvre avait disparu. Que pouvait craindre désormais la pauvre enfant entre son tuteur et celui qu'elle aimait ? N'était-ce pas la sécurité dans le présent, le bonheur dans un avenir prochain ?

Pour achever de la rétablir, le médecin conseilla de passer encore une journée à Compiègne, ce qui fut fait ; Renée, M. Leblanc et Henri passèrent la journée à visiter les environs en voiture.

Cette longue journée de paix et d'intimité fut pour les deux amants une source de jouissances dont ils gardèrent éternellement le souvenir.

Le docteur l'avait bien dit : le lendemain la jeune fille avait repris ses couleurs et sa gaieté. Dans la journée ils retournèrent à Paris.

En y arrivant ils se séparèrent.

Renée et son tuteur trouvèrent chez eux une lettre que le parquet de Paris venait de leur adresser, et dans laquelle on priait M. Leblanc de passer chez le juge d'instruction, pour y recevoir une communication importante.

Il sauta en voiture et se rendit sur le champ à cette pressante invitation.

On lui apprit alors que Victor Fournier avait été repris, la veille, d'un nouvel accès de folie furieuse et qu'il était mort dans la soirée.

Leblanc était consterné.

—Mais alors qu'allons-nous faire ? demanda-t-il.

—Introduisez votre instance en nullité de mariage, lui répondit le magistrat. Grâce à l'habileté avec laquelle mon confrère de Bruxelles a dirigé sa première instruction, et aux aveux qu'il a recueillis de la bouche du prisonnier, l'identité de Fournier est suffisamment établie pour qu'il n'y ait pas lieu à plus amples informations. C'est même fort heureux pour vous, sans cela nous aurions été obligés de nous renseigner auprès du gouvernement péruvien et la lenteur des correspondances aurait retardé de six mois, d'un an, peut-être, le résultat auquel vous aspirez.

Leblanc se retira et fit part à sa pupille de la nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Marie et Henriette en avaient déjà été instruites dans la matinée. Henriette arriva presque en même temps que Leblanc. Elle venait voir si Renée était de retour, s'informer de sa santé, et lui communiquer également l'importante nouvelle.

Cette mort fut saluée par chacun de ceux qu'elle intéressait d'un véritable cri de délivrance !

Elle épargnait à madame Fournier et à ses enfants la honte d'un jugement et d'une

condamnation flétrissante ; elle assurait de toutes façons à Renée une liberté presque immédiate ; elle épargnait à tout le monde la douleur de témoigner en cour d'assises contre le coupable.

On ne pouvait que s'en réjouir.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit et la domestique annonça :

«Madame Dufranc !»

Renée tressaillit et devint rouge comme une cerise. Elle se doutait bien de ce que signifiait cette visite inattendue.

Elle courut au-devant de l'excellente dame et lui tendit la main.

—Ah ! petite sournoise ! lui dit à voix basse et en souriant la mère d'Henri.

Elle prit le siège que lui avançait M. Leblanc et jeta un regard défiant sur madame Marnette, qu'elle ne connaissait pas.

Renée surprit ce mouvement.

—Madame Marnette, ma cousine, dit-elle, en présentant la jeune femme à madame Dufranc.

Malgré ce lien de parenté, madame Dufranc ne crut pas devoir s'expliquer avant le départ d'Henriette.

Elle apprit alors dans quelles circonstances était mort Victor Fournier et en fut vivement impressionnée.

En effet, son fils lui avait raconté dans tous ses détails la lutte horrible que Renée et lui avaient soutenue contre ce forcené. Cependant, comme tout le monde, elle fut d'avis que la colère divine avait frappé juste et bien à point.

Enfin Henriette prit congé et s'en alla.

Leblanc était dès à présent franchement heureux. La mort du misérable qui l'avait si indignement trompé le délivrait de son dernier souci.

Aussi ce fut avec une véritable effusion qu'il remercia madame Dufranc de l'empressement avec lequel son fils, dont il fit l'éloge, l'avait secondé en cette occasion.

—Monsieur, répondit madame Dufranc, je suis heureuse, plus heureuse que vous ne croyez, d'entendre cet éloge dans votre bouche, car je ne me serais jamais permis de le faire et pourtant il excusera, s'il ne la justifie pas, la démarche que je viens faire auprès de vous.

—Parlez, madame, fit le vieillard surpris.

—Depuis longtemps, monsieur, je pourrais presque préciser l'époque et la faire remonter au mois de septembre dernier, j'avais soupçonné que mon fils était amoureux d'une femme à la main de laquelle il n'osait pas aspirer ; je ne me trompais pas, puisqu'aujourd'hui, à la suite d'événements tout récents, qui sont venus singulièrement modifier sa position, il s'est décidé à m'avouer la vérité.

—Ainsi c'est bien vrai ! Il aime quelqu'un ? Il vous l'a dit ? demanda le vieillard.

Renée baissait les yeux et se regardait le bout des ongles.

—Eh bien ? fit Leblanc. Cette personne nous la connaissons donc ?

—Vous la connaissez tous les deux, répondit madame Dufranc, en lui montrant Renée, qui ne savait plus quelle contenance garder.

—Comment ! fit le vieillard, ce serait....

La jeune fille se leva et se jeta à son cou.

—Oui, papa Leblanc, dit-elle, c'est moi.... depuis Vichy.... Vous savez bien.... Voilà pourquoi je ne voulais pas me marier avec votre neveu d'Amérique. Il n'en revenait pas.

—Comment ! répéta-t-il tout ahuri. C'est toi.... Eh bien ! reprit-il avec agitation, et Monestier qui m'a demandé ta main, qui n'a fait le voyage de Bruxelles que pour la mériter.... Que va-t-il dire ?

—Eh ! vous lui ferez entendre raison, dit Renée.

—Tu en veux donc de M. Henri ? demanda-t-il en souriant.

—Oui et, cette fois, c'est moi qui veux, répondit-elle sur le même ton.

—Oh ! alors, que Dieu me préserve de m'y opposer ! fit Leblanc tout frémissant encore au souvenir des dangers que son entêtement lui avait fait courir.



Six semaines après, Henri épousait Renée, et c'était Monestier qui lui servait de garçon d'honneur !

C'est que, grâce à madame Robillard, le roman des deux jeunes époux n'était plus un secret pour personne. Léon Monestier, à qui M. Leblanc avait fait un cadeau superbe, avait reconnu qu'il était encore arrivé trop tard.

—Veinard, va ! dit-il le soir à Henri, au moment où celui-ci entraînait sa femme.

FIN.

---

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes. Adressez la Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux claret Co.) 39 Rue Hôpital, Montréal.

---

Pour paraître le 1er juillet 1895

LE GRAND ROMAN A SENSATION

# LE MARTYRE D'UNE MÈRE

PAR

**GEORGES PRADEL**

On est toujours à se demander jusqu'où va la méchanceté ? Dans LE MARTYRE D'UNE MÈRE, une main de maître a dépeint cette vilaine maladie humaine dans toute sa laideur. On ne peut croire à tant de tortures imaginées pour faire souffrir. Cependant ce sont des choses qui au su et connu de tous, sont dévoilées tous les jours, sinon avec autant de raffinement du moins avec autant d'horreur. Une satisfaction pour le lecteur c'est que, en dépit des méchants les bons triomphent à la fin et achèvent le bonheur.

Ce beau roman sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande accompagnée de 10 cts en argent ou en timbres-poste. Adressez :

**LEPROHON & LEPROHON,**

Editeurs,

25 Rue St Gabriel, Montréal, Can.

# AVIS.

## Lisez ceci attentivement !

Avantage exceptionnel à tous nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, publication mensuelle, est de \$1.25 par an ; mais à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous leur adresserons "La Bonne Littérature Française" pour 1 an (12 magnifiques romans c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52320 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIeux**," (2 magnifiques volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VENGEANCE FATALE**," grand roman canadien émouvant par L. C. W. Dorion.

"**VIES BRISÉES**," par Jules Mary, grand roman émouvant double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

---

### COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON,  
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....  
189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer.....  
comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

# OUVRAGES A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :

|  |                        |        |
|--|------------------------|--------|
| "La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....  | 35c. valant            | \$1.50 |
| "Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....   | 50c. "                 | 2.50   |
| "Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....  | 50c. "                 | 1.50   |
| "La Mayeux," par X. de Montepin.....   | 40c. "                 | 3.00   |
| "L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....  | 25c. "                 | 1.75   |
| "Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....  | 15c. "                 | 1.00   |
| "Le Drame de Bicêtre" ou Amour et Haine.....   | 25c. "                 | 2.50   |
| "Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont....  | 50c. "                 | 3.00   |
| "L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....  |                        | 35     |
| "Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....  |                        | 70     |
| "François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marquette, 1 fort vol. in-12.....  |                        | 50     |
| "Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....   |                        | 50     |
| "Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....  |                        | 50     |
| "Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....   |                        | 30     |
| "Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....  |                        | 30     |
| "Le Chemin des Larines,".....  | 25c., par poste        | 30     |
| "La Forêt de Bondy." Magnifique volume illustré.....   |                        | 25     |
| "Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....  |                        | 25     |
| "Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Pourré, prisonnier d'état en 1838.....  |                        | 25     |
| "Nouvelle Cuisinière canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage.....   | 50 cts. Par poste..... | 55     |
| "Gabrielle," par Emile Richebourg.....   | 25 c., par poste.....  | 30     |
| "Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....  |                        | 15     |
| "Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....   |                        | 15     |
| "Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....  |                        | 15     |
| "Prima Vera," par M. Maryan.....   |                        | 10     |
| "Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....   |                        | 10     |
| "Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....   |                        | 50     |
| "Charge d'Ame," par Jeanne Mairet auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p..  |                        | 15     |
| "Mille et une Nuits,".....   |                        | 50     |
| "Secrétaire Universel,".....   |                        | 25     |
| "Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur," "La fée printemps," etc.....   | 35c., par poste        | 40     |
| "Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....   |                        | 25     |
| "L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....   |                        | 50     |
| "La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Quebec en 1883 par Jean d'Erbrée.....  |                        | 15     |
| "Le Secrétaire Canadien. Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc....            |                        | 25     |
| "La seule et vraie Clef des Songes".....   |                        | 6      |
| "La Clef des Songes".....  |                        | 12     |
| LE VERITABLE GUIDE DES JEUNES ANOUREUX, nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc..... |                        | 10     |
| MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier.....   |                        | 15     |
| LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Rousseau.....  |                        | 50     |
| "L'Enfant du Forçat," par Louis Létang. Grand drame de la vie réelle en trois parties contenant 24,530 lignes de matière à lire.....   |                        | 50     |
| LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Laflamme au gouvernement.....           |                        | 10     |
| ORIGINAUX ET DETRAQUES.—Douze types Québécois par Louis Fréchette... ..  |                        | 50     |
| L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle en trois volumes, contenant 49,140 lignes de matière à lire.....  |                        | 50     |

## SOMMAIRE DE L'USURPATEUR :

1ÈRE PARTIE. — Un naufrage. — La Belle affaire. — M. Slott. — L'oubliette. — Heur et Malheur. — L'Histoire d'une trahison.

2ÈME PARTIE. — L'Officier Bleu. — L'Histoire d'une trahison. — Désespérants souvenirs. — Le coup de revolver. — Victimes d'Amour. — Une fête de fous. — Un sauvetage improvisé. — Une chasse en battue. — Une double intrigue. — Bataille perdue.

3ÈME PARTIE. — Mea. — La Malédiction. — Vengeance à froid. — Haut les cœurs. — Morte et vivante. — La vengeance de Rurick.

Tous ces ouvrages seront expédiés Franco, sur réception du prix en timbres-poste ou en argent.

ADRESSEZ :

**LEPROHON & LEPROHON,**

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

N.B.—Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

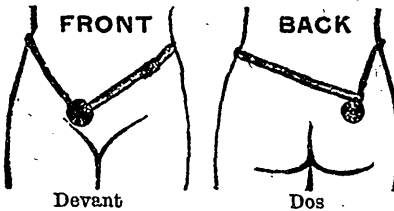
|                              |       |
|------------------------------|-------|
| 1 <sup>ère</sup> Prime ..... | \$50  |
| 2 <sup>ème</sup> do .....    | 25    |
| 3 <sup>ème</sup> do .....    | 15    |
| 4 <sup>ème</sup> do .....    | 10    |
| 5 <sup>ème</sup> do .....    | 5     |
| 6 <sup>ème</sup> do .....    | 4     |
| 7 <sup>ème</sup> do .....    | 3     |
| 8 <sup>ème</sup> do .....    | 2     |
| 86 primes à \$1.00 .....     | 86    |
| <hr/>                        |       |
| 94 primes .....              | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisisés dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

**BERTHAUME & SABOURIN**  
PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.



Le Bandage **SILVER** tient l'hernie en place et c'est un appareil léger, propre et aisé à porter. C'est le plus parfait connu. Un spécialiste est toujours présent.

**Montreal Silver Truss Co**

BUREAU : 130 RUE ST-JACQUES

Chambre 6

Prendre l'ascenseur.

1<sup>ère</sup> étage

## AVIS

ON se charge, à la librairie LEPROHON & LEPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

### LEPROHON & LEPROHON

Editeurs :

De la Bonne Littérature Française

25 RUE ST-GABRIEL. MONTREAL.

**Dr. J. G. A. GENDREAU,**

*CHIRURGIEN-DENTISTE*

**20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.**

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m.

Téléphone 2818.

**EDMOND HARDY**

Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonie de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

**No. 210 RUE ST-LAURENT,**

Tel. Bell 2466.

**MONTREAL.**



**UN BIENFAIT POUR LE  
BEAU SEXE**

Poitrine parfaite par les poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé.

**SANTE ET BEAUTE**

Une boîte avec notice, \$1; 6 boîtes pour \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de 1ère classe.

Dépôt général pour la Puissance: **L.A. Bernard,** 1882 Ste Catherine. Montréal. Tél. Bell, 6513

**BURNETT'S CITY EXPRESS.**—For the removal of Furniture, Pianos, Baggage, etc, Safes Hoisted and Lowered to and from all parts of the City. Large Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties.

Terms Moderate.

Office 339 St James Street

Telephone 2636.

Montreal.

**( DENTISTE )**

M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-Laurent. Satisfaction complète pour tout ce qui concerne l'art dentaire, tel que dents posées sur racines avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentine etc. Administration du gaz. *Extraction sans douleur.*

**N. LEVEILLEE,**

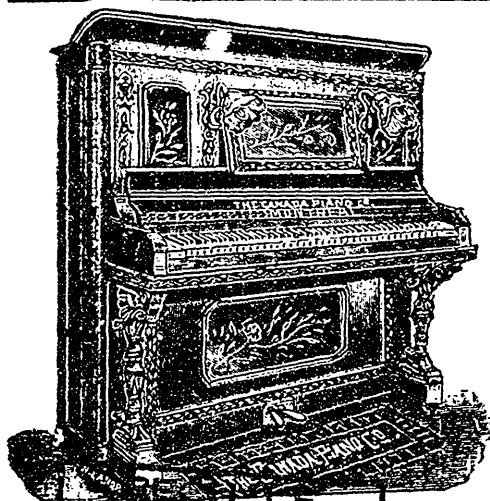
**MARCHAND  
TAILLEUR**

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

**No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montréal.**



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.



**La Canada Piano Co.,**

Marchands de Pianos, Orgues et Machines à Coudre des meilleures manufactures Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des conditions les plus faciles.

Venez examiner notre assortiment avant d'acheter ailleurs.

Seuls agents des célèbres Pianos

GOLDSMITH, New-York,

THE WAGNER PIANO, Ontario,

FOISY, Montréal.

Chaque piano est garanti pour dix ans. Nos prix sont les plus bas.

**A. HURTEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.**

20 AOÛT 1976

PROPRIETAIRES

**1626 RUE STE CATHERINE, MONTRÉAL**

P. S. — Une visite est sollicitée.